

Jean-claude Fauvin
16 Octobre 2016

La psychanalyse doit-elle être radicale ?

Ce texte répond initialement à celui d'Amin Hadj-Mouri envoyé à Dimensions de la psychanalyse et intitulé « *Il n'y a pas d'éthique sans radicalité du discours analytique! Ou quand on a «les portugaises ensablées», le baroque n'est pas à la fête* », mais aussi à ses autres textes qui poursuivent clairement une même inspiration radicale, position qui apparaît par moments dans les milieux lacaniens, mais avec une vigueur intermittente quoique décisive dans notre association. Cela est favorisée par le rôle central qu'y joue la lecture par tous les membres de la théorisation de René Lew.

Amin Hadj-Mouri l'avait produit après ma réponse en aparté à son propos, où il relevait que certains trouvent ses textes terroristes. Sur la base de ma lecture de son texte « *Des cervelles moisiés* », je lui avais dit que cela ne m'étonnait pas, et nous avons convenu que je lui explique pourquoi. Dans mon souvenir, **la radicalité** n'était pas nommée, mais je suis d'accord avec son association entre les deux termes. Ce terme **nomme plus l'éthique de Lacan que celle de Freud**, puisque **Lacan a repris certaines des formulations de Freud qu'il trouvait centrales pour avancer ses propres propositions, radicalisant celles de Freud**, et celui-ci n'a pas été non plus qualifié de terroriste à ma connaissance contrairement à Lacan. Cela permet de déployer les conséquences de cette double fondation de la psychanalyse, qui semble si évidente aux lacaniens dont je fais partie qu'elle pourrait ne plus être interrogée.

Je pensais avoir d'abord un échange personnel avec Amin Hadj-Mouri, mais l'envoi de son texte à « Dimensions de la psychanalyse" m'oblige à y répondre publiquement, si je veux qu'elle reste un lieu d'adresse. Ce forçage de mon intention initiale, qui incluait l'espoir d'aboutir finalement à des productions publiques de textes intéressants, n'est pas insignifiant, puisqu'au lieu d'une explication sur des jugements négatifs dans une certaine confidentialité, en s'assurant de la qualité des propos, suivant le modèle d'un espace d'échange réduit appelé à permettre éventuellement des publications, il ouvre immédiatement l'espace des jugements les plus divers, éventuellement malveillants, peu réfléchis et d'autant plus définitifs qu'ils se fondent de projections nécessaires à des évidences de pensée. La hâte n'a pas les mêmes conséquences au niveau individuel et au niveau collectif, même s'ils se nourrissent mutuellement. Ce forçage, auquel j'acquiesce pour qu'il soit effectif et parce que ses conséquences sont limitées, accompagne la question de la radicalité et de la terreur suscités par les écrits publiés, comme l'analysent aussi bien Leo Strauss avec ses thématiques

autour de « La persécution et l'art d'écrire », que Jean Paulhan, auteur de « Les fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les Lettres », une analyse de la critique littéraire dans son histoire. **L'obligation de rendre public sa pensée est terroriste**, puisqu'écrire expose à des jugements insultants, si l'écrit ne rencontre pas que l'indifférence. Mais la fuite a aussi ses conséquences, que la psychanalyse n'ignore pas.

Je rappelle que l'idée d'un interlocuteur de bonne foi pour s'expliquer, c'est-à-dire non terroriste, a permis à Freud d'écrire son texte sur l'analyse laïque, et je précise que mes formulations sont faites pour être interrogées ou contestées suivant cette bonne foi.

« **RADICAL** »

Ce qualificatif **vient de « racine »**, et renvoie à l'enracinement et au déracinement. Il évoque les idées de premier, fondamental, de nature profonde, cachée, d'essence, d'idée au sens platonicien, de caractère absolu, complet, total, définitif, intégral, l'intransigeance qui va au bout de ses conséquences, sans nuances, le principe très énergique et efficace pour combattre une chose, faire table rase du passé, en modifiant les causes profondes.

Le terme fut appliqué en ancienne médecine à un fluide imaginaire tenu pour le principe de vie dans le corps, puis à une humeur puis à l'humidité, apparut en botanique, et en grammaire. A l'époque de Blaise Pascal, il **a pris** avec lui **une valeur d'absolu**, qui passera à la chirurgie, puis au Droit, puis à la politique. De nos jours, il est couramment employé dans les pratiques qui veulent introduire du changement, la politique mais aussi les arts, depuis que ceux-ci sont ouverts à la critique démocratisée.

RADICALITÉ PAS SANS PHILOSOPHIE

Cette valeur d'absolu, apparue avec les Pensées d'un sujet philosophe pris entre la science et la religion, accompagne les choix théoriques de la philosophie occidentale et les savoirs qui en ont suivi.

La philosophie se veut une appréhension du vrai caché derrière les opinions changeantes, de ce qui meut l'apparence des phénomènes sensibles contingents. **La vérité est** pour les occidentaux **stabilité invisible**, et seul celui qui en fait l'objet de son amour peut atteindre cette racine cachée du monde en perpétuel devenir. Le sujet qui soutient l'existence et la recherche de cette dimension radicale efface la sienne ou la soumet, en raison de sa valeur peu ou pas supportable, devant les mots et symboles au principe du savoir que sa pensée trouve, qui doivent nommer l' **intemporel, hiérarchiquement supérieur**, qui meut le monde en devenir. Il en attend une modification de sa condition, souvent **sans référence aux enjeux personnels** et contingents **du passé** qui lui ont fait choisir les mots provoquant son amour du savoir recherché, à part quelques philosophes qui ont nommé ce dont ils avaient conscience et pouvait être dit.

C'est une position radicalement autre que l'assomption de la singularité qui, dans des cultures anciennes, faisaient rechercher l'orientation de sa vie dans des expériences de rencontre extatiques **d'un symbole personnel**, celle de l'initiation qui délivrait **un savoir particulier** incluant dans une confrérie restreinte, **ou** celle du **sage ou du saint**.

Le savoir aimé et devenu premier, a tendance à notre époque à **éliminer les pratiques concrètes** dans lesquels les mots prennent leur sens, **au profit de la nomination de ce qui serait sûr**, qui toujours se découvre et se re-dit, **pris dans la lettre** de ce qui a été écrit. La réalité effective et les opinions qui l'organise sont méprisés pour le savoir recherché.

C'est une position subjective « radicale » puisqu'elle **stabilise une recherche de ce qui manque toujours, prise comme appui sans faille**, adhésion supposée sans compromis avec la dimension symbolique pour échapper à la misère de sa condition, bien plus conséquente que celle circulant spontanément dans les discours de chacun. **Ce symbolique stabilisé est** ainsi constamment **désiré et idéalisé**, par l'affirmation qu'il serait **intemporel, universel, et moteur** de ce qui se réalise. Cette position implique un dépassement de ce qui vient sans effort, et donc une distinction entre ceux qui, à la suite d'un Socrate exceptionnel dialoguant et mortel, raconté par un Platon critiqué par un Aristote, s'y adonnent résolument, et ceux qui ne s'en soucient pas.

La philosophie a été, dans l'histoire humaine, un **parti-pris radical d'amour et d'interrogation** du savoir déjà là, soutenant la recherche de formulations vraies, **supposé ne pas hésiter devant la mort** pour imposer un discours nouveau. Ce discours attribue à **la vérité** le pouvoir de soumettre à son exigence toute connaissance et tout langage, que les philosophes affirment la détenir ou démontrent l'impossibilité de la saisir et la dire. Ce **signifiant maître, impératif** car on ne peut le nier qu'en le présupposant, et si on opte pour seulement des fictions vraisemblables à des degrés divers, leur vraisemblance doit se faire passer pour vraie, a donné lieu à maintes constructions et différenciations, mais il s'est imposé comme radicalement nécessaire et inéliminable des discours occidentaux. Son principe de **classer en vrai ou faux** tous les énoncés hante toutes les autres options, puisque **les vies humaines nécessitent de ces décisions à prendre** entre au moins deux options. Même ceux qui refusent la tyrannie de ces décisions motivées par la recherche du vrai, mais restent dans l'espace d'un dialogue, en utilisent la **fonction dès qu'ils se déclarent en désaccord avec** les formulations de **quelqu'un**. Les seules options qui l'excluent sont celle consistant à se contenter de reconnaître les différences de formulations, et celle consistant à ne pas les voir. **Toutes les pratiques sociales**, qui tendent à se radicaliser, en sont donc imprégnées. **Toutes les positions subjectives doivent prendre parti** sur elle, la solution extrême d'essayer de l'éviter excluant du lien social.

Mais les philosophes, parce qu'ils s'appuient dessus, doivent évacuer l'interrogation sur leur **parti-pris initial de hiérarchie entre les formulations** qui se veulent vraies et les autres, opinions vraies ou fausses qui façonnent l'appréhension commune du monde sensible, s'ils veulent avancer. La fermeté

philosophique devant les pressions du monde, contenant pouvoirs de nuire et volontés individuelles contingentes, a été d'autant plus idéalisée avec Socrate qu'elle légitimait une hiérarchie entre les paroles, nécessaire à celui qui s'en réclame, mais aussi utile aux pouvoirs en place qui s'en servent systématiquement dans les régimes politiques où la pratique de l'explication est instituée.

Mais on ne peut nier une **radicalité** de ce discours, depuis qu'il a été inventé, **qui a permis toutes les avancées du savoir occidental.**

FREUD ET LA RADICALITÉ

Avec l'invention de la **psychanalyse** via la théorie freudienne, l'idée de la **vérité racine cachée** de ce qui apparaît aux sujets s'est trouvée renforcée, mais avec un déplacement notable, producteur d'un discours nouveau. La vérité **relevait des compromis de chacun**, que tout sujet avait dû faire pour se construire dans un savoir à partir de données conflictuelles. **Le sujet était cette conflictualité** même, trouvant à se résoudre partiellement, par un compromis générant un versant conscient et un versant inconscient pour atteindre ses buts. **La vérité** évitée, refoulée, **n'était pas forcément importante en elle-même**, pour tous et pour toujours, à la hauteur de la production de vérité que la philosophie recherche, ni même aux yeux du sujet qui avait décidé lorsqu'il en devenait conscient. C'était **son refoulement** qui lui **conférait sa valeur** de motivation, d'autant plus puissante qu'elle était inconsciente. **La vérité devenait** ainsi **tributaire de ce que chacun souhaitait, pouvait et voulait** en dire, sur la base d'un « proton pseudos » ou d'un refoulement originaire dont le déploiement était organisateur de la psyché. **Il faut** tout de même **noter le décalage** d'origine **entre le souhait de Freud**, psychanalyste voulant faire avancer la théorie, **et les psychanalysés** par lui, qui avaient la nette tendance à vouloir arrêter les cures alors que ce qu'il en attendait, un changement d'un point structurant à ses yeux, n'était pas encore arrivé. **La** pratique de **cure reposait sur les modifications du rapport** de chacun à ce qui était devenu et devenait toujours **vérité** par négation, mais, parce que inconscient, produisait des systèmes de pensées complexes, des décisions, une personnalité et des symptômes au sens détourné, en dehors du contexte signifiant initial. Toutefois, cette pratique de la psychanalyse restait adossée à une théorisation conforme aux canons occidentaux antérieurs du savoir, par sa prétention à être scientifique, explicitement référée aux Sciences de la Nature par son recours aux constatations que chacun peut faire, et sa **coupure signalée entre l'expérience qui confirme ou infirme la théorie et les considérations théoriques nécessaires au-delà**, appelées méta-psychologiques par lui, et référées à une sorcière, femme aux pouvoirs et aux vœux ambigüs, permettant de spéculer et théoriser, en restant proche du fantasme.

La fonction de la théorie n'en a donc pas été dans un premier temps bousculée, même si l'idée de théorie sexuelle infantile pouvait servir à ré-interroger les

motivations de toute théorisation, en résonance avec ce que Nietzsche avait écrit de la volonté de puissance au fondement de l'imposition de discours, mais en ouvrant à des raisons beaucoup plus diversifiées.

La théorie restait le domaine d'un expert, formé à des catégories de pensée philosophiques et scientifiques spécifiques, quoique **(dé)formé** nécessairement par une cure **pour une position qui lui était propre, la possibilité d'admettre et de faire admettre ce que chacun cherchait à ne pas savoir**. Postulation radicale puisqu'elle suppose un changement de l'orientation spontanée quant au savoir.

LACAN ET LA RADICALITE

La geste théorique lacanienne a été radicale en de nombreux points, théoriques, cliniques et institutionnels, par les changements qu'elle y a introduit.

Là où les post-freudiens qui essayaient de produire quelque chose de nouveau tendaient à abandonner une partie des formulations théoriques freudiennes et à en revenir en partie à la psychologie antérieure, Lacan a affirmé revenir au tranchant de la théorie freudienne, en faisant avancer la sienne aux catégories très différentes, par une lecture minutieuse et singulière des textes de Freud. **Il a évacué** de plus en plus violemment le « **psy** » référé d'abord aux autres disciplines que la psychanalyse puis à la psychanalyse vue par les autres, à partir du moment où il a été exclu de l'IPA et s'est déclaré excommunié, **pour la catégorie de « sujet »**, posée à partir de la philosophie de Descartes, **et** ré-élaborée par l'étude scientifique du langage et la phénoménologie, avec toute la tension qui peut exister à étudier scientifiquement ce qui est forclus de ses formules. On peut se demander si le terme de « subjectanalyse » ne serait pas plus cohérent avec sa théorisation que « psychanalyse ». A l'intérieur de ce mouvement d'études du langage, il s'est servi de la fonction de la parole, interrogée radicalement par les cures psychanalytiques mais théorisée à partir d'une primauté **du signifiant** mise en lumière dans leur contexte. La direction nouvelle qu'il en a donné à la théorie psychanalytique **incluait le non-sens et le hors sens** du signifiant là où Freud visait de réintégrer le nons-sens des symptômes dans le sens assumé consciemment pour en produire des décisions plus justes. **Il l'a précisée** progressivement **en perlaborant** la notion d'**être toujours distinguée du réel**, tout en ne l'inscrivant pas dans ses schémas, et en cassant le fondement initial d'être du sujet apporté par Descartes, donnant à celui-ci non plus le sens moïque évident que la démarche cartésienne avait produite par le travail des autres, ni celui que Freud avait évité en parlant d'un appareil psychique élaboré à partir des associations libres et référé à la possibilité d'une maîtrise de la raison, mais **dans un excentrement radical**, présent dès la référence à l'image du corps, travaillé dans sa topologie, corrélé à une notion de signifiant et d'un subjectif contraire au sens courant de point de vue individuel lié à l'histoire personnelle. Pour lui, **le subjectif n'était pas du côté de celui qui parle, mais rencontré dans le réel en**

tant qu'il suppose que nous avons en face de nous un sujet capable de se servir du signifiant, non pas pour signifier mais pour tromper sur ce qu'il y a à signifier.

Le tranchant de la théorie freudienne qu'il voulait rétablir renvoie à la pratique effective de cure, et à ce qui en est attendu de changements, mais pas seulement. **Lacan a soutenu que la psychanalyse est le lieu d'une avancée radicale dans le savoir**, concernant tous les discours humains, y compris et surtout ceux qui prétendent en occident à un rapport électif à la vérité communément acceptée et dont il utilisait les termes, les discours scientifique(s) et philosophique(s). C'est un changement de ce qu'avait proposé Freud, qui a toujours évité la philosophie, pour ranger la psychanalyse dans les sciences de la nature, au nom du refus d'un principe unique pour expliquer l'ensemble du monde. Ce changement est visible par le vocabulaire et les concepts de Lacan, si on suit ce qu'il nous a dit du signifiant et de la lettre, quoiqu'il l'ait minimisé et opéré en lisant très attentivement Freud et en affirmant qu'il disait la même chose que lui, à part son invention de l'objet « a ». Mais nombre de lacaniens ont dit et disent encore que **c'est pareil**, au nom de ce que **c'est « la » psychanalyse, re-fondée par Lacan**. Freud se voulait novateur et a effectivement inventé quelque chose qui n'avait pas d'existence antérieure, centré en pratique par l'écoute des associations individuelles sans à-priori de valeur légitimant de les arrêter, lorsqu'un individu souhaite faire disparaître des symptômes, et expliqué par les concepts qu'il a choisis. **Lacan n'a fondé quelque chose qu'en réinventant une conceptualisation complète, focalisant** progressivement l'acte psychanalytique **sur « le » moment du passage du psychanalysant** à la possibilité de choisir de manière fondée de se dire **psychanalyste**, via **un désir nouveau** conçu dans un signifiant défini, **« le » désir de l'analyste**, radicalisant dans la lettre la valeur non contingente et universelle de ce désir. Cela **implique un dédain des considérations sur les particularités et singularités du désir de chaque psychanalyste**, Lacan compris, et le réduit à sa pensée justement orientée par la psychanalyse, posant dans la lettre un terme dont **les prétentions à la science produisent ses effets**. Il revendiquait ce mépris commun à ceux, Freud, Marx, Lénine et lui-même, dont l'oeuvre fait procéder deux par deux dans un Autre supposé. Ce mépris, actif dans ses critiques, dans sa manière de traiter ceux dont il s'inspire sans en parler, et interne à sa pratique clinique, même si bien d'autres caractéristiques le compensaient pour ses psychanalysants, me semble avoir participé à ce qui l'a fait exclure d'une Internationale qui acceptait sans problème particulier des théorisations très différentes, même si la pratique des séances courtes en constituait le mobile le plus évident.

« Se faire exclure » suppose une passivité et une activité, comme dans le troisième temps de la pulsion, et pourrait faire couple avec la notion d'acte, dont le sujet serait le héros s'il n'y disparaissait pas. Nous pourrions y voir l'indice d'**un sujet nouveau**. Lacan ne l'a pas pris comme ça, et **en le nommant « excommunication »**, il a donné à l'interprétation de ces événements **des consonances religieuses et héroïques**, corollaires d'une passivité en l'affaire.

Mais son histoire et son oeuvre ne donnent pas l'idée que des sujets peuvent s'expliquer sur leurs conceptions différentes et cohabiter, à part dans la lettre quand l'autre est unique, exceptionnel, et ne peut pas répondre car il est mort. Est-ce un fait incontournable dévoilé par la psychanalyse après Hegel, car structurel du sujet, une caractéristique du discours psychanalytique, ou une situation liée à sa personne ? La **dissolution des liens est-elle la seule solution psychanalytique aux désaccords** qui ne peuvent pas manquer, entre sujets s'ils sont poussés à s'expliquer radicalement sur leur logique ?

Cela condamne à se contenter de répéter à de multiples niveaux **cette dissolution** puisque des désaccords existent, et sa possibilité évitée **se lit en creux dans les textes et en actes dans les pratiques** institutionnelles, **par la disparition** ou le rejet rapide **de ce qui pourrait provoquer la rupture** des liens. L'insulte, métaphore radicale ouverte à tout signifiant, mais décelée parfois uniquement par l'auditeur ou le lecteur pour ce qui est affirmé de ce qu'il est, y voisine avec l'erreur sur la personne, la justification facilement légitimée par la projection d'un jugement formulé en termes psychanalytiques. **Cela dément la promesse initiale** du transfert qui ne **devrait se dissoudre que si la cure a dénoué** ce qui l'a rendu précieux. Pour éviter cela, **je pense nécessaire de distinguer** ce qui est **intrinsèque** à la psychanalyse, ce qui relève du **moment** où cela devait être dit pour que la psychanalyse continue d'exister comme pratique de révélation de l'inconscient, et répond au contexte, et ce qui relève du **style et des symptômes** de Lacan et de Freud.

Si nous considérons que Lacan est le psychanalyste à la hauteur de Freud pour la radicalité avec laquelle il a re-fondé théoriquement la psychanalyse, sur quelle base un collectif de psychanalyse peut-il exister, et en quoi cette leçon de la psychanalyse nous renseigne-t-il sur notre condition ?

Avant d'aborder cette question bicéphale dans son actualité, telle qu'elle se présente à Dimensions de la psychanalyse, je vais faire un rappel historique du contexte dans lequel la position de Lacan a existé, répondant à l'Autre sensé s'y constituer dans sa culture.

UN STYLE ET DES PROPOS REpondant A SON EPOQUE

Lacan a peu parlé de ce qui l'avait inspiré lorsque les auteurs étaient trop proches de ses thèses, ce qui rend assez **difficile de situer une continuité** quand lui-même a surtout fait valoir sa différence. Les différences font la différence, mais imaginaire, favorisant ce qui permet au créateur du concept de sujet -supposé-savoir, dont l'in-essentiel dévoilé ferait le psychanalyste, d'être cité par des psychanalystes formés par lui comme s'il était la vérité même. **Ses choix**, son talent, son orientation spécifique et son succès le lui ont permis, mais pour ceux qui le suivent il est facile d'ignorer et mépriser son contexte, imaginant une différence radicale à partir de la lettre là où il a opéré des choix, partagés par d'autres sur certains points, **dans des problématiques qui n'ont pas disparu**. Cela ne serait

pas important si **les jugements** ne **s'en retrouvaient** pas **contaminés par la croyance en ses signifiants**, devenus les piliers nécessaires de la réflexion ou d'une écoute des paroles de psychanalysants, alors que **seule la connaissance de son cheminement, décisions incluses permet de** reprendre les points sur lesquels on n'est pas d'accord pour y **proposer d'autres solutions**. C'est le propre des conclusions d'annuler les étapes par lesquelles elles sont passées, et Lacan l'a explicité avec son sophisme du temps logique, mais la science comme la philosophie sont au prix de pouvoir refaire tout le chemin. A défaut de pouvoir le faire, la pente à croire que la conception de la psychanalyse peut être considéré comme un complexe de concepts achevés par lui persiste, alors même que Lacan a fini par se défendre de fabriquer des concepts éternels, et s'est dit réaliste, si on n'y pense pas grâce à l'idéalisme, ce qui questionne ce qu'il considère réel.

Notre champ nous impose de prendre en compte que **ce qui est inconscient se modifie**, selon un devenir qui a obligé déjà Freud à modifier ses théories établies. **Les interprétations** qui se présentent comme théories, **publiques** donc, et causes d'un transfert éventuel, dévoilent et **suscitent** ensuite **de nouvelles négations** qui participeront à la formation l'inconscient. Il ne suffit pas de le constater sans en nommer les enjeux, car la théorie deviendrait de ce fait la justification d'un état de fait, du partage entre du conscient et de l'inconscient, dont on ne voit pas pourquoi il faudrait préférer l'un plutôt que l'autre, à part que des individus profitent du dévoilement grâce à leur intégration de la psychanalyse dans le complexe de leurs intérêts. La théorie serait le domaine des malins, avertis par leur cure que la vérité ne peut que se mi-dire, qui l'utilisent sur **un** marché où ils se situent « sachant » pour provoquer un transfert positif en semblant la détenir.

Nous pouvons par contre avancer dans l'interprétation des processus en jeu, qui dépassent le cadre de l'individu, et commencer à **nommer ce mouvement permanent**, dans les formes où il apparaît, s'il permet des interprétations bénéfiques pour tous. Cela n'aura de valeur qu'à réussir à ne pas tomber dans **l'ornière de toute théorie**, dont on sait depuis Leibniz dans notre aire culturelle, et par les chinois depuis qu'on **les** rencontre, **qu'avec elle tout va bien, le meilleur ou le moins pire est assuré**, puisqu'elle nomme le principe de nos malheurs et nous permet de le penser. Il y aura toujours un psychanalyste pour assurer en dehors des cures qu'avec le complexe de castration, le primat du signifiant ou la récursivité autour du vide, ceux qui se suicident, souffrent ou se taisent sur leurs symptômes, ne le font que par incompréhension de la juste conception de leurs symptômes. Ce n'est pas que c'est faux, mais cela ne suffit pas pour inclure l'acte au fondement de l'invention de la psychanalyse, en tant qu'il intéresse tout le monde sans avoir besoin de le savoir, pour le bénéfice que chacun pourrait en tirer. Autre chose est de faire **que ce soit vraiment utile à celui qui y confie sa vie**, ce qui s'appelle la clinique lorsque la psychanalyse est prise au niveau de ses effets de transformation, et **se présente tout autrement qu'un système généralisé d'explications**, tout au plus un procédé suivant une règle, celle de libérer les associations pour dévoiler le savoir qui ne se savait pas agir, parfois même selon

des voies infra verbales pour que l'organisation d'un inconscient enfin se mette en place.

Revenons donc au contexte dans lequel Lacan a produit ses affirmations radicalement novatrices, le « radical » n'étant là que pour nommer la nouveauté qui fait racine.

La qualité littéraire de ses textes est évidente dès sa thèse de médecine, et a évolué avec son souci d'illecture. Certains non-psychanalystes le lisent au nom de ça, se laissant porter par leur effet, sans souci de reconnaître dans ses propos la reprise de thèmes qui les concernent et ont agité les mondes scientifiques, intellectuels, littéraires et artistiques, intégrés par lui dans son discours sur la psychanalyse.

Son style s'est formé à une époque où **le langage changeait de statut**, travaillé par la progression de la science et de ses conditions démocratiques de débat, les productions artistiques, littéraires et critiques, emballée par le traumatisme de la première guerre mondialisée, faite avec les techniques que la science fournissait. On écrivait et **on parlait différemment** à cette époque.

Après une censure et une propagande effrénée pour le gouvernement pendant la Première Guerre Mondiale, la presse française, discréditée, s'est mise à publier sans réserve ce qu'écrivaient les journalistes ou les directeurs de publications. **La violence des propos s'est généralisée**, chaque camp politique radicalisant ses propos, pour imposer ses convictions et produire les transformations qu'ils appelaient de leurs vœux, nommant clairement les ennemis qu'ils accusaient de provoquer les impasses politiques et les souffrances de la population en les insultant, les calomniant, et en incitant à les haïr. Nous connaissons les **effets meurtriers** généralisés qui **s'en sont suivis**, et l'**extermination systématisée** qui **a été tentée**, justifiant au nom de ces discours auprès de la population les mesures administratives prise à ces fins, sans dire que les camps où on envoyait les futurs exterminés étaient différents de tous ceux auxquels toute la population étaient habituée, camps de prisonniers, de travail, de concentration de populations désignées.

Mais les propos radicaux ne se tenaient pas que dans ces domaines. **Les avant-gardes artistiques** s'en réclamaient, **attaquant** facilement **leurs prédécesseurs**, **recherchant** dans leur domaine **comment leurs moyens d'expression formaient** les conceptions que le sens commun prenait pour **une réalité**, un être, une substance établie, **pour en changer** l'ordonnancement **ou libérer du principe même d'ordre établi**, faisant d'autant plus autorité qu'il n'était pas aperçu.

Lacan a fréquenté les surréalistes et Salvador Dali, eu une relation complexe avec Georges Bataille, se laissant enseigner par leurs expériences et leurs idées à côté de ses recherches sur **la psychose**, qui lui **donnera l'idée de la connaissance paranoïaque**, à l'époque où **il défendait l'importance du stade du miroir** pour la psychanalyse et en donnait une interprétation personnelle, qui permettait de **situer la causalité psychique dans l'imaginaire**. Cela prend sa place à l'intérieur des discours théoriques d'intellectuels divers pour qui **l'image**, grâce aux découvertes

de la gestalt théorie, **prenait une valeur résolutoire du problème de l'unification des expériences sensibles, que la phénoménologie référerait** jusqu'alors au « **je pense donc je suis** » de Descartes. Le montage de la pulsion sera ainsi illustré par lui de cette référence aux surréalistes, qui pratiquaient un humour noir se voulant destruction radicale de l'ordre établi, assemblant en une même image des objets dont les univers de sens étaient étrangers, et déclaraient dans leur manifeste «L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tout ce qu'on peut dans la foule. ». Cette violence de propos interpelle autrement, à notre époque, où de tels actes se systématisent.

L'**hystérie avait donné une figure** par laquelle **la subjectivité** avait pu s'imposer, à travers la littérature, mais aussi dans la création d'images et du cinéma. Elle interrogeait la disponibilité, pour tous les humains, des mots, des images et des pensées, brouillant les distinctions admises entre l'art et la vie, entre les classes dirigeantes et les autres, entre les individus mêmes par sa propension à l'identification imaginaire. Avec le surréalisme, elle devenait le paradigme d'une « beauté (qui) sera **convulsive** ou ne sera pas ».

Les sciences du langage avaient commencé leur dé-construction des évidences cartésiennes, **le sujet** de l'époque, de plus en plus citadin, **ne trouvait plus** dans le silence sa **place** dans la nature comme tout paysan, ni la légitimité de sa pensée dans le bon sens que le langage lui donnait, **mais** avec l'industrie l'inconfort d'une **utilité** collective donnée par des discours se réclamant de la science, et donc toujours **révisable** dans ses hypothèses... **Une radicale transformation du monde se mettait en mouvement.** Là où il semblait le plus évident, **le langage** commençait dans la littérature, entre les deux guerres mondiales, à être évoqué comme **commandant la terreur**. La modernité, qui se fondait de la possibilité de remettre en cause tout discours, mais en avait espéré des solutions définitives grâce à ses grands penseurs, voyait ses effets libérateurs virer à tout autre chose.

La plupart de ceux qui allaient devenir **les auteurs importants de l'après-deuxième guerre mondiale** ont commencé avant elle à **prendre position sur le langage**, et peu ont parlé de ce qu'ils avaient fait pendant cette période. Mais ils avaient eu cette expérience, de l'occupation allemande et de leurs actes. La question pouvait se poser de comment ils l'avaient traversée, ce qu'ils avaient fait ou pas, alors que leurs théorisations prenaient souvent parti déjà avant la guerre sur ce qu'était le langage dans son rapport à ce qui s'appelait la réalité, monde familier ou catastrophé.

Sartre occupe une place particulièrement importante dans ce paysage. Il avait publié dès 1938 des critiques littéraires lumineuses où il **analysait** avec finesse **le montage langagier constituant l'univers des auteurs** les plus novateurs, recréant **les enjeux conceptuels, linguistiques et humains** de leurs oeuvres, en se servant de toute sa culture de philosophe imprégné de phénoménologie. **Il parlait d'holocaustes** de langage à propos de la poésie, **de maladie des mots, reprochant** à certains dont Blanchot et Bataille **une immaturité infantile, à**

vouloir tuer le langage, véhicule du sens commun. Mais il le faisait en **démontrant l'enjeu de définition anthropologique** qui se cachait dans tous. L'analyse qu'il fait de « L'expérience intérieure », dévoilant pour des lacaniens ce que la position de Lacan sur la sortie de cure doit à Bataille, donne un aperçu de ce qui peut être interrogé de la dite-solution de la cure, dont il mettra quinze ans à la formuler en des termes conceptuels assez satisfaisants pour y assoir la cohérence de la suite de sa théorisation.

Il est donc remarquable que **le sartrisme**, qui a été un tel succès après-guerre en mêlant comme Albert Camus la littérature et la philosophie, **ait mis** comme le marxisme **l'engagement politique au principe des changements** nécessaires. Sartre proposait avec l'existentialisme cette éthique, qui avait l'inconvénient de mettre à la suite de Hegel **la conscience comme espace des répressions et des libérations possibles**, selon une logique qui avait produit déjà l'inquisition. Il a dit que le langage n'était qu'un practico inerte, ce qui répond au succès du structuralisme.

Je me permettrai ici de faire l'hypothèse, loin avoir assez d'éléments pour affirmer que c'est autre chose qu'une construction nécessaire à la compréhension, que son engagement dans la voie de l'analyse du langage et de la phénoménologie s'est heurté à ce qu'il a reconnu ne pas avoir vu, l'importance de ce qui se passait avec l'arrivée des nazis au pouvoir, alors même qu'il était en poste en Allemagne à cette période à la suite de Raymond Aron, qui lui, en avait compris toute la gravité. La primauté de l'engagement serait une réaction à l'horreur dont il ne voulait ne pas avoir été le témoin trop passif, de quelque façon que ce soit, comme tous ceux traumatisés de l'avoir laissée se réaliser.

Les auteurs qui ont été qualifiés de **structuralistes** ensuite, ont au contraire mis au principe de leurs théories le système du langage, l'ordre et les discours qu'il véhiculait au-delà des énoncés recherchés par le sujet conscient. Mais le **traitement** par la plupart des structuralistes de **la violence du langage**, et de la terreur ou la persécution liés à l'écrit, peut questionner, pour la manière même dont beaucoup se sont **appuyés sur des énoncés** qui ont été qualifiés de **terroristes**, pour imposer leurs vues **et** leur désir de changement. Le langage ne semblait plus là que pour assujettir, mais à le dénoncer et à y voir le lieu des changements possibles, la terreur qu'il véhiculait prenait toute la place. Rappelons par exemple Roland Barthes et son « la langue est fasciste », Foucault et son « l'homme est une invention récente ». Que leur radicalité ait permis le développement de leurs thèses, et qu'ils les aient brillamment argumenté, **n'empêche pas un régime** possiblement **catastrophique de conséquences**: toute la langue est-elle condamnable comme le fascisme ou le fascisme serait-il anodin, si le « degré zéro de l'écriture » proposé par Barthes n'apporte pas une réponse suffisante au problème qu'il soulève? L'homme serait-il un simple effet de discours, une invention (in)signifiante dont la contingence historique, récente, séparée de la nécessité structurelle, sans assise dans le passé ni dans l'existence réelle, légitime ou minimise l'importance de sa disparition? A changer l'idéologie en forme linguistique, **l'accent mis sur la structure faisait disparaître la valeur du sujet et de l'objet.**

C'est une partie de ce dont nous héritons. Les solutions que nous propose Lacan aux impasses des autres structuralistes, reposant sur la parole dans toute sa variété, ne sont pas forcément suffisantes dans la durée: ainsi remplacer « l'homme » par « le parlêtre » n'a plus les mêmes vertus à une époque où de plus en plus de machines parlent, selon des programmations qui leur feront inventer des réponses propres pour certaines, où grâce à des réseaux de participants humains occupés aux mêmes activités.

RADICALISME OU TERRORISME THEORIQUE DE LACAN

« L'amour est toujours réciproque », « Il n'y a pas de rapport sexuel », « La femme n'existe pas », « la fraternité, c'est la ségrégation », « Un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ».

Ces formulations fondamentales de la théorie lacanienne, trouvées au cours de son parcours théorique, condensent et fondent ce qu'il nous a transmis.

Elles **heurten** le **sens commun**, l'expérience la plus usuelle, et obligent à rejeter leur auteur, alors qu'il est reconnu comme un psychanalyste important, ou à devoir revoir le système de pensées habituel et rentrer dans son discours.

Elles **forcent un choix** à priori **binaire**, dans des domaines relevant **de l'intime et du fondamental**, l'amour, le sexe, la fraternité, l'humanité, selon le principe politique de ceux qui y obligent les autres, **pour les embarquer irrémédiablement dans un camp, dévoilant ainsi l'évidence qui prétend régner en la contrant**, quoique faisant rentrer dans des réponses qui peuvent initier quelque chose d'un doute par le fait même d'avoir eu à répondre. Pour presque tout le monde, cela s'affronte immédiatement à l'évidence des amours malheureux, des relations sexuelles désirées et dont « la première fois » a compté, ne serait-ce que de ne pas avoir eu lieu ou de ne pas avoir eu de valeur alors qu'il était attendu l'inverse, et la suite ou son absence et telle et telle femme, dire qu'elle n' a pas n'existé pas est une aberration, alors qu'elle prend tant de place, représentant « la » femme justement ... quant à la fraternité, fondement incontournable de l'amitié, n'est-elle pas la meilleure façon de concevoir les relations à chérir et dont on est fiers?

Toutes **les pensées** qui viennent à la suite de ces formules, si elles ne sont pas rejetées avec indifférence, si elles viennent de quelqu'un qui compte, **font rentrer dans un discours** qui ouvre à la possibilité d'une opposition et d'un **conflit quoiqu'il puisse y avoir un troisième terme**, si le premier est pris au sérieux et défendu dans un certain cadre, un « un peu ou beaucoup », ou « un ni, ni », qu'un verre partiellement rempli peut représenter, à être ni vide ni plein, un « pas-tout » ou un « littoral ». Cela mobilise la structure qui est à la racine de la philosophie, le partage en deux dans des domaines inévitablement importants, et renvoie structurellement à ce qui fait qu'on croit à la réalité comme base d'évidence sans laquelle plus rien ne peut se décider.

Cette structure a des extrêmes comme champs d'applications. Si Lacan évoque le désir et l'amour, à un autre extrême se tient le pire, que la ségrégation rappelle. Les exterminateurs et leurs victimes clairement séparés de la shoa ont été évoqués par

lui, rarement clairement mais dans des circonstances où il instituait son rapport au social et au temps. Leur résonance s'associe car la vision du monde est anthropocentrée par l'image du corps et **il est très difficile de ne pas prendre les idées pour des personnes** à aimer ou détester, détruire ou protéger, faire grandir ou étouffer, dans une opposition binaire qui est à la source de la vie et parfois de la mort, puisqu'elle repose sur cette opposition d'être vivant ou mort. La position de ne pas vouloir prendre parti, ni pour ni contre, ni ami ni ennemi, ni allié ni ennemi, ni partisan ni adversaire correspond à ce qui y échappe, ailleurs. Pour le pire reconnu dans notre culture française, ceux qui ont évité d'avoir à s'engager définitivement entre la résistance et la collaboration, même s'ils avaient été pour la guerre, pour **les** français contre les allemands, ceux qui ont préféré assurer la continuité de leur vie, **ni** vraiment d'un camp **ni** d'un autre, puisque le gouvernement avait capitulé et collaborait avec l'ancien ennemi en traitant comme ennemi ceux qui étaient une partie des siens, plutôt que rentrer dans la lutte à mort, même si certains ont pris ponctuellement parti à un moment ou un autre pour des juifs et donc contre les autorités franco-allemandes, et si d'autres ont dénoncé anonymement ou aidé parfois la collaboration, **constituent le réel impensé** du pire **associable** à cette question de partage binaire et d'intrication des deux, créant possiblement autre chose.

Dans le cas de **la formule** scientifique princeps de **Lacan**, « **signifiant** » pour la formulation princeps du **sujet**, l'enjeu est différent. Il s'agit de la valeur de sa théorie, de l'importance du signifiant-maître qu'il a choisi. Elle **oblige à revoir tout leur sens**, détourné par des considérations très éloignées de ce qui a fondé leur légitimité scientifique, qui **minent l'importance des enjeux antérieurs amenés par Saussure, tout en se servant de son travail et de son prestige scientifiques. Ce qui n'était** pensé avant lui que comme **un instrument pour le sujet, y est affirmé produire le sujet devenu son simple effet**. Le « terrorisme » ici consiste à renverser le sens commun, et à **utiliser la légitimité** de la méthode scientifique **pour prétendre faire beaucoup plus qu'elle**.

Lacan a formidablement **réussi son pari** d'obliger les autres psychanalystes à prendre parti sur ses affirmations, pendant toute une époque. Qu'on soit d'accord ou pas sur telle ou telle partie de sa théorie, il a imposé des questions qui ont fait considérer tous les psychanalystes français pour des lacaniens, pour ou contre lui, puisque leurs positions étaient redevables de ses signifiants.

Quel en est l'effet ? Puisqu'il s'agit de faire passer un message que chacun spontanément refuse, et d'établir effectivement des changements dans les modes de pensée habituels, idéologie invisible à la plupart, **est-ce un problème** ? La science ne cherche-t-elle pas un résultat semblable, créer des situations où il devient possible de prendre parti, de séparer les affirmations en deux camps, celles compatibles avec les résultats de l'expérience, pouvant être qualifiées de vraies et les autres, que l'on a démontré fausses ?

L'effet problématique révélé est dans le mode d'adhésion ou de refus qu'elles imposent, sans création possible d'un espace neutre laissant à chacun la possibilité d'une expérience pour en juger, si il le souhaite, à part peut-être en faisant une psychanalyse. C'est **un rapport de force** si cela ne rencontre pas l'indifférence. Il y a un jugement provoqué, spontanément et après réflexion, qui est justement au niveau structurel spontané de l'idéologie personnelle, le niveau où se forment les évidences que la communauté qui les partage légitime. Mais comment savoir pourquoi on juge ainsi, et si on a compris vraiment les termes employés, pourtant souvent familiers? Il peut y avoir réflexion, mais n'est-elle pas biaisée justement par les présupposés qui la dépassent? Il y a bien sûr la cure psychanalytique, mais elle nécessite un pari, un investissement, et son résultat pourrait être tributaire de ces préalables: si on approuve, n'est-ce pas un effet de suggestion payée trop cher pour être abandonnée, ou simplement un désir suscité par une promesse des discours sur la psychanalyse, qui jouit de son acceptation progressive par le moi, et ne fait que se réaliser comme système de pensée, sans aucune garantie autre que la satisfaction individuelle? Va-t-on tenter l'expérience pour essayer de voir si elle modifie l'idée qu'on s'en fait? Il faut avoir de bonnes raisons pour le faire, mais cela paraît la seule solution pour avoir une chance d'échapper à la question que chacune pose, si elle a été prise au sérieux et si on a raison de faire confiance. Une solution qui a un prix.

Ces formules ont été nécessaires dans un premier temps pour faire passer des idées contraires au sens commun, bouger l'idéologie instituée, elles permettent d'instituer encore quelques transferts en suscitant des espoirs qui trouveront dans le reste cohérent de la théorie à s'y confirmer, mais **quelles en sont les conséquences, maintenant**, à part pour quelques individus tentés par l'aventure langagière?

A entendre comment beaucoup de groupes lacaniens retrouvent avec satisfaction les conclusions théoriques de Lacan sans les dépasser, sans aller plus loin dans leurs conséquences, et de manière non-consensuelle entre eux visible dès qu'on sort des effets d'un groupe, on peut s'interroger sur l'affirmation de leur importance.

Reste l'idée d'une **radicalité** questionnante qui **accompagne un débat intellectuel reconnu** par toute une population.

Les millions de morts dans les camps ont mis du temps à devenir une évidence pour l'opinion publique, mais, ajoutés aux échecs des espoirs idéologiques de cette époque, ils poussent la plupart des individus à se méfier des grandes idées politiques, si rien ne vient garantir qu'elles ne créeront pas les pires conséquences en promettant **une nouveauté** radicale. L'étouffement économique des salariés, leur disparition programmée par l'informatisation, et l'in-importance de plus en plus manifeste des politiques pourrait faire revenir un souhait de procédures radicales, mais cela **se profile** sans lien revendiqué avec ces formules percutantes de Lacan,

mais au contraire **dans un affrontement violent** probable des oppositions évidentes.

Voyons maintenant ce que cela donne, maintenant, dans l'association dans l'association lacanienne dont je suis membre, lieu où la radicalité n'est pas un vain mot.

LA RADICALITE DES TEXTES D'AMIN HADJ-MOURI

Je précise que j'ai envoyé à Amin Hadj-Mouri une réponse très détaillée à son texte « *Il n'y a pas d'éthique sans radicalité du discours analytique! Ou quand on a «les portugaises ensablées», le baroque n'est pas à la fête* ».

L'ensemble de mes remarques, qui inclue accord sur la nécessité d'éristique, questions et approbation de certaines formulations, peut être tout de même résumé par mon désaccord de son affirmation de la nécessité de ce qu'il appelle radicalité du Discours Analytique, dont je lui demande s'il le distingue de « la psychanalyse ». Une cure personnelle et une recherche de cohérence de la théorie suffisent à ce dont il parle concernant les cures et la théorie psychanalytique. Mais **vouloir instituer les formules théoriques** de ce qui conclue les cures **lacaniennes** comme **seul moyen légitime de parler de la psyché et du monde est une position terroriste**, qui évacue les termes freudiens tout en se réclamant de Freud, et qui institue la théorie psychanalytique lacanienne au centre de tous les discours pour défendre l'obligation de penser suivant certains termes en répétant que ce sont les bons, sous le motif que toute manière de penser autrement est source du mal sur terre puisque le monde produit ce mal et pense différemment de ce que Lacan propose de nouveau, ce nouveau étant par contre la révélation d'une vérité aux conséquences les meilleures, dont Amin Hadj-Mouri avance à sa manière les positions fondamentales.

Il développe son argumentation à partir des idées de primauté du signifiant, de structure moëbienne, et d'évidement, suivant des relations que Lacan a affirmé entre l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel.

Ces formulations, qui nécessitent interprétations de tout lecteur, me semblent incontournables, cohérentes avec ma cure et les choix qui ont été les miens avant, pendant et après elle, et radicales en ce qu'elles diffèrent des évidences du sens commun et de celles de Freud. Elles produisent une perception différente ainsi que des actes spécifiques dans de nombreux domaines où la psychanalyse peut être mobilisée.

Mais on peut dire radicale une psychanalyse qui va à la racine des possibilités de parole et de questionnement d'un psychanalysant, et produit l'analyse des rapports entre sa subjectivité et ce qu'est pour lui le monde.

Lacan nous a sensibilisé à l'idée que la théorie peut perdre le tranchant nécessaire à des avancées psychanalytiques, et devenir un ronronnement productif de méconnaissance d'où s'origine des déviations contraires aux fondements théoriques. Une cure peut ne pas aller à son terme et même ne jamais commencer

à être productrice d'accès à l'inconscient. Cela pose la nécessité de positionnements radicaux pour que la psychanalyse ait lieu, qui peuvent s'appeler actes psychanalytiques.

Par contre, la **revendication** du bien fondé pour tous de **l'horreur salubre de l'acte analytique**, le militantisme pour une radicalité après la cure, au titre du Discours Analytique, qu'il faudrait **pratiquer en dénonçant** ceux qui ne sont pas assez lacaniens dans leurs textes car ils parlent d'autre chose que ce que nous a permis d'appréhender Lacan, ou autrement, pour saisir quelque chose du réel qu'ils tentent d'attraper ainsi, **est** la porte grande ouverte à **une dérive sectaire** de la psychanalyse, qui en fait une vérité révélée, un texte dont on doit démontrer qu'on en applique toujours les mots d'ordre si on ne veut pas être accusé et condamné d'un même mouvement.

On peut ne pas être d'accord avec des analyses, l'argumenter, s'inquiéter de certaines conséquences que l'on prévoit, et les refuser. Mais l'usage des concepts lacaniens pour affirmer que si un auteur ne pense pas suivant l'usage des catégories affirmées par Lacan à partir des conclusions de cures, allant en sens inverse du compromis que Freud met au principe de l'appareil psychique, il est forcément le complice de tout ce qu'on trouve de plus détestable, est la dérive politique de toutes les religions et philosophies prétendant sauver le monde à partir d'une vérité nouvelle en produisant un « homme nouveau ». L'homme et la femme n'ayant pas grand chose de nouveau à part ce qu'ils produisent, **le nouveau sujet ne peut que tenter d'exterminer l'ancien**. Cela repose sur une idéalisation du savoir dont on se légitime pour agir, qui se justifie en mettant dans le même sac tous ceux qui pensent autre chose et donc aussi tous ceux qui ont précédé, pour les condamner à être ce qui est honni, que le savoir nouveau irait forcément contrer. **Cela exclue** totalement **pour chacun son temps pour comprendre** les problèmes auxquels il a à faire face, et **la liberté** nécessaire **de ses conclusions**, en instituant une imposture sur des qualités prétendues du savoir par lequel on pense, et un interdit nécessaire de vérification des prétentions du savoir idéalisé.

On a un exemple de cette dérive dès le titre d'Amin Hadj-Mouri: à l'en croire, il n'y aurait nulle éthique sans radicalité du discours psychanalytique. Tous ceux qui ont précédé l'existence de ce discours et la possibilité de s'appuyer sur ses formules n'ont donc pas pu en avoir ! En avoir eu sans savoir ce qu'ils faisaient ruinerait l'idée lacanienne de discours puisque cela ouvre alors à la question de ce qui existait antérieurement, qui avait la même fonction !

J'approuve certains points des analyses de son texte, certaines formulations ouvrant sur des questions, et je le remercie d'exposer aussi clairement quelque chose qui pose problème dans le socius lacanien. **Mon désaccord concerne** la violence avec laquelle, les notions lacaniennes les plus radicales servent à accuser et **condamner** sans plus de preuves, **à la place insultante** qu'il assigne: « l'outrecuidance de masquer le perversissement du Discours Analytique derrière une « victimisation » de mauvais aloi, la débilité de s'embrouiller, l'accumulation de

savoir pour obturer l'accès à la bonne conception, l'imposture, la place de « bonne à tout faire » de la psychiatrie et la psychologie, de complices terrorisés du renforcement de l'aliénation sociale, d'infumeurs idéologiques dégradants, drapés dans une idéologie de tolérance factice, fanfaronne et tapageuse nourrissant la psychose ».

Il faut dire que ma remarque initiale à Amin Hadj-Mouri sur son terrorisme venait de la lecture de son texte « Cervelles moisiées », dont le titre est déjà insultant, et qui attaque vertement Fethi Benslama et ceux qui pourraient penser comme lui, pour son livre « La guerre des subjectivités en Islam ».

Ce pourrait être simplement une étude des limites et impasses du discours universitaire sur les possibilités de parler de la psychanalyse dans ses découvertes les plus radicales, puisque c'en est un thème, à l'occasion des questions que pose l'Islam, ou une comparaison des thèses des deux auteurs.

Mais, alimentées par l'indignation d'avoir retrouvé dans les pages de ce livre ses propres analyses publiées quoique amputées de ce qui en fait la valeur à ses yeux, pratique commune de professeurs d'université, les attaques contre ceux qui parlent autrement qu'avec les avancées de Lacan, ceux qui **selon lui** ne voient pas que **seules les conséquences de l'enseignement de Lacan permettraient d'échapper au racisme ségrégateur aboutissant forcément aux camps d'extermination ou à l'islamisme**, s'y exprime avec tout le déploiement de ce qu'il condamne : « jouisseurs, débiles, charognards, imposteurs, illettrés, ineptes, opportunistes, canailles, pleurnicheurs, faciles, réducteurs, faux, peu crédibles, hystériques, insuffisants, stériles, dangereux, corrupteurs, fossoyeurs, grandiloquents, histrioniques, faiseurs de tours de passe-passe terminologiques théorico-cliniques attrape-tout, réactionnaires, pervertissant complices de la dégradation du Discours Analytique », lui-même forcément « libérateur ». **La morale implicite** à ces termes **n'est pas plus explicitée**.

Tous **ceux** qui ne se démontrent **pas** « **vraiment** » **lacaniens**, en n'utilisant pas dans un texte les solutions conceptuelles de Lacan à ce que Freud appelait le roc de la castration, y **sont accusés** de faire triompher le bilatère, pourtant interne à la langue et au principe de la nomination, de rendre ainsi funestement inaudible le Discours Analytique, et **de refuser d'être dupes de l'inconscient**.

La revendication à être dupe peut laisser perplexe, mais elle est fondamentale dans le radicalisme d'Amin Hadj-Mouri, et fondée sur des propos de Lacan.

Tout comme « **la mort de l'être** », renversement du Heideggero-lacanian « être pour la mort » qui « fonde l'existence subjective », dont je ne saisis pas dans ses formules comment elle **s'impose, se donne, se choisit, ou est donnée** par le Discours Analytique. C'est pourtant la question de comment ce qui faisait souffrir, unifié dans sa source psychique comme castration par le psychanalysant, peut devenir selon la solution de Lacan le fondement d'une éthique, qui fait du problème la solution, productrice d'un discours nouveau où la loi et le désir sont unilatéralement équivalents sans que cela devienne forcément un masochisme de se faire traiter comme une merde, selon ses formules de la jouissance du

psychanalyste. **La raison psychanalytique lacanienne, est devenue** dans ce discours **la raison d'accuser**.

Ce texte est aussi une analyse de la situation algérienne, musulmane et mondiale, en termes de rapport au symbolique, et il en arrive à une condamnation de Boualem Sansal, écrivain qui ne se réclame pas de la psychanalyse et encore moins de Lacan, jugé complice de tous les négationnistes pour son livre « Le village de l'Allemand » et son analyse de la grande similitude entre le nazisme et l'ordre qui prévaut en Algérie et dans de nombreux pays arabes et musulmans, qu'il appelle « National-Islamisme ».

Amin Hadj-Mouri part de l'idée que c'est une diabolisation et une identification des deux, ce qui ne me semble justement pas le cas de l'analyse de Boualem Sansal, et conclue de ce qui me paraît une projection de sa part, qu'il présente avec des « arguments d'ordre médiatico-émotionnels », des « thèses à fort coefficient émotionnel, réductrices et finalement fausses, donc peu crédibles ». Il en affirme que seule vaut une analyse rigoureuse, fondée et menée avec des instruments conceptuels éprouvés, les instruments d'analyse lacaniens, et cela lui permet d'affirmer que le négationnisme, persistant sous des formes très différentes, traduit à son sens le rejet constant de la négativité de l'inconscient, qui est à l'oeuvre imperceptiblement dans des propos comme ceux de SANSAL.

D'affirmations en affirmations, d'amalgames **en amalgames**, **Sansal est devenu un négationniste**, de l'inconscient, du nazisme et des dictatures, parce que **complice intellectuel**, puisque « seule la logique hétérogène permet de renverser le discours du maître ».

La où il aurait été possible de simplement remarquer les catégories communes de penser de personnes qui se présentent différentes et luttent les unes contre les autres, en étudiant comment ces données symboliques restent en place, produisent des effets et rend **les ennemis déclarés** « alliés objectifs » sur ce point, espérant jouir des effets objectaux de ces données symboliques, Amin Hadj-Mouri affirme qu'ils **sont tous** pareils, les mettant **dans le même sac**, au nom de la partie symbolique commune dont il affirme qu'elle produit les effets honnis.

Ce faisant, **il met en place** sans qu'on sache ce qu'il pense de ce qu'elle implique, **une déclaration** de guerre contre eux, un acte qu'on peut qualifier de **terroriste**, car il y a dans ce sac ceux que seuls leurs sympathisants veulent tolérer, personne d'autre ne voulant laisser revenir leurs actes. C'est la logique de guerre classique, obliger tout le monde à prendre parti, qui opère ici contre tous ceux qui ne soutiennent pas en tout point et systématiquement la coupure épistémologique produite par Lacan.

Il justifie cette déclaration en intronisant sa théorie résolutoire des malheurs du monde, en **affirmant la « richesse »** des productions **du Discours Analytique**, le déclarant **à toute épreuve** grâce à la radicalité qu'il s'engage à garder, **scientifique**, et qui a fait ses preuves. Suivant la pratique courante de Lacan affirmant avoir démontré un point lorsqu'il l'a simplement expliqué à sa manière exceptionnelle, il semble ne pas voir la différence entre sa position et celle des

scientifiques qui n'ont aucun besoin d'une radicalité militante ou ne se contentent pas d'analyses novatrices pour soutenir la valeur de leurs thèses, puisqu'ils ont un recours à la preuve par l'objectivité des expériences répétables et réfutables par quiconque. Amin Hadj-Mouri considère qu'il y en a pas à apporter plus de preuves, **tout recours** à une tentative d'expérience **objectivée** étant **exclu**, même celle qui n'y voit qu'une notion relative, un gain de réalité sur un réel toujours opaque, reposant sur un accord symbolique, tout rapport direct au réel étant exclu par le fait que rien ne s'appréhende hors du cadre d'un discours qui cadre la perception et ce qu'on appelle les faits. Cette option, qui ne fonctionne pas effectivement dans l'expérience de la cure psychanalytique, est celle de nombreux scientifiques qui prétendent traiter un réel, comme des physiciens qui le font à partir de la démarche hypothético-déductive, fondamentale dans la science et expressément attaquée par lui. Il n'est pas question pour lui de validité relative ou de domaines de validité, ou de ce genre de considérations qui permettent de différencier là où des formules s'appliquent ou pas. **Le signifiant** fonctionne à plein et **ne s'embarrasse pas de signifié différenciateur**.

Les sciences prétendant traiter **un réel** supposent que celui-ci **répond dans un cadre symbolique précisé**, alors qu'il avait initialement commencé à être interprété par des opinions permettant une version de la réalité, souvent simplifiée en terme de vérité puisque c'est implicite à toute affirmation. Leur théorie n'est pas un simple développement des termes premiers d'un système symbolique, selon des modes rigoureusement définis comme en mathématique, ou selon les opinions qui se forment lorsqu'on les prend pour signifiants maîtres de sa pensée spontanée, mais elle suppose un accord d'interprétation d'expériences objectivées toujours ré-interrogeable.

Paradoxalement, pour donner le poids de cet accord, demandez-vous comment vous pouvez discuter sérieusement avec quelqu'un qui nie avec conviction l'existence des camps de concentration, et si votre propre conviction sur la question repose sur des preuves scientifiques que vous détenez et avez expérimenté. Si ce n'est pas **le cas** comme pour la plupart des gens, n'est-ce pas que la question du **pire à exclure est** autrement plus importante **pour** pouvoir **construire un sens qui pacifie, une réalité partageable qui n'aille pas dans le sens de la destruction**, que la rigueur nécessaire à une démonstration scientifique pour décider que cela a eu lieu, quel que soit le doute qui peut se présenter. C'est là que la possibilité toute hypothétique pour chacun de répéter l'expérience prend sa valeur d'accord, toute construite qu'elle est sur des axiomes, règles de transformations de ses formules et procédures pratiques d'expérimentation sans garantie absolue de vérité. Il faut rajouter à cela que la jouissance des objets qui en découle fait pour beaucoup dans le crédit apporté à la science.

Seul le faux est garanti en l'affaire par contradiction logique ou par une expérience, la vérité n'est que compossible avec des résultats.

Ceux qui sont **attaqués** dans le texte « Il n'y a pas d'éthique sans ... » ne sont pas nommés, à part qu'ils **se réclament de la tolérance**, valeur qui est une **trahison pour ce discours radical** et que mes textes à Dimensions **de la psychanalyse**

revendiquent comme nécessaire à l'instauration de débats d'idées. L'amplitude des gens et des discours concernés est indéterminée et potentiellement inflationniste. Je ne me reconnais pourtant pas dans ceux dont il parle puisque je ne suis pas d'avis de tout tolérer, que j'approuve l'idée de cerner les dérives de la méconnaissance là où elles se produisent, que les idées princeps de Lacan me paraissent incontournables même si pas suffisantes, seules quelques affirmations de Lacan me semblant très problématiques, principalement celle d'avoir une portée politique, si nous souhaitons que cela se réalise, et celle de ne pas avoir produit un modèle avec l'asphéricité des surfaces unilatères (écrit une fois « unilatère » par Amin Hadj-Mouri, le « taire » étant une question conséquente de sa position), si nous voulons pouvoir continuer à interroger la clinique et sa part de méconnaissance liée à l'imaginaire.

Mais pour lui, **il faut se choisir un camp**, celui qui n'est pas le sien regroupant ceux qui forcément ne savent pas qu'ils jouissent du motérialisme et de la castration, et ne considèrent pas que les découvertes de Lacan transcendent et coupent à tout coup le réseau des méconnaissances.

Je ne vais pas répondre pour Fethi Benslama aux affirmations d'Amin Hadj-Mouri sur son livre, composé de chapitres rédigés sur une période allant de 1992 à 2014, mais je précise que lors de la réponse très détaillée au texte « La radicalité » que je lui ai faite, je ne l'avais pas lu, et que pour l'avoir fait ensuite, j'y ai trouvé une position inédite et inspirée de Lacan, impossible sans ses apports, donc au moins partiellement lacanienne, ainsi que des analyses informées, nouvelles et utiles pour transformer le discours culturel musulman, avec son poids de résistance à la psychanalyse, comme tout discours non psychanalytique, en possibilité de psychanalyse. Suivant le chemin qui fait que les recours à la magie ou à la religion peuvent ouvrir une possibilité d'aborder les choix symboliques d'un sujet, son livre permet de comprendre où **des évidences portées par une culture peuvent alimenter le choix d'un sujet de croire qu'il n'en fait pas.**

PROBLÈMES RADICAUX

Mais Amin Hadj-Mouri, par son souci de contrer les dérives édulcorant l'enseignement de Lacan, et ses analyses se fondant des fondamentaux lacaniens, lus à travers des préoccupations politiques, pose de vrais problèmes du savoir psychanalytique que nous utilisons. **Il témoigne** à sa manière accusatoire, **des effets d'une promesse** ambiguë **de Lacan**, selon laquelle **ses concepts** auraient une importance dans le registre politique, là où **les actes fabriquent l'avenir** social par leurs discours et leurs décisions. Son style témoigne de manière virulente d'un **lien** revendiqué **au collectif**, que Lacan a déclaré **le sujet de l'individuel**. Hors des cures, ce lien se manifeste dans les associations, et dans leurs rapport au reste du social. Si les lacaniens, venant après Lacan, s'en déjugent, alors que ce lien est revendiqué de multiples manières, cela entame-t-il la radicalité de son oeuvre, une partie ou l'ensemble? Dit autrement :

Que nous montre l'après-Lacan, qui vérifie ou infirme ce qu'il a dit ?

Dans quelle situation son discours laisse-t-il les lacaniens, qui soit conforme à son enseignement radical et à la psychanalyse de Freud ?

Posée ainsi, notre liberté et notre responsabilité restent entières, et **la qualité psychanalytique de notre action est toujours fonction de la valeur éclairante de ce que nous faisons et disons. L'illecture dont il se réclamait nous laisse toujours notre responsabilité de lecture.** Mais **cette caractéristique**, si cohérente avec l'interprétation reposant sur l'équivoque signifiante, **permet-elle un après-Lacan lacanien**, reposant sur ses concepts, alors que les progrès de la philosophie et de la science ont au contraire dépendu de différenciations et de levées des équivoques et amalgames, pour avancer dans les formulations de leurs lois et vérités ?

Différentes options existent dans la manière de se réclamer lacaniens, illustrées suivant les associations lacaniennes. Dimensions de la psychanalyse se réclame de l'ensemble de l'enseignement de Lacan, mais surtout des points les plus radicalement novateurs, en essayant d'en sortir quelque chose de conforme à notre époque.

Mais la question se pose : **que nous enseigne Lacan en ce domaine, qui éclaire les rapports sociaux**, en rendant visibles, ou audibles **ses ressorts inconscients?**

Y a-t-il un lien social radicalement nouveau résultant de sa théorie?

Lacan a radicalement innové, mais **permet-il de penser du nouveau, ou la radicalité de sa nouveauté est-elle un éternel recommencement**, comme peuvent le laisser penser de nombreuses soirées et colloques d'associations lacaniennes qui découvrent, à partir de leur expérience toujours renouvelée, les mêmes conclusions que Lacan avait si brillamment énoncées? Est-ce **une perpétuelle découverte de la dimension subjective qui tend à se perdre derrière la nécessaire psychologie** dont les simplifications donnent une place à la diversité des réactions au pacte social ? **Y a-t-il une avancée radicale possible après lui, dans la logique de ses concepts ?**

Il a situé sa théorisation dans la suite de toutes les avancées scientifiques du vingtième siècle, qui ont **montré le poids du langage entre le sujet et l'objet**, vidant celui-ci de sa matière. Mais **cela met la psychanalyse dans un rapport à un autre réel que celui de Freud**, fait de forces physiques et de malaise du corps. Pour Lacan, **toute substance est déconstruite et se révèle dépendante des choix langagiers du sujet pour l'atteindre, et le réel inclut les actes** que la science permet, la shoa, la bombe atomique, et les échappées possibles de bactéries mortelles produites par la biologie. Ce qu'il a appelé l'objet « a » **témoigne de cette problématique.**

Mais avec ce type de savoir, **dans quelle mesure le recours à la réalité peut-il encore interroger la théorie lacanienne**, alors que les concepts lacaniens reposent sur une autre autre version du réel que ce qui est supposé spontanément

par le langage et accepté par Freud, une construction de la réalité, erronée, pas scientifiquement établie quoique éducable aux avancées de la science, soumise dans son élaboration à la primauté des processus primaires et aux pulsions, mais suffisamment incontournable pour que le sujet doive se plier à son principe au moins partiellement sous peine de folie? Le complexe d'Oedipe marquait ce lien entre l'individu et la réalité telle que les autres primordiaux la représentaient, et toute sa structuration subjective en relevait, organisant son rapport au désir et à la loi, par les conflits de son ça et de son surmoi, qu'un moi tentait de réguler. Pour Lacan, fondant le sujet dans son lien primordial au signifiant, le réel, à être l'impossible, rationnel, jamais atteint mais revenant toujours à la même place, ne relevait pas de la traditionnelle relation sujet-objet. Il y trouve le subjectif et le signifiant. **Quel lien reste-t-il dans sa théorisation entre le sujet tel qu'il se dévoile à la fin d'une cure, et celui qu'il a cru être lorsqu'il est venu en analyse, imprégné de la version commune du moi qu'il croyait être et de la réalité qu'il pensait si évidente?**

De la matière, pour la science physique, **il ne reste rien** du bois et du sable, des forêts profondes ou des îles, de la chair qui palpète, à en faire avancer les formulations. L'extermination réductrice est là totale, de principe, ignorant ce qui semblait être pour en trouver les fondements, hors projet particulier d'une reconstitution scientifique de compositions naturelles, de projet d'en faire une réserve ou de le produire à des fins mercantiles. C'était la tentative d'un Francis Ponge d'y remédier dans la langue.

Que reste-il dans les discours théoriques de la réalité initiale du psychanalysant, et donc de ce qu'il peut reconnaître de ses raisons de refouler, si elles ne sont plus nommées dans la théorie comme la théorie oedipienne pouvait le faire? Qu'il décide d'en abandonner une partie, c'est souhaitable et moteur de sa demande de traitement, visant une modification par un savoir sur lui-même et les autres, pour permettre un autre avenir que ce qu'il avait craint à la lumière de ce qu'il avait vécu. Mais le « **tu me traites** » **devient toute autre chose, si la possibilité d'abandonner ce qui fait souffrir devient**, même en dehors du motif d'une accusation au prétexte qu'on ne sait pas ce qu'on pourrait savoir, le motif d'un **abandon complet de ce qui a forgé une psychologie inter-personnelle, plus psycho que logie, ouverte à tous les éclectismes pour cause de diversité d'expériences et d'impératifs, et accusée maintenant implicitement ou directement de tous les maux**. Sans retomber dans les classiques du pouvoir bienveillant qui accuse quand les autres ne lui renvoient pas le discours nouveau qu'il veut bénéfique, le **savoir radical de Lacan peut-il être autre chose qu'un savoir d'experts, prenant le pouvoir sur l'ensemble des autres au nom de son discours?** La primauté du signifiant est une solution qui ne peut devenir un choix qu'en fin de cure, après l'exploration des tentatives de se référer au signifié dans la cure, lorsque le désêtre et la désobjectivation ont produit leurs effets, faisant chuter le sujet-supposé-savoir. Et cela reste un choix si cela concerne l'ensemble de la vie, car une cure ne fait que montrer le poids du signifiant sur le signifié, sans

éliminer celui-ci et son importance dans la vie de tous. Chacun décide de ce qu'il fera de l'expérience qu'il a eu.

C'est d'ailleurs une solution qui ne se crée pas spontanément en ces termes, l'exemple de Lacan le démontre, et sa vie aura été pour nous consacrée à nous en formuler de justes versions, répondant depuis sa place de psychanalyste aux recherches de son époque, et à la totalité de ce qu'il a pu appréhender. Mais la volonté d'être un penseur important est initiale dans l'affaire, et la Seconde Guerre Mondiale l'a laissé, je suppose, avec la question J'acte L'acte Quand ? **La fameuse primauté du signifiant ne fait que répondre à celle du signifié** sur le signifiant que produisaient les formules de Saussure: **ce n'est** qu'une réponse à l'affirmation contraire, **pas un fait avéré définitivement**.

Si on n'a pas d'ambition concernant le savoir psychanalytique, le poids du signifiant apparaît au psychanalysant lorsque la répétition fait entendre son importance au-delà du signifié. Avoir un psychanalyste lacanien doit y aider, puisqu'il en est convaincu et en a la théorie. Il n'est pas évident qu'il apparaisse de la même manière sans un maniement de la cure qui s'en inspire, mais **des psychanalystes s'en servent** alors même qu'ils n'en font pas théorie, **parce que c'est déjà dans Freud** même s'il a fallu Lacan pour l'explicitier. La théorie de Lacan nous donne la possibilité de penser autrement la clinique, d'aller plus loin en pratique dans certains contextes, de ne pas coïncider les psychanalyses avec le signifié pré-établi qui constitue une part de la réalité, mais **quelles** en sont les **conséquences en termes de raison commune au non-psychanalyste et au psychanalyste** ?

Les psychanalystes lacaniens sont-ils condamnés à être des experts, coupés du monde et des autres par leur expertise commune aux scientifiques et à des philosophes, pour qui tout a perdu sa substance pour une structure par laquelle s'appréhende opératoirement ce qui avait prétention à être ? **Cette destruction radicale des modes de pensée anciens** ne laisse pas place à autre chose que des expériences extrêmes, connexes dans leurs formulations actuelles au **remplacement des humains par le symbolique**, si on l'idéalise, comme ces économistes dont les formules mathématisées ont complètement remplacé les individus concrets qu'elles prétendent pouvoir aider, et les gestionnaires des grandes écoles en France qui pensent savoir mieux que le peuple puisqu'ils ont peaufiné un maniement brillant d'un savoir intelligent, vérifiable suivant des formules que beaucoup d'autres ne comprennent pas, et dont l'exercice leur donne le pouvoir de commander parfois et de jouir de leur prétention à savoir et à être légitimement récompensés.

Il nous reste à montrer si la structure dont parle la psychanalyse a des effets semblables à la théorie de la gravitation universelle, dont l'usage rigoureux appliqué aux rêves humains permet de voler dans les airs pour l'émerveillement ou la terreur, ou si elle n'est que la formule de l'éloignement programmé du monde, si ce n'est de sa totale élimination, moins proche de la pensée humaine qu'un **Platon affirmant que la pensée engendre intelligence et vérité quand elle cherche ce qui lui est apparenté**.

Pour la **psychanalyse** et la clinique, le domaine où elle **prétendait** classiquement à une **efficacité**, à avoir un poids vérifiable, répétable et libérateur, la question n'est pas réglée. Elle est encore vivante, et nourrit des débats, à travers les attaques des politiques. Politiquement, elle devient le paradigme de l'inverse des méthodes de gouvernement qui veut s'imposer, faites de silence imposé à tout ce qui ne vient pas confirmer la version de la réalité que ceux au pouvoir décident, à leur niveau. Pour le reste de ce qu'elle se propose d'éclairer, le peu d'évidence du moindre effet en politique et la **dilution de son (im)pertinence sur les débats sociaux semblent inversement proportionnelle à la radicalité de ses formulations.**

Le **psychanalysant** peut à son tour se proposer comme **psychanalyste** et devoir envisager la question de l'efficacité de ses interventions suivant ce qu'il fera du signifiant et du signifié, mais quel que soit le rôle qu'il donnera au signifiant ensuite, il **continuera à produire du signifié**, comme tout le monde, psychanalystes lacaniens compris, et **pour des raisons qui ont toute leur importance affective et collective.** Il n'aura pas forcément besoin d'avoir la théorie de son changement pour qu'il soit effectif. L'expérience première de Lacan le démontre, en conformité avec d'autres, comme Françoise Dolto. La notion de signifiant se présente aussi pour certains comme une possibilité de poursuivre hors cure des élaborations intellectuelles qui cadrent leur appréhension de la réalité, mais **la psychanalyse est-elle porteuse d'un projet, ou d'une diversité de projets**, incluant éventuellement la différence qu'elle fait entre psychanalysants et psychanalystes?

La psychanalyse depuis Freud s'est toujours voulu éclairante pas seulement pour la clinique, mais pour l'ensemble de ce que Freud appelait l'Ethnologie et l'Histoire. Lacan y a rajouté le reste des discours produits, minimisant et dévalorisant finalement les disciplines qui prétendaient à une valeur anthropologique pour valoriser la logique et la topologie.

Le champ de la psychanalyse, c'est-à-dire ceux, semblables et différents donnés par Freud et Lacan dépassent le domaine où elle opère. Le commun des deux est que **la clinique n'y serait que de la psychothérapie**, ce qu'elle est par ailleurs pour nombre de ses effets, qui rétrécirait la vie des sujets à leur meilleure adaptation à des critères qui ne sont pas ceux de leur désir, **si la psychanalyse ne concernait pas la totalité de la réalité**, humaine pour Freud, discursive pour Lacan. Mais **reste l'écart entre** ce dont la cure permet une **mise à l'épreuve**, et des **explications qui dévoilent ou éclairent** en étant vraisemblables et en apportant une cohérence supplémentaire.

Notons que **Lacan affirmait l'opacité sans remède** adossée à la connaissance lorsqu'il a traité de la réalité dans ses rapports à la psychanalyse, ce **qui** est une autre formule que la méconnaissance dont il parlait quand il donnait tout le poids à l'imaginaire. Cette opacité **me paraît convenir à une caractérisation du réel**, beaucoup plus que la radicale impossibilité, qui me semble plus un effet de la logique signifiante dont il faut tenir compte sans s'y perdre en s'instituant dupe, si on veut pouvoir distinguer sinthome et symptôme. **Prendre** le réel selon **cet abord**

définitoire le rend **définitif**, tout comme l'idée que le sujet ne veut pas savoir, **donne l'idée qu'on ne gagne pas dessus**, à un moment historial, ce qui **pose un absolu statique là où il y a un mouvement** lié à la circulation du symbolique et ses effets imaginaires dans la construction de la réalité. **Que le sujet ait besoin de croire à un définitif pour prendre une décision ne l'oblige pas à en être pour toujours dupe, si cela le mène où il ne le souhaite pas. La théorie ne doit pas commander plus que nécessaire, et devenir une idole programmatique, là où elle pourrait être juste l'aide nécessaire pour avancer et résoudre des problèmes.** Avoir caractérisé l'objet en jeu par l'objet « a » ou la Chose ne suffit pas à en rendre compte, et ne suffira jamais, même si on peut construire de la théorie radicale à partir d'eux.

Comment les vertus radicales du savoir psychanalytiques peuvent-elles le rester, avec l'imaginaire qui reprend ses droits dans le temps chronologique, même quand il se fonde sur la croyance à y échapper?

Un des moyens par lesquels le réel se construit par exclusion dans le symbolique qui l'appréhende est la place que la promesse pour l'avenir inclue dans la parole, avec ses effets violents quand le dédit se pointe.

Nous sommes à une époque qui ne se contente plus de cérémonies religieuses pour faire revenir les bienfaits des temps passés, comme le faisaient des humains en distinguant des prêtres ou des rois rendant plus crédibles leurs actes de participation votive au monde. Le mouvement que le judaïsme a initié en instituant la participation de chacun à l'Histoire de tous par ses actes et sa croyance, combiné au savoir de la science moderne, ne permet pas de faire l'économie du prétendu savoir sur le psychisme, puisqu'au moment des actes, l'idée que l'on se fait des autres, projection pour beaucoup d'un point de vue freudien, et sujet réciproque en termes lacaniens, est incluse dans la décision prise pour échapper à l'avenir mauvais qui se prépare. Il est donc important de repérer la place que prend la promesse dans toutes les prétentions de nos savoirs, dès qu'ils concernent les sujets. **La science moderne promet la maîtrise du monde par l'élimination du sujet.** Le champ de **la psychanalyse** est dans la suspension du temps chronologique pour **agir sur le temps intemporel qui ordonne les sujets.**

Les notions de méconnaissance, de dupe, et d'accusations, telles que les pose radicalement Amin Hadj-Mouri, posent aussi une question politique : **comment la tolérance**, qui va avec la complexité, les différences de points de vue, et le compromis démocratique, **doit-elle se limiter d'une radicalité pour ne pas finir en compromission avec le pire?**

RADICALITE ET POSSIBILITE DE RELATION PACIFIÉE ET LIBRE

Notre société est capitaliste et de régime politique démocratique, quelles que soient les poches où cela ne s'applique pas et les raisons de mettre en question ce deuxième point.

Elle a connu **une Histoire** dont les deux guerres mondiales, **les camps d'extermination et la bombe atomique ont été** des événements assez radicalement **nouveaux et traumatiques** pour que leurs systèmes symboliques en soient profondément marqués, favorisant dans sa zone politique un refus dans la majorité de la population d'être de nouveau en guerre, et de tout ce qui reproduirait des camps d'extermination. Quand je dis cela, je parle d'un effet global, de masse, temporaire, et pas de chaque individu, ni d'une entité qui serait éternellement installée. Il y a une multiplicité de facteurs en jeu. Les démocraties ont une pente à produire des dictatures et des empires, et le pire sera probablement ailleurs. Concernant le capitalisme, de nombreuses personnes sont contre ses méfaits, mais arrêtés dans leur envie de le faire disparaître par les satisfactions qu'ils en tirent et par l'échec des systèmes politiques qui en étaient ennemis. Echec social, économique, et propension à y établir des camps meurtriers, où sont morts encore plus de population que ceux où l'extermination était décidée, alors que l'horreur symbolique y était différente, puisque leurs buts n'étaient pas l'extermination de tous. On peut même penser que c'est plus facile de lutter contre un système qui a l'extermination pour projet déclaré que contre un camp qui fait mourir par voies de conséquences, en prétendant qu'il suffit d'adopter la bonne manière de penser pour ne pas y mourir, sans classifier pour autant l'horreur dans un hit-parade du pire. Tant que le « tu ne tueras point » ne s'applique pas pour tous, **l'exterminisme lié à la science progresse, relançant la question de la fin du monde, et ce que l'esclavage systématisé des noirs a initié, le classement d'infra-humain qui permet de tuer dans l'indifférence.**

Sur le versant politique, nous sommes à une époque où la question est celle de la possibilité de **réformer ou pas** des parties du système économique qui a pris le pouvoir, au nom d'un gouvernement de gestion, comme cela a pu exister antérieurement avec les maires de palais ou les vizirs. Aucun ailleurs que celui du marché ne règle durablement les décisions.

Pour ce qui est de **la guerre**, nous découvrons comment celle-ci **devient interne**, guérilla de partisans et de terroristes, là où les guerres entre nations ne jouent plus leur rôle antérieur de régularisation de l'économie et de l'agressivité individuelle.

Mais d'après l'étude statistique des « chat » internet, **les camps d'extermination des nazis restent la référence centrale de la subjectivité** du plus grand nombre en occident, quels qu'en soient **le thème**, comme évocation insultante **du pire à éviter**, de l'ennemi radical **avec qui le dialogue n'est plus possible**, du point où **seuls les actes peuvent répondre**, en s'engageant de manière binaire pour ou contre. C'est une racine de ce qui travaille les pensées occidentales, historique. Le point de cristallisation du plus mauvais que notre société peut produire est **la volonté radicale**, symboliquement affirmée et systématisée **de déshumaniser**, ce qui est commun à la systématisation capitaliste de l'esclavage des noirs, mais **en vue d'exterminer**. A partir de ce point, **on ne peut que choisir**, et on ne peut pas être indifférent à l'accusation d'être du camp dont on ne veut pas. Elle risque d'être crue d'une manière spécifique, surtout si on n'est pas de naissance du camp du nom princeps des victimes, juif, selon la règle énoncée clairement par les nazis : la

calomnie laisse toujours des traces. L'**innocence et la culpabilité** ne trouvent pas à s'en expliquer, car penser en ces termes **ne situe pas la responsabilité collective à laquelle on participe**. **Celui qui accuse** d'être du côté du nazisme **se pose en altérité** du côté du bien jouant un rôle confié par tout sujet adulte à son **surmoi, intemporel**. Il **annule** ainsi **la différence des points de vue** en produisant une violence qui exprime radicalement la prise de pouvoir du sien, et **supprime la possibilité de liberté, car être libre nécessite de vaincre ce en quoi on ne pourrait pas se reconnaître**. Il s'agit pour le sujet d'une **décision** qui concerne ce qu'il pourrait être qui se retrouve éliminé, **sans retour**, forclos comme réalisation possible, malgré la possibilité hypothétique de l'envisager. C'est la limite des raisonnements hypothético-déductifs, pas pour une raison de nature ou de structure intemporelle et éternelle, mais par acte du sujet. C'est un retranchement définitif pour beaucoup d'individus. **Poser la possibilité d'être, d'avoir été le pire, de laisser cette trace après la mort, ici-bas et dans un temps non chronologique, hors monde, constitue un point de rejet radical, un « jamais ça » qui se refuse à toute assimilation dialectique du sujet à ce point du monde**, car avec lui rien ne peut plus avoir de valeur.

On peut remarquer que l'exploitation esclavagiste systématisée des noirs, la bombe atomique ou les autres génocides n'ont pas eu en occident un tel effet sur les sujets même si le thème est parfois traité, directement ou indirectement par nombre de films et de livres racontant l'arrivée d'un monstre qui surgit ou d'un après-la catastrophe, temps dans lequel la population restante doit survivre. Ils ont impliqué moins directement la population puisque ce n'était pas un intérieur des regroupements particuliers auxquels les sujets s'identifiaient qui était l'objet des exactions, et que les individus n'ont pas eu à participer ou essayer d'éviter de participer à ce qui se passait.

A l'association Dimensions de la psychanalyse, parce qu'elle est radicale et lacanienne, on peut aborder tous ces thèmes. Mais ce n'est pas tant leur contenu réel, qui n'est pas non plus l'objet de cet article, qui **interfère dans les possibilités de débattre** de ce qui est notre champ, la psychanalyse, que **la possibilité d'être coupable d'une participation quelconque à la réalisation du pire**. Que le champ de la psychanalyse soit d'**extraterritorialité** par sa prétention même à couvrir toute la réalité **n'en rend que plus fantomatique cette possibilité**, et cet article affirme simplement plus clairement l'allégation que produit cette facticité pour en rendre parlable les conséquences dans notre pratique. **L'accusation dévie de tout le reste, tout ce qui situe la psychanalyse tout autant du côté de la comédie humaine que des drames d'avant la shoa**, tels que nous pouvons les imaginer maintenant, **lorsque la culpabilité trouvait à se traiter d'une manière pensable** dans un abord du monde radicalement nouveau produit par Freud, mais sortant **des bases assimilées** d'un judéo-christianisme balisé par la culture présente dans toute la population à qui elle s'adressait.

LA RADICALITE DE « DIMENSIONS DE LA PSYCHANALYSE »

L'association « Dimensions de la psychanalyse » se caractérise par son **absence de censure** dans la circulation des paroles et des écrits, et la liberté qu'elle donne officiellement à ses membres de présenter les interventions qu'ils souhaitent, pratiquant ainsi, après acceptation de ses membres, mais aussi en l'ouvrant aux sympathisants, une **politique de libre parole** radicale, dont la limite dépasse ce qui se propose ailleurs. Une position qui s'origine de l'**engagement** d'une association initiale, Dimensions Freudiennes, à essayer **de contrer la tendance de toute institution à évacuer le discours psychanalytique**, celui sensé rendre compte de la structure de l'inconscient, et des enjeux actuels de la psychanalyse. La passe et les élaborations logiques et topologiques, deux des inventions les plus novatrices de Lacan qui ont le plus grand mal à être admises pour faire entendre leurs conséquences, sont particulièrement présentes dans les thèmes exposés, quoique la passe soit plus importante comme signifiant annoncé dans ses statuts et la topologie plus fréquemment traitée, mais cela est officiellement sans exclusive. Mais les thèmes sont plutôt polarisés par l'affirmation de Lacan d'un lien entre sa théorie et la politique.

Les interventions orales et textes des **membres** montrent que ceux qui y parlent **engagent** plus personnellement **leur désir, la place de leur énonciation** que dans d'autres associations, où la réserve et l'effacement de la subjectivité devant le savoir correspondent plus aux normes universitaires et sociales. Le travail de chacun nécessite donc le courage d'une clarification de sa position subjective, mais c'est compensé par les manifestations épisodiques d'une philia chaleureuse. **Le scandale ou l'obscénité** de la singularité de chacun, intrinsèque à l'inconscient freudien, **trouvent généralement à s'y résoudre par les thèmes et les concepts** dans lesquels ils s'élaborent, puisqu'il s'agit de théoriser à partir du point radical où la cure a conduit et a permis une position nouvelle. On pourrait donc penser que la transformation des concepts lacaniens en thèmes accusatoires n'est que la position singulière d'Amin Hadj-Mouri, et imaginer que cela l'aide à élaborer pour des raisons qui lui sont propres sa position de psychanalyste, sans avoir de préjugés sur ce que cela génère en pratique : les discours les plus radicaux peuvent ne pas favoriser les passages à l'acte mais au contraire les cadrer en baissant la tension liée à la rencontre du réel, s'ils ne sont pas crus absolument, si on n'est pas assez désespéré pour agir en conséquence, ou poussé à le faire, ou si des interdits de passage à l'acte font de toute façon leur effet.

Pourtant, **le collectif est là encore le sujet de l'individuel**: la **même logique** dans certaines interventions d'autres membres de l'association, l'appel à la radicalité, des positions violentes de rejet des idées des autres là où il pourrait y avoir débat, des appels au refus d'aller plus loin sur des thèmes, la pression par la violence de l'affect, peuvent s'y entendre ou s'y lire. Le recours au nazisme et aux méfaits du capitalisme, en les déclarant globalement équivalents puisque l'un mène

à l'autre, y sont un moyen récurrent de juger et rejeter, sans que ce qui l'a motivé soit explicité, ou parfois en s'affirmant convaincu qu'un exposé impliquait une position inverse de ce que l'exposant a pensé avoir exposé, et que d'autres auditeurs ont entendu. Seule l'accusation sur la jouissance, avec ses effets expansionnistes en miroir, a été abandonnée, quoique pas officieusement. Ces pratiques sont plus ou moins terroristes, et la dernière l'est particulièrement pour les raisons analysées plus haut, car elles attaquent la règle officielle de liberté de parole lorsqu'il s'agit d'un interlocuteur présent, en rendant très difficile la poursuite de la discussion entreprise s'il est présent, ainsi que la possibilité morale de reprendre la parole, l'accusation produisant son effet.

C'est rare dans les institutions où la règle est la liberté de parole. Cela doit se tempérer d'une argumentation qui montre ce qu'on qualifie ainsi, pour laisser à l'autre la possibilité de se défendre avant de revenir à ce qu'il voulait dire, s'il veut encore être entendu.

A l'intérieur de Dimensions de la psychanalyse, cela réapparaît couramment quoique pas systématiquement, sans sembler poser de problème particulier, mais sans que **rien** non plus **ne marque un point limite** d'interdiction possible à ce qui peut se dire dans ce registre. Le seul qui peut en occuper la fonction et calme parfois une affirmation trop agressive est René Lew. Il faut dire que l'insulte à la personne, éventuellement implicite, est entourée d'affirmations qui radicalisent des propos lacaniens, ne lui laissant plus le discord que Lacan prenait soin d'ajouter, produisant des réserves ou ce style gongoresque qu'il disait nécessaire à son propos. Cela produit **des insultes au sens commun, même psychanalytique**, comme l'affirmation qu'il ne faut pas comprendre, ou qu'il ne faut pas se préoccuper de signifié, et rend plus difficile de réagir quand un degré supplémentaire a été franchi en visant des individus. Cela ressemble à ce qui apparaît sur internet, sans la systématisation qu'il y avait dans la presse de l'entre-guerre, quoique avec une cohérence groupale, idéologique, si on écoute les répétitions et ce qui se dit hors débat officiel, lorsque ce qui s'était censuré se dit officieusement. Tout cela reste bien sûr cantonné aux échanges verbaux, **posant en creux** que **les paroles** soient complètement **déconnectées des actes** concrets autres que l'expression d'un affect violent. Personne ne passe aux violences physiques ni ne fait la démonstration que l'autre serait vraiment un sympathisant nazi ou soi-même un résistant héroïque risquant sa vie. La position qui a été la plus fréquente pendant l'Occupation, un évitement d'avoir à s'engager dans la durée dans un des deux camps prédomine, et cela **laisse la violence au coeur de la parole**, comme possibilité et refus **sans résolution**, d'autant plus que nulle extermination réelle ne risque là de se réaliser. Cette violence dans la parole, étonnante dans une association de psychanalyse, peut évoquer, associée à la revendication de ne rien avoir de commun, au phénomène de ces groupes de jeunes d'origines diverses, dont les insultes constituent le mode habituel de communication, là où des vantardises phalliques classiques suffisent dans des groupes plus homogènes, pour coexister sans être envahis par la rivalité. Y plane toujours la possibilité que les mots soient pris au sérieux, quoique ce soit rarement le cas, mais sans que des lieux communes y fassent loi assurée.

D'un côté la liberté de parler soutient l'idée qu'il n'y a pas à refuser la parole à qui que ce soit, et la vigueur de ton pour faire pression signale aussi l'importance de ce qui est abordé à toutes les oreilles, d'un autre l'agressivité tend à contredire dans la pratique l'officialité de la liberté de parole. Il est donc difficile pour ceux qui participent à cela d'y penser, à part un « il est libre » et un « c'est à l'agressé de se défendre » qui peut même devenir un retournement agressif envers celui qui ne le fait pas. Tant que le désir de participer, avec sa possibilité de prise de parole réelle, existe, l'évitement de la position exceptionnelle de limiter la parole est la règle. Cela peut provoquer des silences, des départs, par évitement, ou refus, ou dégoût, ou inhibition de ce qui avait fait venir, mais tant que les gens restent, c'est que le thème et la qualité des exposés, mais surtout cette possibilité de parler de ce qu'on souhaite, ce pouvoir potentiel offert nulle part ailleurs, priment sur la désapprobation. **Personne ne sait qui approuve ou pas** ces jugements dans l'association, car à part les approbations, suivant un adage lacanien simplificateur de ce qu'a dit Lacan, « à contester un discours, on le renforce ». On peut donc penser que l'absence de réponse suffit à ne pas renforcer une pente avec laquelle on n'est pas d'accord. Le résultat est une **indétermination favorable au maintien** de l'expression de ces jugements rejetants et insultants, proférés pour des raisons diverses, et dont **l'idéologie commune** à de nombreux membres **fait que l'insulte n'est pas** forcément **perçue** derrière ce qui se présente comme une vérité simple et évidente.

Parler des questions politiques favorise ces positions violentes, et Dimensions de la psychanalyse ayant une propension accentuée à soutenir que la psychanalyse a des vertus politiques, le thème est récurrent. On peut alors penser que ces pratiques ne sont que la conséquence du sujet, en restant sensible au côté gratuit, purement verbal et sans preuves de ce qui est avancé : s'il le pense car il le croit, autant qu'il le dise, puisqu'il est attendu quelque chose de bénéfique de la liberté de parole. L'accent « énorme », radical des accusations est très connexe aux phénomènes que traite la psychanalyse, l'idéologie interne à la traduction de la perception.

Mais d'autres thèmes, plus classiquement psychanalytiques peuvent les provoquer, proférés sur un ton passionné quand c'est en réunion, et à la hauteur du propos quand il y est question de nazisme: vouloir remettre en question un schématisme de partage illustré d'une patate en évoquant l'idée d'un verre partiellement vide et plein, évoquer des découvertes de la biologie interrogeant des évidences psychanalytiques habituelles sur les normes, référer une pratique à une classification nosographique, procéder selon la méthode hypothético-déductive, affirmer une conclusion actuelle à laquelle on est arrivé en regroupant les individus par un signifiant... Il est difficile de savoir exactement ce qui provoque les réactions affectives, car elles polarisent sur les accusations et l'agressivité, et rejettent le thème exposé. Et il est dans certains cas impossible de savoir si les modes de pensée rejetés le sont car ils ne sont pas assimilés et favorisent le quiproquo, ou s'ils sont refusés pour une raison éthique. **Tout thème lacanien novateur peut être pris de manière radicale et devenir la raison d'un éclat si on dit quelque**

chose qui va en sens **inverse**, en visant la dialectique des oppositions. Et **la radicalité** qui apparaît à ces moments **peut** aussi bien **être l'obstacle à l'expression ou à une élaboration** grâce au collectif, que le **produit du désir sur lequel un psychanalyste théorise** inconsciemment ou consciemment.

La biologie convoque l'idée de ce qu'ont fait les nazis en son nom, et celui qui en parle peut être sommé d'entendre, par quelqu'un pourtant assez informé pour savoir le contraire, que la biologie est pour lui forcément puisqu'il en parle, la cause des positions subjectives. La psychanalyse est implicitement présente avec l'affirmation que si celui qui parle ne sait pas qu'il le pense, ce ne peut être qu'un refoulement de ses propres convictions. L'évocation de la nosographie ou d'un regroupement sous un même signifiant, semble provoquer chez certains les mêmes associations immédiates d'évidence de regroupement pour déshumaniser, et l'association d'extermination suit. L'affirmation d'une hypothèse pour en déduire quelque chose, inopérante généralement dans la cure pour la production des effets recherchés malgré les tentatives des psychanalysants, mais fondamentale dans une démarche scientifique, devient inopérante aussi dans les débats théoriques parce que insupportable pour certains.

Les schématismes et les structures psychiques qui ne sont pas fixées sont des thèmes qui font tenir l'association, malgré l'officieux de l'affaire. L'affaire est fondamentale, pour chacun et pour le collectif, et bien sûr particulièrement pour ceux qui soutiennent officiellement des positions théoriques sur ce thème. Mais **le fait même de regrouper le divers en une unité semble poser problème** dès qu'il est question de clinique ou de politique. **Le « y a de l'Un »** où chacun rassemble ce qu'il a perçu, **tributaire du rassemblement unificateur de sa propre diversité en une unité, reste singulier et source de projections du pire, facilement contraires à la préoccupation directrice de celui qui a tiré des conclusions introduites au débat.** Celui qui se fait traiter de l'inverse de l'idéal ou de l'impératif qui prime dans ses élaborations, qui lui a fait différencier des idées de valeurs différentes, est par ce mécanisme insulté, au moment où il met sur la place publique la leçon objectivée de l'idéal auquel il s'est soumis.

Ces jugements insultants ou ces condamnations radicales remplissent une **fonction de rejeter** ce dont certains ne veulent rien entendre, un signifiant prononcé faisant fonctionner un « tout ou rien » où **celui qui parle** de quelque chose **devient celui par qui cela arrive**, pour celui qui ne veut pas que cela existe. L'idée de « **primauté du signifiant** » prise par certains comme primauté sur le réel, ne peut à ce niveau que renforcer la croyance en la nécessité de faire taire, puisque **pas dit = pas pensé = pas réel ou pas renforcé**, pour les partisans du « **à contester un discours on le renforce** », lorsqu'il n'est **pas mis en balance avec la possibilité de combattre des idées**. Nous sommes alors au **niveau du jugement d'attribution**, et pas à celui du jugement d'existence. Cette fonction de **rejet** est **compensée** par le fait que les mots ont été prononcés et par la possibilité officielle de répondre, **si tout le collectif** n'y participe pas et **soutient la liberté de parole**. Même si l'imaginaire narcissique pousserait à rompre toute parole autre que des propos insultants en miroir, il n'est **pas exclu que le collectif permette d'en faire autre chose**.

Mais **il y a d'autres manières d'évacuer des propos: s'attaquer à leurs présupposés, leurs racines conceptuelles, ou la réalité des faits** évoqués. Par exemple, quand on veut distinguer des caractéristiques des enfants autistes pour mettre des formulations en débat, et que celui qui a le plus grand prestige dans l'assemblée affirme en réponse qu'il n'y a aucune particularité à l'autisme, puisqu'il y a une seule structure, celle de la parole, et que quelques séances suffisent généralement à y réintégrer les sujets appelés ainsi. Il devient alors impossible de pouvoir parler d'autre chose que de l'effacement de ce qui a motivé la réflexion, annulant ainsi le thème en lui-même. Puisque la nomination n'a plus de motif, l'expérience qui a donné un fondement à la réflexion disparaît dans l'assemblée. Cette expérience, ici les différences de réactions des enfants qui ont justifié la catégorie nosographique « autisme », ses manifestations dans les cures avec des difficultés spécifiques, les décisions de passer partiellement par d'autres façons de mener les cures, les conséquences de ces parti-pris sur l'évolution des enfants, et la réflexion en retour sur les catégories conceptuelles et idées engagées, disparaît dans l'assemblée. L'idée des conséquences politiques d'une telle affirmation pour le devenir de la psychanalyse dans les institutions se rajoutant au dédit de la parole, rend encore plus difficile d'aller plus loin dans la réflexion, en **obligeant** en toute logique **à repartir de ce qu'on estime vrai ou faux, réel ou inexistant, pour établir un accord minimal** sans lequel rien ne peut être débattu. Et comme une fois **passé l'évènement** ponctuel, la particularité de l'autisme n'est plus niée, suivant la structure du **démenti** qui fait coexister des pensées incompatibles en les clivant, et **l'annulation** de la réflexion basée sur la présentation initiale **ne concerne alors plus que celui dont les propos ont été évacués.**

Ces quelques exemples montrent que **la pente à rendre la parole sans effet fonctionne** dans le collectif, sous des formes différentes, officieuses, malgré les déclarations de principe, et en plus des jugements de valeur proférés en dehors du cadre de débat officiel. L'association Dimensions de la psychanalyse fait différemment des autres associations, suivant un style qui permet d'autres effets et d'autres productions, mais elle n'échappe pas radicalement à la loi de la parole « **il y a une limite à la parole** », ouverte dans notre culture aux évènements, et qui tend à se reformer même quand l'idéal inverse prétend faire loi. Cette limite se présente avec les amis à qui on dit tout, presque, étant exclu au moins de dire le mal qu'on pense d'eux tant qu'on ne peut pas en avoir une version qu'ils pourront ne pas juger insultante. **On peut reconnaître le principe même du dispositif psychanalytique**, qui pousse la parole plus loin encore que la « vraie religion » selon Lacan, celle qui pousse à tout dire au confesseur, même ses fautes par omission, mais s'arrête là où le confessé ne voit plus de quoi s'accuser.

Ces démentis des déclarations officielles sur la liberté de parler dans l'association **produisent une contradiction pragmatique**, et illustrent que les meilleures intentions, à la racine de son dynamisme, présentifiées par le « s » de « Dimensions de la psychanalyse », qui disparaît parfois dans les écrits de ses

membres mais est là pour marquer la diversité reconnue, peuvent conduire à des réalisations, **l'idéal produisant quelque chose de nouveau**, mais **partiellement seulement**, suivant les thèmes et les moments, **induisant aussi leur inverse**.

Quelque chose autorise ces pratiques, et même les **encourage**.

De nombreuses associations se préoccupent de psychanalyse, et ont le même conflit avec l'institutionnalisation, qui suppose une stabilisation d'énoncés et de pratiques contraires au mouvement psychanalytique de parole libérée.

Des stratégies existent pour évacuer les énoncés, questions et demandes gênantes de ceux, nouveaux généralement, qui se sont risqué à une parole spontanée.

L'absence de réponse suffit souvent, et est très difficile à interroger, puisqu'en acte, elle fait disparaître la parole. La réponse par le silence étant caractéristique de la pratique psychanalytique, et encouragée par l'adage lacanien de ne pas contester un discours car cela le renforce, la confusion peut s'installer que c'est pour des raisons psychanalytiques et lacaniennes qu'on ne répond pas, ce qui augmente encore la difficulté à y réagir, puisqu'un nouvel introduit à la théorie de Lacan sait qu'il a encore beaucoup de travail à faire pour prétendre en avoir compris l'ensemble.

La dilution des responsabilités permet de faire passer des décisions consensuelles entre ceux qui se sont cooptés, sans avoir à s'expliquer. L'extension sociale de cette situation banalise le procédé. C'est peu présent à Dimensions de la psychanalyse, du fait de l'absence de structure de censure à part théoriquement au moment d'entrer comme membre de l'association, et du fait de l'absence de publications et du faible nombre d'adhérents.

Une réponse est caractéristique de nombreuses associations lacaniennes et remarquablement absente de Dimensions de la psychanalyse: affirmer directement que celui qui pose la question a la réponse, en laissant sous-entendre qu'on n'a rien compris à la psychanalyse si on n'admet pas cette évidence de sa pratique. Le sous-entendu oblige le sujet à le penser pour donner un sens à ce qui se passe, l'idée est cohérente avec la pratique de cure qui fait découvrir un savoir inconscient du sujet derrière ce qu'il pensait ne pas savoir, vraie partiellement, puisqu'on peut mettre au crédit de Lacan de nous avoir montré qu'**aucune question ne se formule sans réponse préalable**. Le problème est l'**imposture à déclarer** implicitement que **la réponse** préalable serait **suffisante** et pas liée à la singularité de penser de celui qui questionne, symptomatique souvent, puisque cette réponse n'est pas consciente, n'a justement pas suffi, et qu'il en est assez empêtré pour ne pas la voir, ou s'y refuser en public. La réponse souhaitée se retrouve alors source d'une honte ou d'une culpabilité propices au transfert, la supposition de savoir concernant le psychanalyste jouant à plein, là où il n'en pense très souvent pas grand chose.

Il n'y a pas de savoir qui s'élabore ainsi, à part potentiellement individuel. **La honte** associée au statut initial d'ignorant, de malade ou d'imbécile, ou plus radical, de non psychanalyste, le **fait disparaître** de la reconnaissance du collectif.

La disparition de cette pratique à **Dimensions de la psychanalyse** signe une réussite, mais elle a un prix, celui d'une radicalité qui impose le silence ailleurs, pour maintenir le collectif.

Or cette association a des caractéristiques dont on peut interroger le statut causal.

Elle est a été **fondée par plusieurs membres d'une association antérieure, Dimensions Freudiennes**, dont le projet était en grande partie semblable au sien: contrer l'effet de l'institution sur ce que Lacan avait appelé le discours analytique, soit la lien social dont l'objet « a », théorisé par lui, était l'agent. Concrètement, des psychanalystes qui avaient participé aux expériences et travaux autour de la passe ou de la topologie, principalement à l'Ecole de la Cause Freudienne mais pas seulement, voulaient que cela ait un poids institutionnel, permettant de lutter contre des dérives de pouvoir contraires à la possibilité que les cures aboutissent. L'idée de volonté d'avoir une place à la place de ceux en place à l'E.C.F. n'était pas impensable en soi, mais exclue **des débats initiaux par une** étape préliminaire à l'association où chacun avait été convié à **une lecture** des deux versions orale et écrite de la proposition sur le psychanalyste de l'école, de 1967, **faite à partir des questions** que ces textes posaient à chacun, et pas du savoir qu'il en tirait. **Cela mettait l'ignorance de chacun reconnue au principe de sa place**, et cela semblait un bon début en comparaison des positions habituelles de « sachant » de ceux qui intervenaient déjà dans leurs associations.

Cette association a été dissoute suite à un forcing de certains de ses membres les plus éminents, cette « éminence » apparaissant grâce à l'idée de sa dissolution, en termes d'expériences psychanalytiques et institutionnelles, de théorie publiée, acquise dans les dispositifs lacaniens reconnus, de pratique psychanalytique. Elle démentait l'égalité officiellement affirmée de tous les membres, au nom de la communauté d'ignorance. Les « éminents » avaient une histoire commune antérieure, un prestige propice au transfert, occupaient des places systématiquement dans les instances de décisions. Cela avait joué dans le fonctionnement et se mettait à poser officiellement problème, après que René Lew, à l'initiative d'un des modules de travail, appelé l'espace « Ourdir », ait commencé à écrire et distribuer des textes sur ses désaccords avec ce qui se passait, et que deux personnes aient été critiquées et moquées d'une manière considérée insultante par elles-mêmes et de nombreux membres. René Lew a affirmé que ce n'était pas son intention, tout en maintenant la critique qui l'avait motivé, qui concernait la logique des décisions de l'association, et en militant pour que l'expérience se poursuive. Mais une majorité de personnes trouvaient que la confiance nécessaire pour travailler avait disparu, et après deux assemblées générales extra-ordinaires, la dissolution a été prononcée. De nombreux membres de Dimensions Freudiennes ont formé l'Ecole de Psychanalyse Sigmund Freud, d'autres Dimensions de la psychanalyse.

De ma part, je signale juste deux interventions, une pour appuyer le signifiant « Dimensions » au temps de fondation de Dimensions Freudiennes, « s » inclus, et une autre pour analyser, à la suite d'un exposé de Catherine Millot sur la fondation de l'ECF, qu'elle caractérisait comme un engagement dans un pacte dont on ne savait pas le contenu ni la place que Lacan et Jacques-Alain Miller y avaient occupée, que ceux qui voulaient la dissolution de Dimensions Freudiennes proposaient la même chose, sans analyse du contentieux, ce contre quoi je votais. La création de « **Dimensions de la psychanalyse** » est donc née d'une affaire de désaccord sur le fonctionnement institutionnel et d'insultes alléguées, assez importante pour que nombre de membres la déclarent incompatible avec le travail psychanalytique qu'ils cherchaient à faire. Des membres de l'Ecole de Psychanalyse Sigmund Freud sont persuadés encore qu'ils n'ont voté pour la dissolution que pour imposer des principes de fonctionnement permettant la confiance, personne n'étant exclu de principe de leur association. Notons pour l'Histoire de la psychanalyse, de ses associations et de sa théorie, que ce partage des deux signifiants « Dimensions » et « Freud » entre deux associations qui ne se parlent pas, a eu lieu finalement alors que René Lew demandait à l'époque de Dimensions Freudiennes que « Freudiennes » soit écrit avec une minuscule, « freudienne », pour relever qu'une demande initiale minime et motivée, peut se radicaliser en élimination. Ce sont toutefois des théories de la nomination, du symptôme et de l'institution qui se cachent derrière cette question d'éponymie, qui, à ne pas se poser en raison clarifiée, se résolvent par la dissolution.

Dimensions de la psychanalyse a d'autres caractéristiques qui tournent autour de René Lew. Il n'y a pas de débats d'idées officiellement soutenus entre ses membres, à part avec lui, sur certains points concernant la topologie ou le schématisme, dont plusieurs sur la topologie semblent arrivés à la conclusion d'une différence de points de vue inéliminable par le débat. La réduction à ces thèmes est d'ailleurs cohérente avec son affirmation qu'on ne peut vraiment débattre que de ça: la clinique supposant une parti-pris initial du psychanalyste, il affirme qu'on ne peut pas sérieusement en débattre.

Il a produit sur des décennies une synthèse originale de Freud et Lacan, autour de l'idée d'une seule structure subjective, celle de la parole, et tous les membres de l'association semblent intéressés par elle. Son travail de synthèse l'a amené progressivement à se déclarer sur certains points en désaccord avec Lacan. Il joue donc le rôle de personnalité éminente de l'association, chaque membre se pensant Lewo-compatible, et discutant de ses propres points de vue à partir de la théorie lewienne.

L'association lui délègue beaucoup du travail nécessaire à son fonctionnement, ce qu'il accepte régulièrement devant l'absence de membres se proposant pour l'effectuer. Elle est d'ailleurs doublée d'une autre, la Lysimaque, expressément maintenue par lui pour la totale liberté de décisions qu'il y trouve. Le travail des membres de l'association s'y effectue plus souvent, car plus de participants vont

aux réunions mensuelles de la Lysimaque qu'à celles de Dimensions de la psychanalyse, mais la circulation entre les deux est constante.

Cette structuration bicéphale repose sur le crédit que lui ont apporté ses interventions orales, ses textes, ses pratiques institutionnelles dans les milieux psychanalytiques et scientifiques, et l'organisation d'une rencontre mensuelle sur six heures pour quatre interventions libres. Il est à l'extérieur de l'association le seul à avoir une notoriété, consécutive à ses décennies de travail toujours présenté officiellement et intriqué à ses engagements institutionnels et politiques. On peut très raisonnablement penser que Dimensions de la psychanalyse n'existe actuellement que grâce à lui, et que lui disparu, elle disparaîtrait.

Parmi les multiples manifestations de la difficulté de débats communs entre adhérents à Dimensions de la psychanalyse et de leur rabattement sur les travaux de René Lew, notons que l'occasion de ce texte vient d'une réunion organisée par lui sur le thème du rapport entre institution et psychanalyse, à l'occasion de ce qui lui était reproché par certaines concernant ce qu'il avait fait à l'assemblée générale annuelle de Dimensions de la psychanalyse, et avec l'appui de certains de ses textes envoyés en l'occasion. Cette réunion n'était officiellement ni de l'association ni de la Lysimaque, mais que ça n'a en rien empêché son succès auprès des membres de Dimensions de la psychanalyse, dont ce texte témoigne des conséquences. La dernière occurrence a été la proposition par le président d'une réunion en juillet dernier, pour parler d'un nouveau praticable à mettre en place où tous les membres de Dimensions de la psychanalyse seraient invités à glisser leurs productions textuelles pour y recevoir dans un après-coup le contenu écrit de deux lectures au minimum de ses membres. Le jour de la réunion, il n'en a pas été question, mais le thème était devenu le dernier livre de René Lew, commenté par plusieurs membres, selon un spectre allant de la légère critique au panégyrique le plus franc.

Le praticable a toutefois été maintenu sur deux dates dans la brochure annuelle de l'association, indiquant le souhait d'un travail entre les membres. Nous verrons s'il y est question d'autre chose que de sa théorie.

Ses idées ont donc une importance cruciale dans la légitimation du fonctionnement de Dimensions de la psychanalyse.

Je signale que constater cela n'est pas une critique, puisque les raisons de sa place sont diverses, fondées sur une responsabilité collective, et que la valeur de ses productions théoriques et la qualité de ses interventions orales, exposés ou interventions institutionnelles, sont pour beaucoup la seule raison de cette situation.

UN RADICAL CONSÉQUENT S'ATTAQUANT À L'EXTRÊME MAL

Je fais partie de ceux qui se sont introduits à la théorie de Lacan dans le cadre du séminaire de René Lew. J'avais, après avoir écouté différents lacaniens, considéré sa théorisation comme la meilleure approche de la spécificité de Lacan dans les milieux accessibles, grâce à son abord résolu des théorisations topologiques et logiques de Lacan, son approche de la clinique, sa référence maintenue à Freud, et

la libéralité de son accueil de la parole de tous. J'ai travaillé la théorie et la clinique avec les enfants dans les dispositifs qu'il animait ou auxquels il participait, et j'ai continué, par intermittences après la dissolution de Dimensions Freudiennes, à suivre ses élaborations théoriques, parmi l'ensemble de ceux avec qui je travaillais la théorie de mes préoccupations cliniques.

En m'inscrivant en 2010 à **Dimensions de la psychanalyse**, je m'attendais à retrouver plusieurs interlocuteurs avec qui j'avais déjà travaillé, et d'autres orientés par les mêmes valeurs et des théorisations proches. Je pensais **trouver** ainsi une adresse propice aux élaborations de mon expérience. Mais j'ai été confronté au phénomène dont je parle plus haut, la disparition de ce dont j'ai essayé de parler dans les débats autour de la clinique, sous des motifs où l'accusation de communauté inconsciente avec le nazisme est le pire des procédés, quoique pas le seul. J'envisage sereinement la possibilité de critiques que je trouverai justifiées, et je les recherche si elles sont de bonne foi et argumentées. Mais au lieu de rencontrer **une écosystème propice à mes élaborations**, des discussions ou les débats importants à mes yeux ont été impossibles. Ils pourraient ne pas avoir lieu simplement parce qu'ils n'intéressent pas une assemblée, ou car on désapprouve trop certaines de mes affirmations. **Mais** il est question dans ces cas **d'impossibilité de réfléchir à mes pratiques psychanalytiques et à ce qui les oriente**, même avec ceux qui m'assurent de leur certitude que les accusations ne sont pas du tout fondées et me disent compter sur mes interventions, qu'ils les apprécient, soient étonnés ou heurtés par ce que j'avance. Comme je pense que l'extermination nazie est un produit de notre culture, et que j'ai forcément des éléments de cette culture en commun avec les nazis, comme tous les occidentaux au moins, je suis d'avis d'intégrer la réflexion sur ce point quand c'est ce qui vient, mais seulement si cela peut se faire en un débat rationnel, prenant en compte mon hostilité absolue à ce qu'ils ont fait. **La radicalité de l'accusation insultante fait disparaître la disparition** d'associations intéressantes et de critiques justifiées, et il ne me reste plus en miroir qu'à imaginer que cela a eu lieu pour évacuer ce que j'essayais de dire, et à constater qu'**à ne pas procéder par ce qui est la norme officieuse du groupe, mon propos se retrouve réduit à l'inverse de ce qui est accepté officieusement**. Seule l'inhibition de parole y gagne, avec ses effets sur la difficulté à penser. J'ai dû aller chercher ailleurs un cadre où c'était possible, comme j'ai pu longtemps le faire, mais je le fais avec l'idée que la limite à une élaboration d'une clinique incluant les conceptions et la position du psychanalyste dans la dynamique des cures apparaîtra un jour, puisque la question de ce qui y fait autorité est réglée d'une façon plus classique où la médecine joue un rôle ininterrogeable.

Cette mise au point effectuée, sans laquelle la raison de ce texte disparaîtrait, un texte de René Lew permet de situer le problème que soulève sa position, partagée de manière indéterminée par d'autres. Il s'agit de « **la castramétation** », qu'il évoque encore parfois pour situer sa continuité de pensée, produit à une date dont je ne suis pas sûr, mais qui n'est pas plus tardive que celle de Dimensions Freudiennes.

Cela me semble la **Charte invisible de Dimensions de la psychanalyse, légitimant ou annulant les tropismes** des interventions de chacun, par effet de groupe inconscient. **L'effet inconscient est cristallisé par la responsabilité collective** du fonctionnement, et **procède par les voies de l'idéal individuel, bordé par le pire réel traumatique reconnu**, actif diversement en tous, et que sa théorie combat.

Il s'agit d'un texte où **le conflit classique entre la philia et la discorde est déplacé vers le conflit entre la philia et l'extermination**, où **il prend les camps par Lacan** et en tire une théorisation de ce qui est psychanalytique et de ce que devrait être une institution psychanalytique. Je vais l'analyser avec la perspective de ce qui se joue maintenant à Dimensions de la psychanalyse, dont chacun pourra apprécier à sa manière le lien entre la dynamique institutionnelle, les affirmations du texte, et des thèmes centraux de sa théorisation.

Avant de passer à la critique, je signale que **j'approuve nombre des thèses de René Lew**, pour son inspiration centrale de « structure de la parole », universelle. Elle a **plusieurs conséquences pour l'éthique**. Elle permet de mettre en cause toute croyance en un objet ou une signification pris autrement que dans leur articulation symbolique, ce qui est le coeur de l'acte psychanalytique permettant à tout sujet de revenir sur ses symbolisations pour se libérer des conséquences qu'il ne veut pas. Elle permet aussi de situer la diversité des structures psychiques en gardant la possibilité d'en changer, ce qui est donc un principe pour ne pas cristalliser des oppositions actuelles diagnostiques en impossibilité, du fait de la participation du psychanalyste à l'action des cures qu'il dirige.

Et j'approuve son désir, incontournable si on souhaite que la psychanalyse garde un tranchant radical dans ses interprétations et ne soit pas qu'une psychothérapie, de traiter le pire de ce qui peut se produire, toujours en lien aux autres.

Je ne pense pas que Freud et Lacan sont La vérité, même s'ils ont approché au plus de son idéal, et des affirmations intelligentes, cohérentes, et différentes des leurs même si elles s'appuient dessus, appréhendées suivant leur éthique, sont une aide pour clarifier sa propre pensée, préconsciente et inconsciente.

Dans « La castramétation », **René Lew affirme qu'un foncteur d'extermination est à l'oeuvre dans tout groupe. Tout regroupement fabrique du camp et a pour fin première l'extermination**. Toute fonction sociale d'étouffement de la parole individuelle vise aussi l'extermination. Mais il y a une autre affirmation, encore plus lourde de conséquences pour les lacaniens, et dont il faut relier les fils pour la reconstituer : en logique lacanienne, **le désêtre de la fin de cure est semblable à celui de ceux qui ont été appelés « musulmans », dans les camps d'extermination**.

Un effet d'un symptôme est couramment pris pour sa cause dans les cures psychanalytiques, (Je rajoute : ce qui permet de sortir de l'enchaînement causal spontanément produit qui l'explique sans conséquences pour le psychanalysant, si

cet effet, via la répétition, trouve une logique inédite où le sujet se reconnaît en s'inscrivant dans l'Autre. Il peut réaliser que cet effet donne satisfaction au symbole signifiant ou à la pulsion contenus inconsciemment dans le symptôme, selon une structure de compromis. **Pour Freud**, il n'y a **pas** « **la raison profonde** », **mais des raisons** qui trouvent **un compromis** et dont la part **inconsciente** devient plus importante dans la **dynamique** de l'ensemble du fait de son refoulement **et** de ses liens à des contenus inconscients plus anciens qui créent **une autre dynamique** entre eux). « Nombre d'évènements ne sauraient s'interpréter sans avoir pour raison la donnée du retentissement ultime qu'ils auront entraîné » (ce qui indique là qu'il ne s'agit pas de tous). Il y voit la même chose que l'effet de rétroaction par lequel tout effet de signifié prend son sens du dernier mot de la phrase, (là une loi générale du signifiant, qui s'applique par contre à tout coup: ç'aura été.) Il affirme que **les évènements institutionnels** sont du même ordre. (**Il les prend comme des sujets, ayant un moteur** de conduite, comme tous les regroupements humains, l'ensemble du socius, dont les camps deviennent le paradigme pouvant) « se présenter, **d'aventure** », **par essor pulsionnel**, comme **foncteur d'extermination**. (C'est cohérent avec le texte freudien de parler de pulsion à propos de masses, mais le passage des individus aux masses puis aux évènements nécessiterait de parler de ce qui fait corps, pour qu'une pulsion s'exprime, et de rappeler que **les foules sont capables du pire comme du meilleur**, le sacrifice ne les faisant pas reculer. S'il est indéniable que l'idée de meurtre est tentante pour tous, **le meilleur est éliminé de cette analyse**. « Tout camp trouve sa raison après coup, dans l'extermination, même s'il n'y conduit pas directement, ou s'il est démontré ne pas y avoir mené, voire même s'il n'est basé que sur l'esquive de l'anéantissement » (C'est-à-dire qu'**aucune réalité autre que celle de l'extermination** qui a eu lieu **n'importe**, l'« après coup » n'a plus besoin d'aucun coup ni d'aucun après pour exister encore, il est affirmé absolument qu'il y a coup et extermination, puisqu'il y a un « foncteur d'extermination ». Le terme de logique « foncteur » est assez scientifique pour imposer un respect dans un exposé, il évoque une fonction d'élimination, voisine de la pulsion de mort, mais est appliquée aux camps, signifiant pris dans toutes ses résonances. Aucun sens commun ne tenant face à l'horreur qui a eu lieu dans les camps d'extermination nazis, tout le sens se résume à l'horreur devant laquelle plus rien ne peut être pesé.) Des camps ayant été pour l'extermination, tout camp y trouve sa raison. (A partir de là, on ne peut que décider de suivre ou d'arrêter, car une fois admis qu'aucune réalité ne cadre l'usage des mots et la résonance du signifiant d'autant qu'on est dans l'horreur, plus rien n'arrête leur déploiement. Il peut appliquer à tout ce qu'il y associe la même logique puisque tout se fonde de symbolique et s'associe.)

Il revendique l'amalgame auquel il procède ainsi, tout en disant ensuite qu'il ne confond pas tout, qu'il sait que le but d'un camp peut même être d'échapper à tout risque d'anéantissement. (cette formulation montre, comme la suite du texte, qu'il n'est pas hors raison commune. Il envisage même les autres possibilités que l'extermination à partir des formulations lacaniennes de la métaphore, la

métonymie et du noeud borroméen. Mais il insiste sur l'anéantissement comme « fin première », et **élimine** par exemple **le signifiant « protéger »**, qui ouvrirait à l'inverse, l'expérience des asiles pour ceux en détresse dans le monde, qui trouverait à s'articuler à l'anéantissement et aux autres malheurs, puisque des asiles deviennent des pièges mortels et que toute aide risque de se transformer en problème quand elle se pérennise). Selon la formule du démenti, « mais quand même », malgré son affirmation de ne pas tout confondre, il réaffirme que « tout camp trouve sa raison après coup dans l'extermination... » (Ce **démenti** en acte, lui **permet de** faire apparaître une fonction, justifiant par sa prétention à **nommer « le réel »**, **l'idée princeps qu'il s'en fait**, en lui donnant un sens intemporellement tourné vers un avenir toujours là. **La raison est devenue la résonance** du signifiant, qui prédomine, pour beaucoup de monde et pour lui, avec le pire des camps. **C'est une affirmation à tendance auto réalisatrice, puisque le bon ne s'ordonne que dans le cadre du pire, et que le meilleur ne peut exister que si on lui donne droit de cité malgré le pire.** Ces formulations ensuite se renforceront de la prédominance de la pulsion de mort, point de départ de Lacan aussi au rebours de Freud qui l'a « découverte » dans la dernière partie de son oeuvre, après avoir essayé de faire aboutir les cures selon un espoir théorisé de guérison dont il a constaté les limites, mais qu'il articulait toujours à la libido. Il faut noter que **cette prétention à pouvoir amalgamer est inverse du mouvement de la philosophie et de la science**, qui veut différencier et distinguer la cause, dont un anagramme est acuse, de son effet, avec la nécessité d'un temps ordonné irrémédiablement dans une direction pour que la notion de causalité fonctionne. **L'amalgame** est aussi la stratégie de tous les discours politiques revendiquant de **nommer** le mal que constitue **leurs ennemis** pour pouvoir les éliminer, en y incluant ceux qui se voudraient dans une position tierce, s'ils ne sont pas du bon camp. C'est donc un rassemblement à priori, qui **prime sur les volontés individuelles des autres**. On peut aussi **nommer** ainsi la pratique de base de **la publicité**, qui condense dans un objet matériel à vendre des significations désirables n'ayant aucun rapport avec lui, **suivant le principe de la condensation freudienne**, qui a l'a inspirée. Il **a donc des justifications dans le domaine de la psychanalyse**, et encore plus depuis Lacan et son stade du miroir. Celui-ci concerne un sujet dont les souhaits ont été structurés par **l'anticipation, amalgamant l'avenir au présent comme l'autre à soi**, dont il a découvert la vertu sur sa jouissance dans l'assomption de l'image de son corps, où se présente à lui l'idée organisatrice qu'il n'avait pas avant, et qui le fait jubiler avant que l'agressivité réflexive ne fasse retour. Cela repose probablement sur des mécanismes plus archaïques encore, où une continuité a pu être appréhendée par le sujet pour y inscrire des discontinuités, dans sa relation à un autre vivant. Cet amalgame jouera un rôle moteur dans sa jouissance, différent de la réalisation concrète de ses souhaits nécessitant ses actes, un avant et un après, ceux-ci joignant le présent et le futur sous sa responsabilité. La culpabilité et la honte au regard de l'échec des tentatives de réalisation de l'idéal, comme de la simple pensée pour l'enfant ou le névrosé, incluent l'éventualité du pardon de l'Autre, peut-être dans une autre vie, compensant le peu de valeur de la vie actuelle, en surinvestissant le hors lui,

l'Autre, qui amalgame le sujet et l'altérité telle que le sujet la symbolise. C'est cet amalgame entre la pensée et les actes réels, favorisé par le christianisme et alimentant la névrose, que la cure psychanalytique permet de résoudre en le dénouant via l'idée d'un psychisme différent de la réalité effective. L'amalgame est condensé comme une grâce, dans une bénédiction, lorsque la vertu d'une métaphore bienveillante venant de l'Autre, fait don d'une satisfaction qui peut se transformer en bonheur si le temps en devient intemporel. Au contraire de l'agression d'une parole ou d'un acte dévalorisant, dont l'indifférence face à l'appétence symbolique est une version invisible et difficilement pensable puisqu'elle ne peut pas s'accrocher aux signifiants de l'Autre.

Mais **appliquer l'amalgame au camp**, qui désigne un parti pris identificateur de la pensée et un objet d'organisation sociale, **est lui donner un pouvoir de sujet**, agissant sur d'autres sujets, donnant ainsi à la formule « primauté du signifiant » celle d'une **primauté non plus sur le signifié qui apparaît pour des sujets mais sur le réel de tous les autres**, sujets réciproques des formulations, dont les associations aux camps devraient correspondre en premier à la **primauté de l'extermination sans interdit ou pulsions organisateurs de forces inverses**. Le décréter théoriquement est l'instituer. L'amalgame revendiqué n'a donc rien d'anodin. On y retrouve la logique par laquelle **un sujet se structure autour d'une vérité qu'il essaye d'éviter**, en en faisant un signifiant intemporel, qui doit rester **hors de lui**, dans le vide ou dans l'Autre, quoique **vérifié par la signification de tout** ce qui arrive. On doit noter que **dans les cures, faire apparaître du sens** irrépressible **marqué par un signifiant, amalgamant** toute signification à sa vérification, **permet** de s'en dégager, **de retrouver la liberté**, par sortie de l'amalgame inconscient)

« Mon point de départ est téléologique », tout camp a un terme qui est l'extermination. (La téléologie n'est pas revendiquée par Lacan, à ce que j'en sais, même s'il en parle pour en mesurer les effets sur le sujet, au même titre que le jugement dernier. **C'est donc un pas différent de Lacan et encore plus de Freud**, qui constitue son point de départ, où il appelle l'extermination fin première.)

Il dit justifier sa théorie finaliste par l'équivoque signifiante qui fait retourner à l'étymologie d'exterminer, mais il ne fait qu'explicitier le terme en y voyant qu'il est question de vie à pousser au-delà de sa dernière limite, sans que soit évoqué le simple bannissement initial, et surtout sans que soit précisé aucun lien aux camps. Le terme est celui qu'il fixe, associé aux camps. Il ré-affirme que « sur le plan de la logique, la fonction de l'après-coup nous a appris à ne pas attendre de cause patente là où l'effet l'antécède : l'effet anticipe sa cause comme nécessaire, il la produit ». (Ce n'est pas « la » logique qui dit cela: elle dit autant l'inverse. C'est son interprétation de l'après-coup, fondée sur la recherche générale d'une cause par (presque) tout sujet, et la fonction d'après-coup dans l'organisation de la signification d'une phrase. Cet « appris » mérite donc d'être interrogé: il pose la question de comment on apprend par la clinique et la théorie. Pour nombre de psychanalystes, dont Freud, la question de l'après-coup n'annule pas la dimension d'évènements préalables donnant des possibilités d'orientation signifiante, et

trouvant une signification après. Nier l'existence de scènes préalables, est typiquement ce que faisaient des psychanalystes qui, au nom de la découverte freudienne du fantasme, niaient dans tous les cas sans même avoir à le penser que la raison de symptômes puisse être autre chose qu'un fantasme, c'est-à-dire un fait réel: c'est une **sorte de radicalité où seule la nouveauté conceptuelle compte**, et elle se met à **servir à nier l'existence de ce qui était conçu avant**. Cela a compté dans l'histoire du discrédit de la psychanalyse. Là, c'est le mécanisme général de construction du signifié qui jouerait ce rôle! Ce que je dis là ne nie pas la dimension signifiante par laquelle la notion d'effet appelle sa cause comme nécessaire et élimine dans la répétition la question de laquelle est première dans son appris, ce qui fait oublier la supposition initiale, ni que la fin peut être le but inconsciemment recherché. Mais **il y a là un choix d'interprétation**, et avant tout un choix **de poser une considération comme unique, radicale, annulant les autres possibles**). Il finit sa justification par « **la surdité foncière hors lieu commun** » et en déduit que « **cela rend illusoires toutes tentatives de dialogues** ». (L'« illusoire » a une valeur équivoque, selon ce que Freud a analysé. L'illusion n'est pas forcément fausse et est productrice de réalités effectives. Tout en reconnaissant la nécessité d'un lieu commun pour entendre du nouveau, et en s'interrogeant sur ce qui le permet, on peut ne pas être d'accord avec une affirmation massive de « l'incapacité » à entendre du neuf, alors que cette difficulté est justement le défi que le psychanalyste putatif relève et peut avoir réussi lorsqu'il l'aura été. On peut aussi plus couramment constater l'expérience de la surprise, qui peut faire évoluer des positions, ou plus rarement les révélations, radicales quand elles ne sont pas traumatiques. L'Art et particulièrement la littérature peuvent produire cet effet, et un sujet peut arriver à surmonter un traumatisme pour en assimiler un sens nouveau : c'est un b a ba du travail des « psy » d'orientation psychanalytique de se retrouver face à ce travail, qui contient un minimum de dialogue.

Ce ne sont pas, en soi-même les paroles entendues ou la réalité perçue qui fait entendre et évoluer, mais des contraintes internes au système symbolique d'un sujet et des rencontres peuvent faire que la perception d'un inattendu, surtout s'il est inconsciemment attendu, entame la « surdité foncière ». **Le fond ainsi affirmé par le texte rend sans discord une affirmation seulement très souvent vraie, certifiant une tendance constante alors qu'elle se contrebalance d'autres possibilités, et envoie aux orties l'idée de dialogue**, malgré toutes les limites que Platon lui reconnaissait déjà, en le posant dans la bouche de Socrate nécessaire à la vérité philosophique. Je signale pour la suite de ce texte que la dialectique ne peut exister qu'en assumant la recherche d'un bien commun.) René Lew associe pour tout camp la malencontre essentielle avec le malentendu foncier.

Il regroupe ces trois justifications en trois anticipations, de hors univers par l'univers », (qui nécessiteraient aussi des explications tant le thème du hors univers est crucial, puisqu'il peut s'agir de la fonction que Platon donnait aux Idées, que le plus grand nombre donne à Dieu, et les chinois au Yang dans sa dialectique avec

le Yin, comme de la différence monde sensible et pensée. Cela mériterait d'y expliciter la relation à l'Autre , au symbolique, au signifiant, au Sujet-supposé-savoir... ce qui suppose de clarifier les articulations des quatre), les deux autres anticipations étant celles de la cause par l'effet, et du sens par le déjà entendu. **(on peut ne pas mettre « La cause » absolutisée par la théorie face à « L'effet », mais une participation qui relève d'un « un peu ou beaucoup mais pas-tout » de l'effet dans formulation de la cause et de la cause dans ce qui se présente comme son effet.**

Il prétend que l'idée de vouloir rabattre le camp d'extermination sur nos petites affaires de regroupement psychanalytiques est loin de lui, (ce qui est un démenti de ce par quoi le texte procède, par « suite logique ». Il ne dit pas ce qui est petit ou pas dans nos affaires, ce qui permet de tenir les deux versants du démenti. En fin de texte, **il mettra pourtant en correspondance** concurrente, selon deux façons d'opérer, **le désêtre des « musulmans » des camps d'extermination, et celui qui arrive en fin de cure, dont la réduction au signifiant quelconque donne le commun**, et établira sur cette base une distinction entre les analystes qui acceptent les effets du désêtre et ceux qui les refusent, qui ferait la différence entre ceux qui restent dans une logique des camps faisant le lit de l'extermination, et les autres, dont il fait partie puisqu'il écrit ce texte.

Il y faut une lecture attentive pour oser le lire et l'affirmer directement, en regroupant les différentes affirmations. Car la comparaison peut paraître scandaleuse, au regard du poids dramatique, et c'est tout le contraire de la précaution prise ici en cours de texte, à dire que nos affaires sont de « petites affaires », comme l'apprécieraient tous ceux qui ne se réclament pas de Lacan. **Le lien est** pourtant implicite dans nombre d'interventions dans les associations qui traitent de théorie lacanienne et politique, sans jamais le dire clairement de manière qui permettrait de statuer dessus, et probablement **inconsciemment. Cette version** de l'extrême de l'expérience de la passe est ce qui **justifie** les positions très violentes de **ceux qui** s'estiment du côté des ennemis des nazis et **parlent** de ce que sont les autres **comme s'ils étaient assurés** que leurs formulations sont assez justes pour revendiquer de **savoir là où l'horreur commencerait et peut être évitée)**

Il dit donc ne pas confondre mais amalgamer pour rendre plus évident, plus lisible ce qu'il affirme, surligner quitte à confondre deux lignes par un même trait, en espérant ainsi parer au risque. (La confusion est effectivement fondamentale dans l'affaire, quoique démentie. « Confondre » et « amalgamer » sont du même ordre, comme le fait ressortir d'ailleurs l'ensemble des sens de « confondre », qu'il donne en fin de texte. Il identifie dans cet ensemble « accord » et « concentration » = viser le camp de concentration, ce qui justifie son refus de donner la moindre valeur au dialogue. Il ne procède donc pas là par différenciations mais par indifférenciation et contagion de sens, autour d'une idée première associée à un signifiant, d'un réel indistinct qui empêche de penser autre chose que l'affect qu'il produit, contrairement aux mots à double sens dont les sens sont les opposés contraires, et donc les deux sens où la détermination commune est le plus précisée. Cela relève

d'une lecture possible, d'une subjectivité, et pourquoi pas?, mais autant le savoir et ne pas y confondre la valeur d'une démonstration scientifique.)

Il pousse le raisonnement « à l'extrême ». (Il voit ainsi « La » finalité du socius, là où l'incertain angoisse, puisque le désir de meurtre trouve facilement à se justifier dans certaines circonstances, et qu'il est simplifié de le réaliser dans nos sociétés scientifiques) et dit le faire pour permettre que son cri à l'oppression et l'extermination permette de **s'établir dans un autre discours que le discours groupal**, (ce qui **est sa formulation lacanienne de la possibilité d'échapper au pire grâce au dévoilement du symbolique et du réel dans la présentation imaginaire de la réalité**, selon le fil des formulations de Lacan), qu'il associe à ce qui permettrait que le dispositif de la passe porte ses fruits. C'est une clarification de l'illecture de Lacan, de son style dont les équivoques nécessitent la participation du lecteur pour y trouver la signification.

A pousser le texte de Lacan, il assied sa prétention à ce que **la théorie lacanienne rende compte d'un lien entre la psychanalyse et les camps, autre que contingent**, sans en faire toutefois une affirmation assez claire pour susciter une évaluation en retour.

Le recours aux trois facticités, dont a parlé Lacan dans sa proposition de la passe, lui permet de lier à son tour l'oedipe, le groupe et le réel des camps, et mettre au compte de la psychologie qu'à vouloir une normalité du psychisme, elle élabore ce qui le supprimerait, (là où la théorie psychanalytique ne fait pas forcément mieux. Cette remarque **anti psychologique permet de rejeter toute considération étrangère**, venant des autres et concernant les autres puisque une considération nouvelle pour l'appareil théorique lacanien peut facilement être accusée, par sa formulation des manifestations reconnues du sujet, d'être de la psychologie. C'est devenu un postulat de certains lacaniens, radical puisqu'il se fait une loi d'une simplification des positions de Lacan inverse de comment il a procédé, qui permet de **rejeter les considérations formulées en termes externes aux catégories de sa théorie, et celles qui ne débouchent pas sur une conclusion immédiatement formulable en termes lacaniens**, alors que **Lacan a reconnu qu'un facteur psychologique nous échappe dans le temps individuel pour comprendre**.)

Il en déduit que la norme, qui serait par définition sociale (nous avons vu plus haut qu'on peut se faire traiter d'allié du nazisme à questionner cette affirmation) est foncteur d'extermination, puisque l'inverse de la singularité. (Il est assez clair que le socius procède beaucoup par pressions et éliminations. Seule la nécessité du lien à l'extermination n'est pas évident, s'il s'agit d'exterminations d'humains. Le « Tu ne tueras point » fait partie tout autant du socius occidental, même si on ne peut que constater la limite de ses effets et interroger les conditions dans lesquelles il fonctionne ou pas. Aucun socius ne s'établit sans des lois qui limitent la possibilité de tuer, et interdisent le meurtre entre ses membres. L'extermination est une possibilité, ouverte à des volontés concrètes, mais entourée de contextes, dont les versions légitimées ou refoulées ont une dynamique. Elle n'est pas seulement

affaire de signifiant, sauf si on en fait le principe et la clé de tout sous prétexte qu'on ne peut pas parler sans lui et que tout ce qu'on peut penser est pris par lui. L'organisation de camps qui tuent par voies de conséquences, pas par visée déclarée, me semble plus probable en occident, et c'est la tension entre ces possibilités, qui vont jusqu'à l'extermination, avec tout ce qu'elle dévoile de ce que nous sommes, voudrions et craignons d'être, qui motive beaucoup de refus d'un grand nombre d'étrangers en Europe, ce qui est notre présent que les psychanalystes pourraient aider à penser plus clairement)

La tendance à l'uniformisation des membres dans les groupes lui fait mettre au crédit de la psychanalyse **l'impossibilité d'accepter la différence et l'impossibilité de la refuser, (et pas la possibilité de refuser et celle d'accepter, même s'il a parlé de différence acceptée juste avant) contrairement au principe des séparations rigoureuses de la science, dans un ni ni dont l'enjeu est de vouloir ne pas annuler la pulsion de mort, (qui va à l'encontre de l'amour, dont la tendance assimilatrice en fait à ses yeux un équivalent de l'éradication) mais de la débusquer** de ses retranchements selon un « **se tenir à la limite du correct et de l'incorrect** ». (J'approuve et pratique le principe éthique, « se tenir à la limite du correct et de l'incorrect », mais je rappelle que **celui qui le fait ne maîtrise pas dans un lieu public la limite du correct et de l'incorrect**, source d'agressivités possibles, toujours inconsciente pour son versant imaginaire et individuelle partiellement, comme le montre comment chacun se sent offensé par tout propos où il est réduit à un signifiant injurieux, ou faisant disparaître ce qu'il est et tient à être par ailleurs, ou plus dramatiquement comme les islamistes le démontrent actuellement. **C'est ce qui légitime la séparation d'un « privé » et d'un « public », la nécessité du confidentiel de la cure et le silence du psychanalyste, qui permet que celui-ci, s'il ne s'y cantonne pas, ait le tact nécessaire pour dire ce qui doit être dit au bon moment.** Mais je rappelle que la cure n'est que l'extension systématisée de quelque chose qui existait antérieurement, les vertus de la paroles ne datant pas de Freud, même si la systématisation qu'il a créée permet des effets inédits, répondant aux conséquences de l'organisation sociale selon le discours de la science moderne)

Il cite ensuite Hilberg, auteur de « La destruction des juifs d'Europe », qui affirme que « la plupart des événements de 1933 à 1945 n'étaient absolument pas nouveaux, car les nazis n'ont pas rejeté le passé mais ont bâti sur des fondations anciennes ». (Le « absolument pas » et sa suite sont une accentuation inverse à la restriction de « la plupart », qui met au premier plan l'analyse de la progression des moyens de contrôle et de destruction, et des conditions faites aux juifs et ayant abouti à la tentative de leur extermination. Elle tend faire disparaître le « nouveau ». Ceci était pourtant assez nouveau, comme faits générés par un principe politique totalitaire d'extermination, pour que les nazis, malgré leur pouvoir et leur détermination, aient caché ce qu'ils faisaient au lieu de s'en vanter pour qu'un maximum de personne ne puissent y croire afin de pouvoir le réaliser.

Cette accentuation se renforce de l'affirmation d')« une masse incalculable de difficultés et une infinité d'obstacles » pour tuer rapidement un très grand nombre, (là où au contraire, comme le rappelle l'analyse, les progrès de la science et des techniques ont considérablement simplifié les exterminations.

Ces points radicalisent un propos juste par ailleurs, et servent à donner à l'idée de la progression une logique qui a la valeur d'une finalité, ce qui indique une tendance mais nie tout espace de liberté créé par les tendances inverses.

Chacun ne pourrait que suivre une loi établie par les souhaits de meurtre des ennemis, et les camps ne tendraient qu'à cela, pulsionnellement.

Cette idée justifie, au nom de ce que le modèle de l'extermination est institué par le précédent d'avoir existé, **toutes les pressions et les insultes pour combattre, ou réveiller et montrer ce qu'ils font à ceux qui «exécutent» la moindre procédure symbolique sensée mener forcément à la destruction.** Si c'est vrai, alors quoi de plus nécessaire que de surtout, radicalement, dénoncer la fin fabriquée par les autres, l'injure étant dérisoire à côté de la fin voulue, absolutisée d'avoir existé. **N'importe quelle parole est nécessaire pour ne pas être et avoir été de ceux-là qui ont laissé faire!**

Mais je ne vois pas en quoi ce n'est pas **le même genre de raisonnement** qui, en prenant la progression suivant d'autres coupures temporelles **justifie la shoa** en disant que l'élection communautaire est l'invention des juifs, qu'elle a causé tout l'enchaînement historique qui a fait la particularité juive, pris non pas seulement comme dans « la castramétation » à partir du moment où l'Eglise chrétienne a voulu christianiser les juifs, mais à partir de l'élection divine, de la colonisation de la terre promise et du refus du polythéisme romain. C'est cela aussi qui a abouti à l'extermination, et certains en déduisent que les juifs sont donc la cause de ce qui leur est arrivé. J'entends bien la différence réelle qui tient à ce que ce sont les juifs et d'autres que les nazis ont commencé à exterminer, et qu'il y a eu d'autres massacres et persécutions avant, mais la logique suppose l'annulation du signifié et ne dispense pas de dire pourquoi on considère un raisonnement valide en l'appliquant dans certains cas et pas dans d'autres. **Une progression historique rétrospectivement établie ne donne pas une finalité. Absolutiser le signifiant « camps », à partir de la Shoa, lui donne une résonance hors raison**, qui relance pas seulement la téléologie mais la théo-logie ou la théo-rie qui se sépare de la raison commune, la « raison divine » des temps anciens qui était opposée à la raison humaine. C'est ce qu'ont fait les allemands, en prenant « Juif » comme « La » raison la plus impérative, permettant d'échapper au signifié différenciateur et déprimant, et il est nécessaire de ne pas faire la même chose en miroir « pour échapper à », comme pensait Oedipe. Je ne peux que respecter l'horreur qu'il s'agit de fuir, et m'associer à la recherche, psychanalytique, permettant d'échapper à la répétition, mais **il est justement impératif de ne pas faire un absolu qui ruine la raison.**

Cela ne veut pas dire que l'inconscient et **le signifiant n'obéissent pas à des lois différentes** de ce sur quoi les sciences exactes ont établi leur savoir. Il ne serait pas lacanien de ne pas concevoir que tout ce que La can a pensé des camps

a été pas pris dans ce signifiant auquel il a dû s'identifier avant tout signifié différenciateur. Le rôle du signifiant se fonde de cette primauté, trouvée dans le réel, qui fait passer la responsabilité individuelle à travers ce déjà là. Le réel de son époque le rendait incontournable. L'impératif moral de réintégrer la shoa et le principe de concentration dans l'ensemble de ce que traite la psychanalyse est passé par lui. **Mais y réintégrer du signifié différenciateur permet seul de s'en dégager et de retrouver une liberté en refaisant un mot, signifiant + signifié, par rapport à sa dérive signifiante, sa force, possiblement pulsionnelle tant qu'inconsciente.**

Plus loin dans le texte, il fera la théorie de la nomination dans le noeud borroméen où il situera le nom comme ce qu'il y a à dissoudre et ce à quoi il ne faut pas s'identifier, pour que la fonction du père ne soit pas confondue avec quelqu'un, mais soit dissoute dans le nouage et ne constitue pas un quatrième rond. La question de l'éponymie de Dimensions Freudiennes est une réalité qui faisait peut-être réel pour lui, trop signifiant de quelque chose dont la formulation aiderait à nos débats, et a provoqué ses analyses provocantes provoquant la dissolution du nom de Freud à Dimensions, pour passer à ce qu'il a créé. Lui seul pourrait le dire à un autre titre que d'hypothèse pour une cohérence, et en tirer une vérité historique. Appeler ce qui se repère « réalité » objective et focalise sur un ou des points, limitant la vision de la complexité impliquée par ce point, concernant la passe, la clinique, la disparition des signifiants maîtres pour la signifiante, etc.... Mais ce n'est qu'à tirer ces fils qu'une interprétation ou une construction peut surgir, et il vaut mieux laisser celui qui a agi parler de ce qui lui semble juste, surtout hors cadre psychanalytique.

On peut noter que le texte ne tient pas le même raisonnement à propos des armes de destruction massive, dont la bombe atomique à Hiroshima et Nagasaki constitue aussi un précédent. Elle est évoquée dans ce texte une fois, mais sans plus de conséquences, et ce peu de considération se retrouve à notre époque. Le thème annuel à la Lysimaque en 2014-2015 était la physique quantique, mais il n'a amené nul exposé sur cette conséquence réelle. Elles ne sont faites, elles, pour rien d'autre que tuer. La décision de les employer renvoie pourtant aussi à la responsabilité collective. Mais une différence radicale est le statut déclaré d'ennemis en guerre, extérieurs géographiquement et politiquement.

En Europe, dans une culture dominée par les figures de Marx, Freud et Einstein, trois penseurs juifs de langue allemande, le pire a eu lieu, commis par une partie de la population allemande, contre une autre partie, juive allemande au début avant tout, et ces deux parties vivaient ensemble, avaient bâti leur nation ensemble. Le ghetto a fait une différence, la marque maintenue et pratiquée concrètement d'une différence entre deux populations ayant statut différent, mais cela n'est qu'une partie de l'explication: certains juifs ont activement participé à la création de l'Allemagne, et il me semble que la plupart étaient opposés aux ghettos, quoique attachés à leur religion ou leur culture d'origine.

En France, l'occupation allemande et la collaboration du gouvernement avec l'ennemi vainqueur pour s'attaquer à une partie de sa population, obligée de se reconnaître juive, n'a encore donné lieu à aucune analyse incontournable pour tous de ce qui s'est passé, et si Lacan a contribué à faire entendre ce qui s'est passé, on ne peut pas dire qu'il en a permis une assimilation historique articulée. Aux Etats-Unis, les japonais présents sur le territoire ont été internés après la déclaration de guerre, mais aucun n'a été tué, et il n'y a pas eu d'intention d'extermination. « Camps » n'y a pas le même poids d'extermination, pour des raisons complexes.

Il est vrai que **tout regroupement peut faire le lit de l'extermination**, surtout depuis le remaniement des groupes sociaux par la logique scientifique. **Mais dire que tout regroupement va dans ce sens est totaliser à partir du pire, sans laisser de poids à la possibilité du reste, du reste signifiant, du contexte, du reste de ceux qui participent à l'avancée de l'Histoire et n'ont pas encore parlé et agi, du reste psychique, qui n'existe que dans un espoir d'avenir.** Ce « tout » peut donner un point d'appui pour sortir de l'indécision, en absolutisant la possibilité. Mais centrer absolument cette pratique de regroupements en camps sur la politique meurtrière, et lui prêter le concept opérant le passage entre le corps et la pensée, la pulsion, est lui donner, au nom du signifiant, un pouvoir qui n'est pas encore donné sans réserve aux machines, et ne me semble pas aider à envisager les problèmes réels des camps actuels. L'idée du pire à éviter doit être prise en compte, de façon urgente dans certains contextes, et la psychanalyse devrait faire entendre que la raison peut devenir folle, mais n'est justement qu'une partie de ce que les camps impliquent.

Rajouter en perspective que des textes peuvent traiter la possibilité d'extermination et le problème des camps en influant des décisions est affirmer une orientation possible, mais cela doit être distingué de ce qui prétend à une vérité prédictive des actes, comme cela tend à se pratiquer dans des politiques publiques de prévention, ou de ce qui prétend à une valeur de vérité sur les individus et les groupes, sans argumentation sérieuse, contraire au futur antérieur du « il aura été » de Lacan et pourtant pratiquée à Dimensions de la psychanalyse.

Les explications réductrices, par leur négation du différent, ne font que précipiter le destin par l'accusation. Par exemple, l'égoïsme de chacun, réalité effective massive toujours refoulée par les nécessités du fonctionnement social, radicalisé comme principe d'explication socio-politique, est devenu le principe de justification des pires dérives néo-libérales. Cela pourrait faire réfléchir à sa responsabilité lorsqu'on réduit les autres au pire.

Condamner, sans chercher à savoir plus ce que l'autre pense et pensera, en réduisant ses propos et parfois même en niant ce qui est su de lui ou en hallucinant des paroles, pour lui prêter éventuellement le contraire précis de ce qui est fondamental pour lui, **ne fait que renforcer le pire.**

On doit noter qu'à évoquer uniquement l'extermination, **disparaît aussi la question des camps qui ont fait des millions de morts sans décision d'extermination**

totale d'une population, mais où étaient internés simplement ceux qui ne pensaient pas selon la doctrine de l'homme nouveau dont il était attendu un avenir meilleur, et qui donc ne se posaient pas non plus les bonnes questions. L'analyse, à exclure un aspect de ce qui a été réalisé dans le passé, se retrouve à protéger une répétition, inverse au souhait déclaré, et qui se joue effectivement autour de l'idée de camp. Une logique binaire continue de répondre en miroir à ce qu'ont fait les nazis.

Il faut y ajouter l'idée d'ennemi déclaré, et celle d'indifférence qui peut faire pire que la haine, ainsi que l'absence de contre pouvoir pour celui qui détient l'autorité, et d'autres éléments d'analyse. Le pouvoir corrompt. Que l'ennemi soit intérieur au tout que l'on croyait ou espère former, et puisse être distingué d'une autre partie qu'on idéalise et espère être, est important aussi, comme le montre l'extermination des tziganes et des homosexuels, avec les juifs. Que le combat pour lutter contre une partie de ce qu'on est en le projetant sur un extérieur soit potentiellement inépuisable n'a pas été démontré par l'histoire, mais relève d'une construction historico-psychologique dont je ne me sens pas prêt à attendre que l'Histoire la prouve. L'avenir est ouvert, le pire doit être envisagé, mais il est nécessaire de ne pas le favoriser en cédant sur une partie du raisonnement ou en ne l'appliquant pas radicalement à tout le monde et à toutes les possibilités)

René Lew affirme ne pas vouloir tout mettre dans le même sac, et faire cette analyse pour en finir avec la mentalité du ghetto, ce qui l'amène à analyser « **faire institution** », selon l'idée qu'elle **peut servir à métaphoriser la pulsion de mort**, car elle empêche véritablement de tuer et de mourir. Il passe là directement à ce qui se passe dans les institutions psychanalytiques devenues paradigmes de toute forme d'institution, grâce à l'empan grandiose du discours de Lacan. Le sujet est impliqué par l'institution, et un psychanalyste en institution est symboliquement appelé à mourir à sa parole, par étouffement (C'est un point crucial. Le paragraphe sur la mentalité du ghetto qu'il y associe et la nécessité de ne pas affirmer que tout va bien quand on est frappé et humilié va dans le sens du réel dont je parle dans ce texte, lorsque des différences se transforment en insultes proférées ou retenues).

Il en fait une analyse de ce que serait être impliqué, où la résonance subjective, basée sur la métaphore et la métonymie, ainsi que noeud borroméen, croise l'importance de l'implication logique, mécanisme primordial des processus secondaires, d'autant plus important pour lui que la logique est un des domaines qui a inspiré Lacan, mais est princeps pour sa démarche théorique) Il compte pour y échapper sur le rappel de la haine et de la pulsion de mort, et analyse qu'il ne faut pas céder à deux modes de leur oubli, qui à viser la Mère, se font au détriment de la fonction Père, porteuse intrinsèquement du défaut.

Il veut naviguer entre la différence niée et la différence acceptée, pour ne pas les opposer strictement mais les mettre en continuité, « dans le réel » dit-il. (Je salue une position qui se montre pondérée, mais je m'**interroge** sur **ce qu'il appelle ainsi « le réel »**. Cela évoque quelque chose d'incontournable, là où son, notre

action paraît dérisoire et limitée si rien ne donne une audience plus large à ce qu'il essaie de promouvoir dans la suite des propositions théoriques et institutionnelles de Lacan. La différencie groupe et institution, distinction de Lacan devenue classique dans les institutions qui s'inspirent de ses inventions de dispositifs, reste une problématique toujours mise en échec dans le temps, par un narcissisme qui ne se laisse pas éliminer aussi facilement, même si on peut favoriser la possibilité de ne pas l'amplifier. **Le gap entre les deux niveaux, celui de l'avenir de l'humanité et celui des associations de psychanalyse lacaniennes, pose toujours la question des vertus de ce qui se passe dans ces dernières,** toujours ré-affirmées par des lacaniens et jamais vérifié hors de ses institutions d'une manière qui emporterait un adhésion collective, non universelle mais incontournable dans les positions de chacun, comme l'ont été les pratiques de réflexion sur l'histoire en Allemagne ou en Afrique du sud ou comme l'est la position de la science dans les discours, dé-légitimant en occident les explications par la religion et la magie).

Il affirme pousser à la création d'une « institution autre où la pulsion de mort aurait trouvé son institutionnalisation afin de permettre à chacun d'y vivre -sans tuer quiconque et sans se faire tuer-symboliquement », (ce qui montre bien que le projet n'a rien de si évident et que ses résultats méritent d'être interrogé) et que rester coi devant l'instauration du camp efface toute qualité chez chacun (cela n'arrête pas de se produire à l'heure actuelle, et cela s'est toujours produit, si on donne à « camp » le sens élargi qu'il y donne. Je ne sais pas quelle est la conséquence d'une telle affirmation, à part qu'elle évoque une **culpabilité générale à laquelle le texte prétend livrer une solution**, ne pas se taire. On ne sait pas à qui elle s'applique, sauf qu'elle ne s'appliquerait pas à lui, comme dans les textes de Amin Hadj-Mouri) « Le silence est très nettement meurtrier, symboliquement. » (Le silence qui se systématise je rajouterais, n'est pas meurtrier que symboliquement)

L'analyse se poursuit autour des questions de mort du psychanalyste, celle de sa parole devant les dérives institutionnelles. Il y dénonce, en n'y voyant pas d'autres réponses que celle de « la mentalité du ghetto », le silence des analystes qui subissent leurs didacticiens et autres petits Pères, et la position d'électivité. (Cette analyse prend une résonance savoureuse, maintenant que lui-même, devenu ce qu'il est à Dimensions de la psychanalyse, répond si facilement à ceux qui lui posent des questions « tu ne devrais pas poser ta question comme ça », pour indiquer comment il faudrait penser pour poser les bonnes questions). Il note l'amalgame entre tous les sens de « mort » en la matière, alors qu'il ne s'agit que d'en parler à minima.

Il reconnaît une incidence du réel, qu'il situe comme un maintenir en place suivant la désignation qui a été faite, tout en **donnant en même temps deux caractérisations différentes**, « il y a une incidence du réel, mais on n'obtient du réel que l'effet » et une définition qui ne se suffit pas quoiqu'il aimerait tout de

même en faire une définition « le réel, c'est l'effet[à entendre comme il convient] », alors que « la cause est symbolique ». Ces louvoiements montrent bien la difficulté qu'il y a autour de ce terme, dont le flou conceptuel permet les formulations les plus contradictoires.

En quoi le réel n'est-il en rien « cause » s'il « maintient à une place »? N'est-il pas alors le système symbolique tant que le sujet est dupe du signifiant qui lui a été accolé et fera son destin s'il est accusé? Mais alors, le réel est le symbolique tant qu'on y croit, le signifiant en tant qu'il est source de signifié, et qu'on le trouve en pensant que c'est le réel lorsqu'on cherche ce que l'Autre a voulu dire. **Cela semble** le réel des sujets, humains, mais à moins de penser que le seul réel est ce que s'invente chaque humain, ce qui serait **du pur idéalisme**, ce n'est justement pas « le » réel, mais seulement une partie, à moins de penser que le monde est une vaste illusion que chacun se raconte. Lacan s'est dit réaliste, pas bouddhiste. On peut aussi voir aussi, que l'équivalence « le réel c'est l'effet » identifie intemporellement les deux, réel = effet, le réel est donc ce que cause le symbolique. Celui-ci devient équivalent à Dieu, dont le le sujet n'est que l'effet, véhicule de Dieu dans le monde. Si c'est Dieu, et pas simplement l'illusion évoquée précédemment, il est inconnaissable, nous sommes très loin de la science. Mais si c'est le sujet qui en est le messenger, lequel? Le sujet est alors représentant de la place attribuée d'habitude à Dieu. Soit nous sommes tous le seul sujet sans le savoir, alors pourquoi les différences de point de vue, d'intérêts et la guerre? Nous serions tous Le Sujet messagers du symbolique Dieu sadique ou masochiste selon qui porte, de Dieu ou de son messenger, l'aveuglement et la stupidité. Ou alors c'est l'auteur du texte, René Lew = le sujet messenger de Dieu, ce que confirmerait son affirmation de pouvoir parler du monde depuis le hors point de vue et sa tendance épisodique mais tenace à trouver faux le point de vue des autres.

Alors que « on n'obtient du réel que l'effet » est mettre ailleurs le réel, dire qu'il n'est pas dans l'interprétation du sujet, ni même dans la perception interprétante façonnée de symbolique, car différent du symbolique, jamais atteignable autrement qu'à travers lui, mais nous pouvons ne pas en tenir compte puisque c'est le symbolique auquel nous avons affaire et qui cause: le réel n'a plus d'importance. A moins que le souhait radical de ne pas savoir et de tromper pour ne pas être accusé donne une explication réaliste du problème.

Le « à entendre comme il convient » est l'utilisation de **l'équivoque signifiante** pour ne pas prendre parti sur deux lectures possibles, « les faits » et « l'effet », en vue de les identifier. Cette vertu de l'équivoque dans les cures, et son poids dans le fonctionnement psychique, **transférés aux raisonnements, permet d'identifier ce qui semblait différent. C'est juste si l'identité tient, cela ruine le raisonnement si ce n'est pas le cas**

En quoi n'est-ce pas toujours de l'idéalisme, la cause n'étant que dans la perturbation du système symbolique ou idéal du sujet, et le réel, n'étant pas cause, et demandant à être conçu, ne comptant pour rien ou pas grand-chose, n'étant qu'un pré-supposé du dit système symbolique, dont on peut tout de même se demander pourquoi ce système de symboles se laisse perturber, et par quoi, si ce

n'est pas ce quelque chose qui n'est pas avant lui? Cela demanderait à préciser comment on obtient quelque chose qu'on appelle le réel, et en quoi il compte. Où en est la temporalité, et ne faut-il pas être aveugle, idiot ou fou pour s'en préoccuper? A moins d'être comme l'autiste qui regarde l'épingle qui l'a piqué sans se préoccuper de la psy qui l'a enfoncée, ce qui rend primordial de traiter psychanalytiquement le problème de l'autisme. Mais à condition de le faire sans mettre le réel comme cause?

Sinon, on peut mettre le réel avant comme presque tout le monde, Freud en tête, en comptant le temps de comprendre comme un temps en plus, au minimum entre la perception et sa traduction symbolique, et d'autant que l'interprétation est souvent fautive ou erronée à cause du point de vue partiel, et qu'il est souvent utile de comparer des point de vue différents, donc de tenir compte des autres, comme un temps nécessaire de partages et d'échanges avant de revenir à une idée partagée enfin, quoique pas équivalente au réel qui ne s'atteint pas sans le système symbolique, mais toujours obtenue après la cause qui est réelle. Avec Lacan, le réel n'est qu'une partie de la structure du sujet, et différent de la réalité. Mais les conséquences à en tirer sont pour l'instant rarement claires, même si des psychanalystes et des chercheurs s'en servent couramment dans leur exercice professionnel.

De toute façon, René Lew y rajoute une dialectique qui fait qu'une cause réelle peut induire un effet symbolique, et qu'il y a un réel symbolique et un symbolique réel, tous pas tout, composés qui ruinent les habituelles tentatives de distinction suivant la réduction des équivoques, mais au contraire les multiplient si ce n'est pas spécifié, et **laissent dans l'ombre le mouvement par lequel il a fallu affirmer une opposition binaire pour pouvoir ensuite la dialectiser** de cette façon, nécessitant au moins deux temps différents, et **en disant le contraire de ce qu'on avait dit** en parlant maintenant de cause réelle.

Le texte laisse ainsi dans les limbes l'opération par laquelle les deux caractérisations du réel, ainsi que l'affirmation sur le maintien en place concernent la même dimension. Chaque moment a peut-être son importance. Mais **poser ensuite des affirmations intemporelles** à partir de cette lecture de Lacan **et télescoper le temps de chacun pour le mettre au rythme de ses propres conclusions est une prise de pouvoir**. La temporalité et le point de vue particulier de l'auteur s'impose alors, en insinuant que celui des autres ne « convient » pas. Cela peut être fascinant, au vu de la virtuosité et des résonances de l'ensemble, mais **nous sommes dans l'inverse des buts émancipateurs déclarés de la psychanalyse**, même si un très grand nombre d'individus se cherchent un maître à penser, **et que le transfert s'en nourrit depuis le début de la psychanalyse**. Lacan est un bon exemple de l'impasse qui peut se constituer pour certains du maintien d'un semblant de savoir déjà constitué répondant au présent au-delà de la cure.

Il faut tout de même réaliser que **si la cause n'est que symbolique** sous prétexte que le sujet ne sort pas de son système symbolique, **l'extermination n'est qu'un réel supposé**, effet du système symbolique qui affirme son existence. Pas plus ? Dans le texte, il est amené à poser la question : « Auschwitz a-t-il vraiment existé ? ». La question est licite et fondamentale en tant que telle, et peut ne pas évoquer les négationnistes, d'autant plus ici qu'il est lui-même juif, et qu'elle est insérée entre « Un trouble de mémoire sur l'Acropole, de Freud, et la question : « Puis-je être analyste après Auschwitz ? », d'Anne-lise Stern, psychanalyste qui a été déportée à Auschwitz-Birkenau.

Cela n'empêchera pas l'affirmation théorique « la cause est symbolique, le réel n'en est qu'un effet », déconnecté de son contexte signifiant, de relancer la possibilité de négation systématisée. **Les lois du symbolique, comme celles du signifiant, n'empêchent pas la nécessité de poser que ce qui est nommé, mal éventuellement, est ou a été réel, et trop réel même, dès qu'on y met des degrés et des modalités, un sujet.**

Il est notable qu'à affirmer un foncteur d'extermination contenu dans « camps » et en donnant à tout camp ou regroupement la visée d'exterminer, le texte donne du grain à moudre aux négationnistes.

Le doute transcendantal, légitime et même nécessaire à la subjectivation, sans limite donnée à son effet, ruine toute pensée. Ne pas poser un réel qui antécède le symbolique, et dont une partie de l'appréhension spontanée doit être juste, ruine toute possibilité de savoir quoique ce soit **d'autre que ce qu'on construit dans un système symbolique. L'urgence de la vie fait qu'on en sort**, comme l'âne de Buridan nous l'image, en mettant les actes en conformité avec ce qu'on a trouvé « réel », les questions sur le poids du symbolique dans l'appréciation du réel devant être laissées à un moment. **Le phallus**, la signification en tant que telle, est innommable, fait partie des lois de la parole, et **permet au sujet de parler. Cette raison devrait suffire à distinguer l'irréel de ce qui fait parler et ce qui est réel.** Il faut accepter que des mots simples parlent de quelque chose de réel, qui a existé avant le sujet. Sans cela, rien ne tient du monde humain.)

Le texte **distingue dissolution et destruction**, au nom de ce qu'un cristal dissout est prêt à reprendre sa structure, (sans prêter d'importance qu'à identifier cristal et humain, il pourrait y avoir une valeur détruite par le temps même de la dissolution. Par contre, il a démontré de manière stabilisée qu'une dissolution n'est pas forcément une solution finale, quoique sans avoir aucun pouvoir sur comment les autres emploieront ce terme, puisque tout signifiant peut voir sa signification remaniée par d'autres signifiants: ce n'est donc pas tant le signifiant qui importe, sauf s'il fait code conceptuel dans un collectif, dissocié des associations des individus, mais la possibilité d'un processus réel, donnée en deux mots par un schème. Par contre, cela lui permet de **dire**, à un autre moment, **que) le nouage et la dissolution sont équivalents**, (ce qui est un exemple des mots à double sens qui sont en fait des sens contraires. **Pour** tous ceux qui essaient d'en faire quelque chose de **concret, distinguer s'impose** comme pour le lacet d'une chaussure.)

Il affirme que selon ses critères, un **univers est délirant s'il est isolable**, (sans préciser comment un univers pourrait ne pas l'être. Il me semble que tout univers est isolable et possiblement délirant, et qu'il **surestime la valeur des théories** en laissant penser et en croyant que le délire pourrait être définitivement éliminé grâce à elle, mais cela nécessiterait des précisions), et fait une analyse de l' « éliminer » qui est inclus dans la métaphore et la métonymie, le Père comme mort, la solution de continuité, vide inhérent à la valeur de renvoi constitutive du signifiant dont le réel est la valeur logique du trou, le réel de la jouissance, du trait unaire, de l'absence présentifiée, à ne pas confondre avec ce que veut dire communément tuer, puisque tuer le Père est l'incorporer, l'assimiler, en jouir, jouir de cette structure de renvoi qui fonde le signifiant... (C'est tout l'enjeu de **la mort réelle** qu'elle **soit définitive**, et pas **intermittente ou réversible tant qu'elle** n'est que **symbolique. Parler de mort là où c'est subjectif devrait donc se faire suivant des enjeux précisés**, selon ce que cela permet, et avec la deuxième mort attendant au hors univers. Le texte ne l'ignore pas, mais parler de la mort fait souvent disparaître comme on est justement en train d'y échapper)

Il affirme aussi que la logique de la dissolution devrait être celle du discours analytique, car elle s'équivaut à l'homogénéité des registres R.S et I, néanmoins hétérotopes, (Je réaffirme que **dissolution par interprétation psychanalytique ou par un acte concret sont deux actes différents** par leurs conséquences) et que la concentration produit la métaphore réalisée, la concentration conduisant nécessairement à l'extermination, et sa légitimation institutionnelle conduit à l'éradication de l'hétérogène. (La question de la métaphore mériterait d'être reprise, car à n'y voir que les regroupements sous un seul nom, dans la logique de la science, alors qu'elle évoque plutôt la poésie lorsqu'elle est théorisée, on perd manifestement quelque chose. En outre, il en fait un « trois contre un » sous prétexte de la formalisation de Lacan, contraire du « trois en un » du noeud borroméen, dont il serait intéressant d'approfondir le « contre », qui n'a rien d'évident)

Il analyse la nomination, comme quatrième rond de la topologie borroméenne, (selon une logique qui, à être lacanienne, me semble ne pas traiter clairement la différence réalité et réel. « Tuer » n'est plus une question aussi impérative et urgente. La nomination y procède au titre de l'élimination, infléchie dans ce texte de tous les enjeux que le dispositif de la passe y a mis avec la nomination d'A.E., de dissolution spécifiée du lien transférentiel, et d'enjeux symboliques, sociaux et narcissiques qui s'en suivent.

A partir de ce texte, cela devient **comme si les mots avaient plus de pouvoir**. Il me semble que c'est ce qu'il nomme maintenant **intension** dans sa théorie, qui doit être différencié d'intentions, et que cela **part de « camps »**, origine et différence qui en fait **L'EXception**. L'intension va alors avec la signifiante, qui à dérouler sa logique, **ne nécessite plus la parole adressée pour un dialogue**, mais peut se dérouler métonymiquement, presque toute seule, autiste dans sa visée de cohérence tant qu'elle reste théorique)

L'assomption du foncteur extermination, comme celle de la pulsion de mort, permettrait d'échapper aux dérives mortifères comme aux mortelles, dans l'organisation d'un socius. (**La continuité établie par la vertu du signifiant ainsi va en sens inverse des différenciations réalistes dont la mort constitue la pointe extrême, dans son opposition au vivant**, et peut se déployer dans toutes les directions, sans plus se préoccuper de ce que **les réalisations effectives comportent des contraintes étrangères à la raison désirante** et à sa logique signifiante, ni que **les différences de volontés ont une dynamique**.)

Le « se faire dupe du signifiant » est passé de « principe de lutte contre le refoulement, par assomption de ce qu'aucune pensée ne se formule sans la logique du langage s'associant librement, et les contenus inconscients qui s'y repèrent », à « possibilité d'exprimer sa vision de comment il faut penser au mieux pour éviter autant que possible le mal, en compossibilité avec l'expérience clinique de la psychanalyse », sans se préoccuper de ce que **le mal le plus impératif n'est pas forcément le même pour tous** dès qu'il est question de réalisations effectives, et que, à cause de l'insertion humaine dans le monde matériel, **le hors monde nécessaire au signifiant ne délivre pas de hors point de vue à qui que ce soit**, à part sur des objets réduits comme en mathématique.

Ce dernier point est illustrable de l'histoire de John Cage, compositeur inspiré dans sa musique par le silence, qui, à vouloir l'entendre dans un caisson fabriqué par les scientifiques pour le produire, découvre que le bruit de son corps vivant l'empêchera d'en faire l'expérience sensible.)

Il affirme la possibilité de faire une institution qui ne soit pas un camp, qui subvertisse la ségrégation par d'autres questions, faisant résonner l'équivalence *camp/groupe/Imaginaire*, versus *échapper au camp/avoir fini son analyse/collectif/ Symbolique*, piliers du rapport établi par Lacan entre son oeuvre et tout le socius, disant **compter sur la délégation signifiante qui nécessite de tableur sur la bonne foi de l'autre en passant par le symptôme, la métaphore particulière de chaque autre pour ne pas en faire lieu commun**. (On pourrait en faire une maxime d'un Programme Commun Épisodique de Dimensions de la psychanalyse. Cela n'est pas contradictoire avec la maxime si on distingue symptôme et sinthome, différenciés pas radicalement puisque l'un procède de l'autre et qu'il y a de nombreux moments où c'est indistinguable, mais par leurs dynamiques et leurs effets. J'affirme qu'il faudrait situer le commun et le pas commun quand cela semble utile dans notre association, surtout quand la haine se pointe, donc commencer par les cliver, en vue de les articuler ensuite, pour que les sinthomes puissent se dire et rentrer dans des élaborations parlables rationnellement et même psychanalytiquement, se répondant dialectiquement sans faire symptôme commun. Au lieu d'amplifier le symptôme de ses résonances, nous pourrions en faire le point d'appui pour nommer le réel lié au collectif, ou permettre à ce qui travaille certains de se formuler plus justement. Mais dans ce texte, il situe l'accord dans le seul apport à la massification refusant l'hétérogène, ce qui fixe inutilement la question, littorale dans son mouvement)

Il indique comme critère d'être un groupe que toute opinion y est une option dans le choix d'un camp, toute position n'est interprétée que du point de vue de la probabilité d'un camp, alors que on peut se positionner à cet égard, loin de devoir **choisir son camp-vis-à-vis de la question même de « devoir choisir »**. Il affirme qu'**une organisation relevant de l'idée que le collectif est le sujet de l'individuel permet d'y échapper**.

(Il s'agit dans son texte justement du point où celui qui parle ne peut que choisir, lorsqu'il a affaire réellement au social.

C'est cela même à quoi il fait entorse et où il entraîne d'autres, lorsque ses formules sont prises pour règle de penser, le **démenti interne à sa parole**, qu'il avoue dans le feu de la discussion lorsqu'il est pris à le faire en condamnant un propos car il serait « trop » prédicatif et donc allié objectif des nazis, reconnaissant alors faire deux camps, ceux qui pensent comme des nazis même s'ils ne le savent pas et ceux qui pensent correctement. Il ne dit pas que c'est ce qu'il agrée car c'**est** sa trouvaille signifiante dont il espère le meilleur et qu'il a fait signifiant maître de sa pratique rhétorique) et il revendique, ensuite, (grâce au clivage du démenti) d'y inclure le choix de ne pas avoir forcément à faire de choix, et écrit sur l'élimination de l'élimination grâce au noeud borroméen.

C'est **le point où il y a une bascule**, où **il est maître de la décision, et peut accuser** l'autre de parler comme il parle car il est d'un camp, et ne pas se préoccuper de cet autre dit. Vous pouvez remplacer nazi par un autre signifiant, par exemples femme, noir, arabe, juif, français : tu parles comme ça parce que tu es une femme, un noir, un arabe, un juif, un français... Il est impossible de sortir de l'accusation, car tout ce que vous direz en réponse, vous le direz parce que vous êtes femme, noir, arabe, juif, français. Pas moyen de s'en sortir. Dans notre société libérale, on peut heureusement être les cinq, à la fois même si on le désire, pour s'en faire une fierté, mais cela reste sous le joug de l'Autre présentifié par les autres. Par contre, celui qui vous accuse de parler comme vous le faites pour la raison distinguée par lui, s'en retrouve targué des vertus du savoir vrai, sans avoir eu à le démontrer, car la valeur de ce que vous vouliez dire est considérablement minimisée par son jugement.

Y inclure « nazi » n'a pas le même impact. L'horreur de ce qui a été réalisé l'emporte, échappe systématiquement à la raison et rend le débat impossible, sauf si les interlocuteurs acceptent de revenir dessus pour s'expliquer lorsqu'ils estiment être allés trop loin.)

Il fait une démonstration de comment faire avec la métaphore: la concentration s'étaye du trois contre un de la métaphore, condensation s'assurant des classements que la science opère, qui est bien autre chose que le trois en un du noeud borroméen, lui métonymique, qui étaye la dissolution. La concentration conduit au camp devenant nécessairement camp d'extermination, dissolution « réalisée » dit-il. (Le nécessaire de l'extermination est réaffirmé, souligné, mais je ne vois pas la validité du raisonnement qui conduit à cette nécessité soulignée. Il me semble que souligner est équivalent ici à donner de la voix dans les échanges

concrets, lorsque l'affect exprimé remplace l'argumentation insuffisante, et souligne plutôt un problème éventuel s'originant peut-être des affirmations de Lacan.)

Il écrit que la question de l'extermination est posée dès qu'il y a **concentration** des pouvoirs, et **produit l'extermination** comme le « fin » de la ségrégation, sans que cela se produise à tout coup. (Il ne laisse qu'une place mineure à la différence entre extermination, élimination et exclusion, et n'envisage ni la recherche de ce qui fait les glissements entre eux, ni le moindre processus lié à des buts officiels inverses. Quant à la concentration des pouvoirs, l'étendue des considérations à avoir sur ce point me paraît particulièrement bien illustrée par la place que des psychanalystes peuvent prendre par la qualité même de ce qu'ils font, qui n'empêche pas les effets problématiques en retour. L'extermination ne paraît pas engagée dans ces processus, même si l'étouffement de la parole s'en implique **Cela fonctionne comme Lacan disant que la fraternité est la ségrégation. C'est terroriste par son attaque de toute possibilité d'un bien différencié et recherché**, sous prétexte que cela produit aussi inversement une exclusion des autres pour ce qui est de l'élection, qui réalisée agressivement pour les exclus, et encore plus radicalement au nom de la science, peut conduire au pire si rien ne l'arrête.)

La science est accusée de reposer sur la **ségrégation, (rendue équivalente à différenciations et regroupement conceptuels d'unités individuelles**, soit effectivement son principe de base qui a systématisé les mécanismes spontanés d'analyse et de synthèse) alors que l'inconscient s'établit sur le lien dissolution continuité trouage.

Il note que Freud en est venu à parler de dissolution du transfert, (ce qui met le signifiant dissolution du bon côté des associations, mais ne constitue pas une preuve tout seul qu'il approuverait les constructions lacaniennes sur ce point.

Mais les signifiants, comme les textes, s'interprètent. Ainsi,) à partir de ce que Freud raconte, que sa condition de juif lui a permis de renoncer à l'espoir d'accord avec la majorité compacte, **il affirme que Freud a ainsi échappé au** risque de **délire** que la compactification induit. (Il associe ainsi absence de délire et juif contre le reste, opposé par l'opération et mis dans le même sac, **là où le thème de Freud est la conformité aux normes**, pour ses avantages espérés, qui empêche de découvrir ou de créer. Il n'y a rien d'évident à ce que, sans être juif, Freud aurait été du côté de l'extermination, associée ici au délire du peuple allemand, qui s'est fasciné de se trouver un ennemi intérieur puissant dans sa nocivité et préparant son avenir, nommé par un signifiant maître, pour s'expliquer pourquoi il souffrait et n'était pas à la hauteur de ce qu'il espérait être. **Les ni juifs-ni nazis n'ont plus d'existence dans son raisonnement**. Le signifiant est devenu le signifiant devant lequel on ne peut plus penser autrement qu'en logique de guerre, ennemi ou ami, raison ou délire. **Les nazis ont gagné** quelque chose, dans leur imposition d'une logique binaire, justifiée par la lutte contre eux. Les évoquer dramatise et fait passer le détournement du texte de Freud, puisque plus rien ne compte alors.

Cette torsion du propos de Freud est à noter, car à poursuivre dans la même veine du délire, il analyse maintenant le texte « Proposition du 9 Octobre 1967, sur le psychanalyste de l'Ecole », en **nommant « délire » la première facticité, là où le texte de Lacan parle du mythe oedipien**, et alors qu'avec « La castramétation », il n'y apportait qu'une inflexion en l'appelant « Le mythe du Père et l'idéologie oedipienne de la famille », ce qui fait ainsi pencher vers l'unicité du Père, Majuscule et fonction décisive signifiante comprise, au détriment de ce qui se joue avec la mère, dans l'articulation de leurs signifiants et l'apport concret de l'attention et des objets matériels primordiaux. Sous prétexte que la fonction paternelle peut être évitée dans l'amour, elle devient le principe unique sous lequel tout se plie. L'articulation avec l'objet ne compte plus, la signifiante et encore plus l'intension prendront la place, laissant le monde concret, fait d'interdits et de possibilités, à son statut inférieur. Tant qu'il s'agit de cure, pourquoi pas? L'extrême des fonctions prédomine, et la mère peut se réduire à son statut d'impossible. Mais dès qu'il s'agit de la suite, cela devient autre chose. En suivant ce fil du pire, la simple évocation d'un salaud et d'une salope peut vous faire entendre ce que la vie peut y perdre.

La primauté du délire dans le mouvement de ces explications va de pair avec une dramatisation que nous pouvons respecter pour sa visée sans en faire une loi pour le collectif. **L'évacuation des considérations oedipiennes, si faciles à nommer, trop faciles à constater pour ne pas prêter à la méconnaissance, dont l'effet subjectif réel est justement contraire au délire individuel et, comme l'écrit Lacan, différencie la théorie psychanalytique en extension d'une théorie délirante, va de pair avec cette inflation du délire.**

Cela va de pair avec des formulations de ce qu'est le Père, la réalité psychique même, nouant borroméennement, et ce qu'est le nom et la nomination, où **les enjeux du dispositif de la passe infléchissent les raisonnements en éloignant des enjeux de ce qu'est la nomination dès les premiers instants de la vie.)**

A la destruction réalisée sur le versant de l'évidence scientifique, détruire pour construire, il oppose la structure de la continuité, avec le trou moebien mythifié comme père. **Lacan est crédité d'avoir restauré la mort et la haine comme fondatrices**, avec le réel du trou qui est celle du dire. « Cette dit-mension d'un impossible qui va incidemment jusqu'à comprendre l'impasse proprement logicienne, c'est d'ailleurs ce qu'on appelle structure ».

(La logique n'était pour Lacan qu'incidente, malgré son appui de plus en plus affirmé sur elle au long de sa théorisation, après son expulsion vers de jeunes gens experts en ces matières et ignares en clinique psychanalytique. Et si la haine est fondatrice, la haine seule ne l'est pas. Il faudrait en dire plus sur la haine et Lacan, pour apprécier la radicalité des positions.

Mais l'association trou/impossible/structure a évolué pour René Lew. « Structure » était à l'époque de « La castramétation », encore le fin mot de ses explications théoriques, alors qu'il est devenu un simple élément d'un schématisme plus complexe, entre schème et figuration. « La **récurtivité** » et « l'**imprédictivité** »

ont remplacé le terme « structure » comme **signifiants maitres de sa pratique réthorique**, alors que « **intension** » est devenu le **principe hors monde sensible de son discours théorique**, son point d'appui, non perceptible directement, cause du monde perçu, **ininterrogeable** en tant que tel puisque tout s'en organise. Le décalage entre les mots et le monde sensible trouve ainsi Une raison, selon la logique que Freud refusait expressément, **balayant l'importance du drame dans lequel l'enfant découvre ce décalage**. Son indignation, sa colère, son angoisse ou sa terreur produiront les rejetons signifiants de son inconscient, mais sont ainsi évacués dans la grâce d'une **théorie**, puisque **pour elle tout est par définition conforme à ce qu'elle est**, au nom de quoi **tout drame humain est une comédie** où est joué celui qui se méprend sur ce qui lui arrive.

Au-delà de la trouvaille que constitue la récursivité, qui me semble juste pour nommer la prise d'un sujet dans le signifiant, un fil se poursuit, un déploiement métonymique psychanalytique, cultivé, et intelligent de **sa parole**, à propos de toute réalité et de toute théorie, de la logique qu'il institue primordiale, du schématisme qu'il produit, **réalisant en acte une continuité pour faire jouer l'ensemble d'une structure intégrant logique de la partition et logique asphérique**, toujours en progression mais qui n'a jamais été fausse, ou non psychanalytique, ni plus inachevée que maintenant, **dont l'essence semble la recherche d'une théorie permettant d'éviter les exactions. La clinique n'est plus primordiale comme elle l'était pour la validité de la psychanalyse**, mais contingente face à ce but radical.

Il est cette continuité même, rétablissant dans le texte de sa théorie la continuité que ses nominations coupent. Il le fait selon ses choix, créant de remarquables propositions psychanalytiques sur des thèmes très variés, dont certaines permettent de penser au-delà de Freud et Lacan.

René Lew n'hésite pas à demander à un mathématicien en quoi il s'assure que **ses choix théoriques** ne produisent pas d'exactions, affirmant non pas directement, mais au creux de ses interrogations, sans que cela fasse sursauter à la Lysimaque et à Dimensions de la psychanalyse, que c'est possible d'être sûr de le faire et que la sienne **aurait évité les camps mortels et les méfaits du capitalisme**. Que ce soit une très brillante théorie de ce qu'ont fait Freud et Lacan, ayant le respect de l'assemblée, lui permet de **cumuler les espoirs** suscités par les deux théories de ces précédents. Sans le dire aussi explicitement, il affirme qu'**un bien résultera** de l'application de celles-ci expliquées par lui, **qui dépasse nettement ce que les deux autres ont promis**.

Promesse directe de Freud pour l'espoir d'une thérapie de symptômes d'origine psychique sous l'idée princeps de refoulement, productrice des réserves qu'il a faite ensuite, après expérience, de l'application de la psychanalyse aux psychoses ou de la simplicité du mécanisme de refoulement pour expliquer les relations de l'inconscient au conscient, et déjà plus ambiguë pour les conséquences qu'il tirait des concepts élaborés pour construire une théorie de l'appareil psychique dont les applications concernaient tous les domaines des interventions humaines. La simple

description de mécanismes inconnus avant qu'il en parle relevait plus d'un élargissement des connaissances, sans but direct immédiat.

Promesses beaucoup plus indirectes **avec Lacan**, affirmant que sa théorie traitait des questions de son temps, tout en étant facilement ironique sur l'espoir que cela susciterait, et pour ceux qui ne pensaient pas comme lui. Mais il a parlé avec grand talent d'idées nouvelles où la préoccupation du langage devenait centrale, placé la théorie psychanalytique au coeur de tous les discours, le psy ayant tendance à disparaître pour laisser seul un « analytique » amalgamant plus encore l'analyse rationnelle et la psychanalyse. Il avait fait une analyse du temps logique subjectif où les prisonniers sont liés au nazisme par l'époque et certains des thèmes, et produit des dispositifs qui prétendaient faire échapper aux méfaits du narcissisme dans leurs productions. Tout cela, repris par ceux qui le suivent, ne peut pas être sans conséquences à moins de vider sa théorie du poids de leur(s) objet(s).

René Lew, par son élaboration sur des décennies d'une synthèse de cet analytique **promet que le mal** qui a eu lieu sur terre **ne se produira plus**, en tout cas de cette manière, si on suit les modes de pensée qu'il élabore. Depuis « La castramétation », assumant la promesse qui clôt le texte d'éliminer la valeur de marché de la psychanalyse car « le marché, c'est le camp », et grâce à sa découverte de la même récursivité dans la définition de la valeur chez Marx et celle du sujet chez Lacan, l'éventail des exactions qu'il affirme combattre grâce à la psychanalyse s'est déployé. Il semble qu'il croit réellement que ses trouvailles peuvent atteindre cette maîtrise. Le but est noble, radical, « fou » puisqu'idéal, et à ce qu'il faut pour faire espérer ceux qui le suivent dans tous les domaines que cela inclue, avec les réserves que tout sujet « sain d'esprit » apporte à sa participation à une institution qui a de nobles buts déclarés, les siennes éventuellement quand nécessaire.

Mais on peut s'inquiéter qu'à donner pour **seule interprétation du S1** de Lacan la fonction de **représentance**, idéal de l'accomplissement d'une cure dont le sujet n'aura plus de blocage des associations signifiantes, il **élimine la question des signifiants maitres**, si cruciale dans les conséquences politiques qu'il souhaite traiter, puisque c'est toujours au nom des signifiants maitres de son discours qu'une politique commence à éliminer plus ou moins systématiquement. Dans la clinique, cela donne la déclaration qu'il n'y a pas « les signifiants d'un sujet », remarque très pertinente pour signaler qu'à le dire ainsi, cela en fait des réalités instituées et stabilisées, mais dont la radicalité envoie dans l'interdit de penser le fait que des signifiants particuliers gouvernent tout sujet tant qu'il ne devient pas conscient de leur nom et de leur poids dans son destin. Une « réalité clinique » est ainsi évacuée, alors que **le seul acte typiquement psychanalytique s'y situe**. La psychanalyse, sujet symbolique, pourrait ne pas voir que **sa théorie**, par idéalisation d'elle-même, **risque de participer au remplacement de tous les humains par un système symbolique dont la valeur** « soi-disant » nécessaire **prime sur ceux qui vivent en toute contingence, sans fondement symbolique garanti dans quelque forme d'éternité que ce soit**.

Il a entendu mes remarques, voisinant probablement avec celles d'autres interlocuteurs, que l'ontologie est interne au déploiement dans la parole de la

structure des langues indo-européennes, et ne peut pas être condamnée comme il le faisait pour différencier les nazis de lui-même et ceux qui sont avec lui. Il en a fait un nouveau schéma intégrant l'ontologie, en distinguant tout de même ceux qui ont un discours fondé sur la récursivité de ceux qui prétendent l'utiliser mais ont « au fond » un discours ontologique. Mais il n'a pas encore répondu à mes remarques qu'à vanter la récursivité qui serait commune avec la physique quantique, et permettrait pour cette raison d'intégrer la psychanalyse dans le champ de la science, il oublie les ravages de la bombe atomique, ou que les désastres de la finance contre lesquels il se lève, s'élève, ont une organisation hautement récursive, avec le système de paris boursiers sur la hausse et la baisse des valeurs boursières.

Ce sont des arguments qui pourraient ne plus rendre aussi évidents dans nos réunions de balayer des propos pour leur prédictivité, ou d'affirmer plus ou moins clairement que la récursivité constitue un point d'appui assuré pour éviter les exactions.

Il semble qu'il en a besoin, que c'est son « essence ».

Nous connaissons les préoccupations étonnamment éloignées des nôtres d'auteurs dont nous utilisons couramment les concepts qu'ils ont inventé. Pour les siennes, j'en partage un certain nombre, avec beaucoup de ceux qui essaient de faire que leur vie aille dans le sens du meilleur plutôt que du pire, côté justice plus qu'ordre nécessaire, mais je ne crois pas à la solution par « la » théorie, même si la théorie est nécessaire et que la sienne me semble aller dans un sens bénéfique. Je n'oublie pas les victimes du marxisme non plus, dont je trouve symptomatique qu'il ne relève pas que c'est un pur produit du capitalisme, et son allié objectif par leur affirmation commune que l'économie est le surplomb définitif de toute analyse de la condition humaine.

La seule limite qui me semble devoir être mise à cela, est d'éviter que le collectif ou il est impliqué ne fasse un lieu commun de cet espoir, comme il le formule lui-même, qui deviendrait un délire s'il était partagé par tous, et qui est un frein aux élaborations des autres, tant que cela reste inconscient. Par ailleurs, il démontre la productivité de son parti-pris. Et nous évitons la psychose sociale grâce aux pratiques et dispositifs de l'association, dont on peut se demander si certaines ne servent pas à empêcher notre succès, car avoir une portée politique pourrait être une catastrophe.

Pour mesurer l'empan de ce que nous permettrait un abord inédit de Freud et Lacan, par la confrontation des exclusions de nos théorisations et analyse critique de nos logiques, je vais faire le tour de ce qui rend difficile le crédit accordé à nos affirmations, pour que nous acceptions de nous caractériser par un refus radical mais pas totalitaire de la réalité commune, celle que tout le monde croit voir, de manière pas forcément fixée, et pour des raisons dont il reste à déterminer sans a-priori ce qu'elles permettent.

La radicalité de Dimensions de la psychanalyse, pourrait être une solution et pas un problème si nous pouvons expliquer en quoi tenir compte de la réalité communément acceptée empêcherait des conséquences bénéfiques de notre action.

CONSÉQUENCES RADICALES

La pratique d'accusations par ceux qui pensent au bien commun **pourrait** « logiquement » **déboucher sur des** réalisations, si le succès donnait à nos textes et nos pratiques un accord minimum pour une politique, c'est-à-dire une pratique des décisions nécessaires pour une orientation de la réalité collective. Dès qu'il serait question de décisions concrètes, choisissant forcément entre des possibles, l'accusation pousserait à la construction d'une distinction socialement marquée, dont ces **camps** si nécessaires au marxisme réalisé jusqu'à maintenant, dans lequel sont morts déjà des millions d'individus, dans des proportions inégalées de la population au Cambodge, seraient une aboutissement inévitable, si on suit le raisonnement appliqué ici aux camps d'extermination. A part si des réflexions sur ce qui permettrait de l'éviter devenaient crédibles, ou si un interdit pouvait s'inscrire à la hauteur des destructions possibles maintenant. Sinon, y finiraient internés ceux qui pensent mal, se posent les questions en des termes anciens, réactionnaires puisqu'ils s'opposent à la doctrine du sujet nouveau.

C' est improbable, bien sûr. On peut situer nos discours sur « politique et psychanalyse » comme refusant par principe de participer à toute décision concrète, puisque ce serait du politique et plus de la psychanalyse, ce qui interroge sur ce que nous faisons. Seul reste l'espoir qu'un jour certains ou presque tous s'en inspirent, ce qui peut avoir des conséquences sociales dans le premier cas si « certains » sont en position de décider quelque chose, et ce qui nous place dans le registre des espoirs religieux universels dans le second, même si c'est au titre d'hétérogène admis pour principe.

La réalité rattrape, si elle est évacuée, **tant que la psychanalyse ne définit pas** plus clairement les caractéristiques de **son champ d'intervention**. Mais il pourrait ouvrir à de nouvelles perspectives, s'il était plus justement nommé, avec les objets que son savoir favorise, et si les pratiques qui en découlent étaient clarifiées.

La radicalité qui accompagne toute oeuvre novatrice, perturbante parfois jusqu'à la brutalité pour ce qui existait auparavant, peut glisser vers l'imposture, la prise de pouvoir sans bienfait pour ceux qui s'adressent à elle. Pour la psychanalyse cela se décline comme sans effet dans les pratiques, cure psychanalytique en premier, et sans interprétation de la mentalité de l'époque. **Le savoir** qui se voulait **libérateur** ou subversif **se transforme** facilement en fantôme vide, **avec le temps**. Nous en sommes à une ère où le savoir se transforme en moyen d'être du bon côté lorsque des exactions se produisent, comme l'exemple de Primo Levi survivant grâce à ses connaissances en allemand et en chimie, l'illustre de manière princeps.

Si la validité de son savoir ne se fonde pas de ses interventions réelles, si les vertus de ce qui est différent d'elle et les impossibilités intrinsèques à son discours ne sont pas reconnues, articulant la temporalité des compossibilités, **elle perdra** son crédit en même temps que **son (im)pertinence**. Cela suppose une primauté des discours théoriques non fixée, historiquement située, appréciée différemment par chacun selon son inscription dans le symbolique, en **mutation continue**,

éventuellement borroméenne avec d'autres, et si possible des nominations nouvelles de ce qui fait les mutations de valeur des discours, leurs retournements possibles et les procès ou processus par lesquels cela arrive, pour situer comment les individus se retrouvent tributaires ou détachés de ces discours, et comment cela agit sur eux. L'enthousiasme du savoir venu avec les idées nouvelles répondant au réel de l'époque se perd de toute façon, par déflation de l'importance des idées vers le concret des pratiques, toujours décevant au moins partiellement. Freud parlait d'un pas en arrière nécessaire alors qu'on pensait avoir trouvé quelque chose de radicalement nouveau, et cela ne se passe pas qu'individuellement.

Les conséquences du savoir **après les promesses fondatrices** pourraient pousser à ne pas renforcer ce qui se présente pour beaucoup maintenant comme une imposture de la psychanalyse, malgré la validité de la plupart de ses énoncés et l'efficacité des interventions qu'elle inspire, si rien ne vient **mieux nommer quoi en attendre, et expliquer** les enjeux de **ce qui, à se présenter excessif, fait valoir un réel dont la réalité psychique pâtit s'il n'est pas pris en compte**. C'est en le reformulant à la hauteur des enjeux actuels que la psychanalyse restera radicalement (im)pertinente.

Pour cela autant envisager la propension, à Dimensions de la psychanalyse, à exclure la réalité communément acceptée, éventuellement dans le fracas de propos violents, sans à-priori sur les raisons et en laissant chacun s'expliquer s'il le souhaite sur sa participation à ce mouvement, pour en sortir des interprétations novatrices, ou modifier nos propos en fonction des critiques qui nous sembleront valides.

La rampe du désir de psychanalyste peut guider dans la conformité réaliste, quand le sinthome arrive à se différencier du symptôme.

UNE EXCLUSION RADICALISÉE DE L'IMPORTANCE DE LA REALITE

Une pente habituelle à Dimensions de la psychanalyse consiste à produire des affirmations sans rapport avec les actes, et même à revendiquer radicalement le refus de toute **évaluation** de cette différence, pourtant très commune et incontournable dans de nombreuses situations. Cela se fait généralement au nom de la théorie de Lacan et des méfaits de l'idéologie évaluatrice, alors que cette appréciation est **au principe de la constitution d'une réalité commune**, faite du système symbolique qui la nomme, des signifiants que les parents et le socius déclarent incontournables, et de la pente imaginaire qui s'y associe pour chacun, vidée autant que possible des contenus sexuels impliqués par la tentative du sujet de reconnaître une loi qui soit son désir. Ce rapport entre les paroles et les actes est classiquement déprimant, inverse de l'exaltation idéale de la théorie, et de l'imagination consolatrice ou créatrice.

Si **le principe de réalité n'est** qu'au mieux **secondaire** pour la réalité psychique, il n'est **pas sans conséquences** que son existence se marque encore. L'éliminer dans le rapport aux autres est une radicalité très différente de celle soutenue par

Freud et même de Lacan, pour qui le désir d'un sujet requiert que l'Autre inclue la réalité, cadrée de sa division grâce au fantasme. La stabilité de cette réalité permet qu'on l'oublie, car elle sera retrouvée si on se plie à l'expérience qui s'en organise. Sinon, la différence entre la croyance en la réalité et les faits constatés permet de situer le subjectif et de ne plus croire une de ses formulations.

La séparation possible d'avec la réalité tient pourtant à l'extra-territorialité de la psychanalyse, **l'autre scène** que la cure dévoile, **l'inconscient** qui paraît fou pour l'homme raisonnable. C'est le domaine où se situe l'apport radicalement nouveau de la psychanalyse. La théorie, pour s'en expliquer, doit revendiquer un excès, un défaut, des détails inattendus, généralement considérés comme des symptômes pour le sens commun, et un hors-monde sensible, un hors-point de vue nécessaire à ses formulations, qui a amené Freud à parler de méta-psychologie et à théoriser une pulsion de mort. Mais ce problème en tant que tel date de bien avant la psychanalyse, du fait de la mort, avenir assuré, seule certitude de la vie humaine, et savoir radical qui ne se subjective pas, mais dont l'humanité porte la marque dès ses premières productions.

Pour faire entendre ce qu'il avait à dire, Lacan a situé le subjectif dans le réel, pour assurer le refus de savoir et le pouvoir de tromper, tout comme Freud avait nommé le conflit devant lequel le sujet cédait « refoulement originaire » ou « proton pseudos », comme procédé pour supporter l'ensemble de ce qu'il était. Le hors sens y tient. Mais en tenir compte n'exonère pas de retours vers la réalité commune, centrée sur la réalité effective, acceptée communément, quoique faite inmanquablement de points de vue différents sur elle. Celle dont Lacan disait qu'il était réaliste tout en dénigrant qu'on en parle à partir de l'idéalisme renvoie à des différenciations que n'entame pas ce fond commun porté par le signifiant en toute équivoque.

Si l'humain a une aptitude spécifique à ne pas savoir, ne le contrarions donc pas tant que qu'il ne trouvera pas comment faire quelque chose de souhaitable de la reconnaissance du non-savoir catégorique, le réel, mais reconnaissons à notre tour comment **la négation de la réalité peut être nécessaire**, au regard de ce qui nous importe, et se justifie lorsque la méconnaissance réaliste a des effets trop réels. Nous ne ferons que nous situer dans ce mouvement lacanien par lequel le sujet est excentré de son appréhension de lui-même, non identique à lui-même. Le stade du miroir l'illustre, le collectif sujet de l'individuel aussi, tout comme ses caractérisations du sujet par le signifiant.

Ces définitions ont été solidaires d'une évacuation de la culpabilité, si fondamentale dans la théorie freudienne. La théorie l'a prise en charge, sans que le gain soit toujours apprécié justement. Nous excentrer des certitudes de notre théorie se jugera à ses effets.

Traiter sérieusement **la question du collectif** à l'heure actuelle **est une façon de répondre au réel de notre époque**, alors que les thèmes peuvent faire tomber dans la problématique obsessionnelle. Réussir à traiter ces questions sans tomber dans la symptomatologie névrotique obsessionnelle, contrainte et doute inhibiteur dans la dynamique de la pulsion, mais en en tirant l'enthousiasme qui se produit lorsque le désir s'équivaut à la loi, pas-tout s'il est psychanalytique, serait le signe

d'une avancée de même valeur qu'avoir trouvé la valeur du discours de l'hystérie là où la pathologie l'avait introduite dans la culture et où Freud s'était proposé de la traiter. **Cela suppose de prendre les moments de pire désaccord pour analyser** les problèmes réels en jeu, objets et formulations symboliques articulées, que diverses positions essaient de régler pour en tirer des enseignements psychanalytiques. Ce serait l'équivalent d'utiliser les rêves, les lapsus et les oublis pour élargir le champ de la raison, appliqué au collectif. Mais pour cela, il faut commencer par avancer pas à pas dans l'objet clinique que notre inscription au collectif « Dimensions de la psychanalyse » constitue.

Le point le plus basique dans cette clarification de l'enjeu **collectif** est l'**affirmation** de certains membres que nous n'avons **rien en commun**, et que justement la psychanalyse nécessite de le reconnaître. Il n'y a qu'eux pour ne pas voir qu'à nous réunir si souvent pour le dire, il y a bien un commun en acte très différent de l'attitude classique consistant à s'isoler pour écrire ce qu'on pense ou pour se réfugier dans une sagesse assumée.

Traiter d'alliés du nazisme ceux qui raisonnent de manière prédicative est un exemple de décrochage de la réalité, non seulement pour les personnes actuelles, mais aussi parce que ceux qui ont vraiment vécu la guerre et ont été résistants ou soldats engagés risquant leur vie, la perdant pour certains et parfois dans des conditions affreuses, pensaient le plus souvent de manière prédicative, et même pour certains ont été de brillants intellectuels particulièrement rigoureux grâce à ce mode de pensée décrié parmi les membres de Dimension de la psychanalyse. Que des personnes qui n'ont jamais eu à se confronter à cette période, qui ne peuvent qu'être sûres de ne pas avoir envie d'être jugés du mauvais côté sans savoir ce qu'ils auraient vraiment fait devant le risque mortel les insultent, au nom d'une théorisation fondée **par un intellectuel qui n'a rien fait contre** les nazis à l'époque où ils régnaient, est particulièrement inqualifiable autrement que par des mots insultants en retour. **C'est un modèle des problèmes** que pose la contradiction pragmatique de cette forme de radicalité.

Je ne m'appesantirai pas sur le **décalage** entre les prétentions à une **vertu politique de la psychanalyse** et la réalité qui se décide politiquement. Il n'y a que des psychanalystes pour penser, au regard de la réalité communément acceptée, que la psychanalyse sert à autre chose qu'à l'individu, quoiqu'il décide ensuite d'en faire sur la scène sociale. A des psychanalystes de faire la démonstration s'ils pensent autre chose, autrement qu'en retrouvant dans tout événement une cause première qui serait le capitalisme, l'anti-sémitisme, la pulsion de mort ou la prédictivité. La validité de telles explications disparaît devant l'absence de perspectives qu'elles proposent, et seule reste l'affirmation de plus en plus incongrue qu'un jour les lacaniens pourraient réussir et disparaître pour cette raison, si on en croit Lacan, ce qui n'intéresse que nous et évoque un aveuglement narcissique inverse aux prétentions des dispositifs qu'il a créés. Cela limite la

proposition psychanalytique à un « **venez, psychanalysants qui s'ignorent, à moi, psychanalyste, ça ira mieux après** ».

La manière dont **certains attaquent la psychologie, ou la psychiatrie ou le statut de thérapeute** lorsqu'un membre annonce qu'il en recherche le titre, alors même qu'ils pratiquent eux-même la psychanalyse grâce aux avantages sociaux de leurs titres universitaires de psychologues ou de psychiatres, est un autre cas de jugements violents pour ceux qui les subissent, et très contradictoire.

L'indignation devant l'injustice de la chose peut se dédoubler devant des affirmations que psychiatrie et psychologie n'ont rien à voir avec la psychanalyse, niant l'histoire et l'actualité pour faire d'un **souhait une vérité** advenue. Ne pas **distinguer « différent » et « sans rapport »** permet de prendre ses désirs pour des réalités, et n'évoque l'issue positive de la cure qu'à peu de lacaniens.

L'avatar de la prise en compte de ce problème, à Dimensions de la psychanalyse, lorsque certains ont protesté de cette contradiction puisqu'elle concernait un de ses membres, a été la nomination du « **psychanalyste éboueur** », pour introduire la légitimité et même la nécessité théorique d'avoir un autre métier. C'était particulièrement bienvenu pour des raisons psychanalytiques et idéologiques dans notre association. Nul métier ne devrait empêcher en droit d'être psychanalyste, à part ceux rationnellement infamants, car la cure est le fondement premier de la formation, et les enseignements nécessaires ensuite peuvent théoriquement se donner uniquement dans les associations de psychanalystes. Comme l'idéologie politique dominante dans l'association est la gauche et le marxisme, la justice avant l'ordre, mettre ce qu'on estime le plus à la portée de prolétaires au bas de l'échelle de la reconnaissance sociale était particulièrement satisfaisant tant qu'il s'agit d'en parler. Comme l'objet « a », seule invention de Lacan selon lui-même, évoque la place du psychanalyste « semblant de déchet » en fin de cure et le retournement subversif de valeur, cher à Lacan, affirmer la légitimité du psychanalyste préposé aux déchets est **une synthèse très réjouissante**.

Mais, même si on connaît maints enfants en bas âge qui ont un transfert très positif sur les éboueurs, le phénomène ne se maintient pas. On évacue ainsi une réalité statistiquement très présente, la **sur-représentation** des médecins et métiers « psy » exercés par les psychanalystes, confortée par ceux de Freud et Lacan, **corrélée aux avantages** très nets que **donnent les diplômes de psychiatres ou de psychologues** pour avoir une chance de gagner sa vie en étant reconnu psychanalyste par de possibles psychanalysants, en dehors du succès médiatique. On peut apprendre de la méconnaissance publique, pour s'en extraire, plutôt que se contenter de la condamner, et s'enseigner des conditions dans lesquelles la psychanalyse produit des effets.

Le refus de parler directement **de la clinique**, est l'exemple princeps, du refus de ce qui se présente comme une réalité, sûrement **pas assez bien formulée** mais incontournable, d'autant que le succès de la psychanalyse s'est longtemps mesuré en référence à elle. S'en déjuger maintenant **nourrit son discrédit**, et ce sont des

psychanalystes qui le font, pas ses ennemis déclarés. Il n'est pas de principe à Dimensions de la psychanalyse, mais des réactions et commentaires pendant et surtout hors débat public poussent à ne pas poursuivre. **La clinique est le domaine où les psychanalystes sont sensés poser des actes en rapport à sa théorie**, et trouver dans ses effets ce qui la confirme. Les difficultés à en parler sont réelles, la question de l'anonymat centrale dans la difficulté à procéder à des récits publics de cas, mais cela ne suffit pas à s'en justifier.

Sur cette question de la clinique, **l'affirmation de René Lew que le symbolique est cause et le réel seulement l'effet**, version la plus simple qui prédomine dans son discours actuel, simplifiant les trois affirmations du texte « La castramétation », **amplifie la difficulté**. Je suis d'accord avec lui sur un point, le sujet dès la naissance est actif, sujet du jugement sur les signifiants qui lui sont proposés, bien avant d'être un sujet de la connaissance. L'expérience enseigne comment, par exemple, l'adaptation à un placement en crèche se fait de manière apaisée lorsqu'on s'adresse au bébé pour lui expliquer que ses parents travaillent et reviendront, alors qu'il n'a aucune possibilité de représentation réaliste de ce que cela nomme. Dans ces situations comme dans beaucoup d'autres, comme lorsqu'on est amené à raconter à un infans son histoire quand elle comporte des particularités dramatiques ou inquiétantes pour lui, on voit que les paroles ont un effet dans la mesure où elles nomment ce qui s'est passé pour l'enfant, pas selon le réel de la physique quantique dégagé par des formules, ni celui de l'objet « a » dégagé par une cure psychanalytique, mais celui de la réalité, prise avec son imaginaire, son fond d'accord collectif et ses espoirs d'avenir vivable intrinsèques. Cela n'annule en rien la question de l'objet « a », de la même manière que des psychanalystes non lacaniens emploient le signifiant même s'ils n'en ont pas la théorie, s'ils sont freudiens, et que les interprétations qui se veulent significatives comportent leur part d'équivoque même lorsque ce n'est pas voulu.

Mes recherches actuelles sur l'autisme me font travailler la question de pourquoi beaucoup d'autistes ont dès la naissance un refus du langage alors que tous les autres nouveaux-nés ont au contraire une grande appétence symbolique. Cela insiste sur la prise dans le symbolique dès avant la naissance, mais aussi cela pose la question de quelle adéquation le langage doit avoir avec ce qui est vécu par l'enfant ou ses parents, pour que l'enfant accepte ou refuse les mots prononcés, organisés selon une structure qui n'est pas forcément uniquement celle du symbolique, et dont il est impossible de dire que le symbolique est la cause sans partir de l'expérience concrète individuelle en relation avec l'entourage, interprétée le plus justement possible. C'est un constat commun avec la physique quantique, qui pose des questions radicales sur les sujets et leurs choix symboliques, qui interfèrent avec les effets réels, mais il est impossible d'y poser le symbolique comme cause sans y mettre un quelque chose de réel dont la structuration doit être bien nommée. Il y a **un quelque chose de réel qui antécède l'acte de nomination**, le sujet s'y inscrit. Parler de signifiant trouvé dans le réel à cet endroit ne fait que repousser le problème, même si cela permet de rejoindre Kant en important dans le domaine de la réalité psychique le rôle que les

mathématiques ont joué pour la physique, quand les scientifiques se sont rendu compte et émerveillé que la nature parle avec des nombres.

Ne pas poser cela amène René Lew à parler tout de suite du fait que **l'infans peut refuser** et que son choix signifiant prime **puisque'il peut décider de mourir**. C'est poser immédiatement le choix dans une radicalité très dramatique, alors que les choix sont le plus souvent des choix de vies de qualités très différentes. Avoir à choisir seulement entre la vie et la mort devient un choix acceptable, dans la cadre de la défense de la théorie, que je qualifierai sur ce point de fascinée par l'extermination. Les psychanalystes, à la suite de Françoise Dolto, peuvent effectivement se retrouver à dire ce choix possible, à un infans ou un enfant qui se laisse mourir. Mais nommer ce qui a pu indiquer un désir positif de sa mère ou de son père pour l'enfant est aussi souhaitable le plus souvent. Dolto et ceux qui s'en inspirent accomplissent de véritables prouesses pour trouver le détail positif et réel, qui permettra à l'enfant d'embrayer sur un mot désirable pour changer de position face à la vie et à la mort.

Il y a donc un enjeu éthique à nommer quel réel antécède le symbolique, en tant que le sujet enfantin n'est plus seul responsable et peut partager la responsabilité avec les autres, de moins en moins selon son âge, en liaison avec sa possibilité de produire des actes reconnus socialement. **Ne pas le reconnaître implique** logiquement **une culpabilité** inverse de la visée libératrice de la psychanalyse.

La primauté de la signifiante n'est pas la primauté du signifiant, mais **reste la primauté de la théorie sur l'expérience et la vie**, si on pose automatiquement le choix entre le pire, la mort, le hors monde, et la vie, au lieu de supposer des choix de vie. **Le « concept meurtre de la chose » devient** le meurtre sanctifié, hiérarchisé comme **supérieur au parti pris pour** la contingence de la **vie**. On compte alors pour rien l'affirmation théorique, l'institution à laquelle elle procède en se présentant comme une simple constatation, alors que **le signifiant porte en premier la demande, impérative, et l'acte qui y répond**. Dans les situations **psychanalytiques, l'acte consiste éventuellement à prendre parti pour la vie**, si possible pas à titre personnel, mais même cela est remis en cause par l'autisme et en fait de façon graduelle par toute la psychanalyse **avec les enfants**, par la mise en jeu de **l'affirmation que leur parole compte et peut leur permettre d'aller mieux, par allègement des amalgames signifiants et ouverture vers un avenir désirable**.

La difficulté à parler de l'autisme entre psychanalystes et public impliqué illustre particulièrement bien cette tension entre des réalités très présentes pour des non psychanalystes, et des discours de psychanalystes qui évacuent ce qu'ils en vivent. Cela constitue une dérive qui met hors jeu la psychanalyse malgré des positions montrant le souhait inverse. Des discours sur des principes éthiques ramenant inmanquablement à la shoa ne peuvent pas remplacer l'explication des inventions de ceux qui essayent de tenir leur place de psychothérapeutes psychanalystes.

Il y a **des formules, éthiques, simples** et compréhensibles par tous, qui peuvent s'énoncer et **contiennent en fait des complexités radicales** lorsqu'on les

applique. Des considérations psychologiques peuvent en être des rejets. L'oeuvre de Freud en est un témoignage. Ferenczi, Winnicott, Dolto à leurs façons simplificatrices mais psychanalytiques en sont des tenants incontournables, mais bien d'autres pourraient être cités. Lacan a pris le contrepied, pas pour rien. Ce qu'il nous a enseigné en témoigne.

Mais quand un « psy » parle d'accueil nécessaire en psychiatrie, ou un autre de viser que la jouissance soit du plaisir, presque tout le monde pense comprendre ces principes éthiques, alors que cela ouvre à des questions fondamentales, que seule la psychanalyse traite avec justesse et justice. **Le malentendu** est présent, mais **on ne peut y échapper** par moments que si certains assument de tenter le premier pas, souvent éthique et donc forcément simplet, **pour s'en expliquer**.

La radicalité de Lacan en la matière, qui disait viser **l'illecture** lorsqu'il écrivait, est une contradiction en acte cohérente avec ce qu'il nous a enseigné, qui a le mérite de faire découvrir ce qu'on pense si on s'y met, mais qui ne peut persister uniment sans **virer à deux extrêmes opposés détruisant ce qui l'a rendu pertinent** en son temps, l'obscurantisme expert et sectaire, et l'in-intérêt pour ce qui ne se lit finalement plus.

Une option à Dimensions de la psychanalyse est de dire que **parler** de théorie, des structures en jeu à partir de **la structure de la parole**, est la manière de **parler de la clinique**. Radicalisant la constatation qu'on ne parle jamais de quelque chose sans parler de soi d'une certaine manière, et sachant que c'est ce qui donne sa pertinence à la règle de l'association libre, le parti-pris inverse du parti-pris objectivant devient ne plus avoir d'objet clinique mais une structure dont on parle qui constitue l'objet et le sujet : **c'est effectivement le structuralisme**. C'est radical, extrême, et permet d'avancer dans des élaborations théoriques connexes aux cures, lorsque les notions concernent la psychanalyse.

Mais cette radicalité, dans sa prise collective imaginaire, tend à se transformer en légitimation du rejet des exposés sur la clinique, si rien ne vient illustrer sa pertinence. Cela se fait d'autant plus facilement qu'à **parler de « la structure »** du sujet, **il n'est plus question des sujets dans leur variété et contingences structurelles, mais d'un être théorique**, régulant l'expérience, de plus en plus détaché dans le dynamisme de son élaboration des particularités de cas, au nom de l'universel de la structure et de la singularité du cas. L'élaboration se fait de plus en plus autour des problèmes que pose la tentative d'une théorisation consistante et complète de cet universel, dans la suite de la tentative de Descartes, et dont on peut tout de même interroger si la théorisation est plus motivée par la reconnaissance de ce qui est réel ou par son évitement.

Nous pourrions analyser plus sereinement ces partis pris pour que ceux qui ont des radicalités différentes ne se retrouvent pas opposés stérilement, tant **que rien ne résout de manière plus éclairante le problème réel qui motive les positions**.

Les accusations et les critiques, même officieuses, attaquant le principe de l'exposé et la personne, lui trouvant une jouissance à le faire, ou une conclusion de cure trop hâtive, font partie de l'arsenal des attaques auxquelles l'accusé peut très

difficilement répondre, si cela reste officieux, ou s'il ne s'y attend pas, si les auditeurs semblent tous y croire, et s'il ne voit pas la jouissance de l'accusateur ou se refuse à en parler en miroir. Cela fait beaucoup de raisons qui peuvent rendre impossible de parler. D'autant qu'**il est toujours possible de retourner un jugement clinique en accusation**. C'est même de principe : « psychique » veut dire « qui peut être nié », comme le pose radicalement la psychanalyse avec sa théorie de l'inconscient et de toutes les négations qui organisent la réalité psychique. Et si cela peut être nié, c'est qu'une raison pousse à le faire, facilement accusatoire.

Les mots de la psychiatrie, la psychologie ou la psychanalyse s'y prêtent particulièrement, mais toute nomination peut le devenir, il suffit de changer le contexte, la réalité, les signifiants qui l'entoure.

La psychanalyse n'y gagne pas.

Même les thèmes facilement traités à la Lysimaque, comme la théorisation des philosophes importants accompagnés d'aperçus de leurs positions subjectives, forcément liées à leur histoire, gagneraient à ce qu'on soit libres d'associer sur les liens entre leurs théories et ce qui a compté dans leur vie, si ce n'est pas pour faire des théories causales excluant la décision du sujet et dont nous ne savons presque rien. Ces liens n'ont pas à être exclus sous prétexte de psychologie, qui n'est un problème qu'à hauteur de la croyance en la théorie de celui qui condamne comme de celui qui associe. Lorsque les théories de ces philosophes servent à justifier l'ordre actuel, pouvoir revenir par exemple sur le thème de la générosité vu par Descartes pourrait donner un argument évocateur pour tous ceux qui souhaitent lui donner une autre place dans notre contexte actuel. On ne peut pas savoir a priori ce qui sera utile. On devrait juste savoir par la psychanalyse que **l'interdiction de penser est le plus sûr moyen de ne rien produire de nouveau, et que la sérendipité est favorisée par la libre recherche**. La radicalité devrait concerner chaque discours dans son élaboration, pas la recherche d'une homogénéisation stérile.

La notion de **structure unique du sujet de la parole** est une autre source actuellement du rejet de la réalité. Le principe éthique d'une même structure est **devenu** une affirmation dont la défense **exclue de parler de sa réalité**, d'autant que l'éthique qu'il contient implicitement suscite l'adhésion et l'envie de le défendre. Pourtant, si penser l'inverse ne peut que pousser le psychanalyste à favoriser la fixité qu'il postule, penser qu'on peut **changer de structure psychique** ne suffit pas à le faire advenir si souvent. Cela **arrive**, je peux en témoigner, mais **assez rarement** pour rendre impératif de différencier les cas où cela a été possible grâce au psychanalysant et au psychanalyste, de tous ceux où des manifestations cliniques graves sont apparues, où des ruptures défensives du traitement ont empêché la progression des cures et justifié la notion de structures psychiques différentes, comme Freud en tirait la leçon. C'est assez massif pour que certains psychanalystes aient commencé par affirmer possible le changement de structure, mais **au regard de leur expérience** ont fini par penser l'inverse. Le recours à la

facilité du « c'est parce qu'il n'a pas fini son analyse », ou « c'est parce qu'il n'a pas la bonne théorie de son action », est une manière d'envoyer l'expérience dans les limbes, réalité et leçons ensemble. Chercher « en raison » les causes, en assumant de n'avoir que des hypothèses tant que rien de décisif n'est produit, est une option qui se combine à la recherche de ce qui infirme ou confirme, et permettra seule d'en faire un principe heuristique.

Un autre versant de cette question est le **peu d'intérêt** montré par les milieux lacaniens **pour des cures** psychanalytiques **menées par des** psychanalystes **non lacaniens qui ont abouti à** ce résultat d'**un changement** radical de manifestations **structurales**. On aurait pu imaginer que le plus grand nombre allait se précipiter sur les exemples d'efficacité de la psychanalyse pour en tirer des enseignements, en comparant si possible avec les échecs. Mais le fait que des réussites ne soient pas pensées en termes lacaniens prime, au nom de ce que les psychanalystes ne pouvaient donc pas savoir ce qu'ils faisaient, ou que la « guérison » de la psychose montrait que le sujet n'était pas psychotique avant. La défense de la théorie de Lacan, attaquée selon ses termes par une « excommunication », a radicalisé ses options conceptuelles, et l'importance de la théorie sur son effectivité. Le prestige social qui suivait les positions théoriques n'a pas contribué à en clarifier les enjeux. Penser et parler suivant des catégories communes de la réalité a souvent été rédhibitoire, la théorie de Lacan devant forcément être la seule pertinente pour nommer ce qui a eu les effets psychanalytiques réussis. Les enjeux personnels de Lacan persistent là dans le désir de nombreux lacaniens. **Le statut de la théorie prime**, avec toutes ses conséquences institutionnelles. C'est par là évacuer le retour sur ses formulations, au rebours de la méthode revendiquée par Freud, ainsi que la possibilité que cela soit fait par un autre.

On peut noter à ce propos que Lacan a dû poser la nécessité de recourir au non-psychanalyste, mais qu'il y a mis de sérieuses limites en le prenant juste avant l'expérience de la passe, c'est-à-dire formé par une cure répondant aux principes de sa théorie et engagé dans un transfert à elle. En contrepoint, rappelons la position de **Freud** qui **disait** sans état d'âme que **Groddeck** était **psychanalyste** quelle que soit sa théorisation, **puisqu'il travaillait à partir du transfert et de la résistance**.

RADICALITÉS

Tout propos n'est pas intéressant, et tout propos juste qui ne prend pas en charge sa propre promotion est vite renvoyé dans les tiroirs où abondent les vérités, et les souvenirs de cures finies, qui se perdent dans le temps, le fonctionnement institué et les secrets des associations de psychanalyse. Il y a un coût préalable pour que des idées justes puissent passer la barrière des censures sociales et devenir autre chose qu'une nécessité pour celui qui les a trouvées, selon ce qu'il vise. Les radicalités des uns ne sont pas celles des autres, et tout n'est pas équivalent. **Le moment où l'insulte surgirait** alors qu'un psychanalyste soutient la radicalité de

ce qui fonde sa position, quand il essaie de répondre au réel avec la psychanalyse, **mériterait que chacun y sursoie, pour entendre ce qui cherche à se dire ou à se cacher**, d'autant que l'équivoque et le quiproquo sont la règle. A la place, **nous pourrions reconnaître ces moments où l'insulte pointe et reconnaître le réel où l'association libre, le dialogue et la dialectique sont évacués**, soutenant les structures théoriques fixées qui y répondent déjà, mais pas suffisamment.

Il est même notable, dans ces situations, qu'on en arrive facilement à ces points où **un extrême se transforme en son inverse**, suivant le principe des mots à double sens. Le réel auquel le sujet échappe grâce au signifiant peut facilement laisser croire à la manoeuvre du refoulement, et ce qui est visible pour certains relève facilement de la contraphobie, surtout si une cure a permis de se débrouiller de la parole.

Si on s'intéresse primordialement à la fonction psychique qui organise le discours d'individus singuliers, repérable aux changements de tensions, déchirures et butées de leur discours, contingences des signifiants qui échappent, pour l'opération libératrice qui peut se faire par cette limite, on parlera de **vérité pour désigner cette fonction distributive du statut des mots**, qui fait que certains signifiants, à suivre le fil de la parole, provoquent des effets cliniques très spécifiques, radicaux pour celui qui parle, lorsque cette limite n'est pas laissée au refoulement sans y réagir, mais prise suivant son adresse transférentielle.

Cette fonction peut se voir par les conséquences de sa mise en défaut, avec certains sujets qui refusent de rester sur une affirmation et disent systématiquement l'inverse pour ne pas être coupables d'avoir affirmé, quoi que ce soit. Cela les conduit à la débilité, structurelle.

Mais ceux qui cherchent à fonder rigoureusement leur discours sur des considérations clarifiées par la philosophie, ont tendance à entendre vérité selon ses sens philosophiquement étudiés, et prendre l'unicité du terme désignant la fonction pour la croyance en l'unicité de la vérité.

Cela peut s'entendre, en écoutant des interlocuteurs de bonne foi.

A parler à un public, on peut **reconnaître le poids de** projections fondées sur une **croyance ou un espoir dans le signifiant**, un être dupe qui s'ignore et recherche le sujet qui le confirmera. La confiance d'un interlocuteur dans le savoir conduira à des significations diverses, suivant le fil philosophique ou psychanalytique.

Une affirmation qui se veut précise pour la rendre conceptuellement contestable sera prise pour une affirmation de certitude, une utilisation de catégorie pour la croyance sans faille dans un être qui la fonderait. Être cartésien peut signifier prendre une direction ferme pour s'orienter ensuite en ré-interrogeant à l'aune des résultats. Cela produit du savoir et pas la découverte d'une position subjective particulière, mais les discours qui circulent ne peuvent pas échapper au savoir, s'ils prétendent enseigner et pas témoigner.

Les conclusions théoriques nécessitent un travail, et la cure ne fournit les clés que de son désir et de sa structure.

Des affirmations théoriques, combattues comme fausses par un penseur novateur, peuvent **devenir inoffensives et partiellement vraies** lorsqu'elles sont entendues **dans un contexte de pratiques et d'évidences transformé** par les idées nouvelles de celui qui les a combattues.

Ces retournements vont avec le mouvement par lequel **une idée énoncée** peut **provoquer une idée contraire**, par simple dialectique. Les éventuels enjeux narcissiques de deux interlocuteurs ne feront que masquer un mouvement que le promoteur d'une idée pourrait continuer lui-même s'il ne s'accrochait pas à sa thèse première comme à son enfant ou son image.

« L'Autre n'existe pas » pourra être soutenu aussi bien par celui qui n'y a jamais sérieusement réfléchi et pense que c'est une idée saugrenue, que par celui qui y entend sa pensée après un long parcours de cure psychanalytique où il a pris au sérieux le fait que des pensées s'adressent dans ses symptômes au delà de ce qu'il fait consciemment. Cela **rend extrêmement litigieux toute affirmation théorique de la psychanalyse en dehors de son écho d'évidences**, qui se fonde de la réalité crue et du réel évité, et éventuellement du parcours psychanalytique qui les a modifiés.

La théorie est un parti pris de rétablir une continuité là où le meurtre imaginaire, de soi et de l'autre, ont **déjà eu lieu**, ramenant un discord que **l'image du corps dément**. C'est potentiellement ce qui pourrait se produire en cas de contestation des évidences du savoir dont le sujet essaie de se soutenir, suturant le **manque auquel le sujet ne sait répondre qu'avec ses pulsions**. La cure traite cette relation, et dévoile le peu de consistance que cela cache, dans sa stratification historique dans le meilleur des cas, celui où le psychanalyste s'intéresse à cette contingence tout en visant l'effet structural.

Mais **le savoir** qui s'en tire **prend vite le pas sur** l'obscénité de **notre condition**. **La structure** posée comme savoir **paraît propre**, avec son schématisme, et elle évacue radicalement ce qui ne cesse de ne pas l'être. Pour ne pas s'en contenter, **faire avec la limite de ce qu'on est est nécessaire pour qu'une cure ait lieu, mais transmettre sa logique nécessite plus** que la bonne foi névrotique d'un Ferenczi, capable de reconnaître ses erreurs et de s'exposer à nombre de mésaventures, sans lesquelles il n'est pas sûr que Lacan aurait repéré la position subjective nécessaire au psychanalyste. C'était ce que les « contrôles » épongeaient, réduisant la nécessité de parler de manière transmissible à beaucoup. Les malins ne s'y font pas prendre, surtout depuis que **Lacan, en défendant sa légitimité de psychanalyste et en soutenant qu'il n'y avait qu'à savoir mieux ce à quoi on a affaire, a mis de côté la surdité et l'aveuglement personnels dans la théorisation**. C'est pourquoi la **vieille méthode de la contradiction** est encore d'actualité pour **prendre le savoir en défaut**, versant réalité ou versant logique, là où certains acceptent de l'exposer à sa source, dans la nomination spontanée de ce qu'ils pensent et décident, ou là où le texte de la théorie cohérente livre des pré-supposés clarifiés à ceux qui les travaillent. **L'enjeu** de cela n'est pas de contrarier qui que ce soit, encore moins d'attaquer des personnes, mais **d'établir un savoir assez cohérent entre ses formulations et**

les actes qu'il induit pour répondre aux enjeux de l'époque et donner une assise aux radicalités diverses dans leurs manifestations, tant qu'elles ne font pas primer le semblant de la consistance sur l'ensemble de ce que la psychanalyse permet.

La radicalité est le propre de tout psychanalyste, malgré les apparences, puisqu'il se fonde d'une expérience radicale: **qu'en fait-il?**

Une association est un lieu sans lequel la psychanalyse ne survivrait pas, dans le socius. **Quelle place l'association où il s'inscrit laisse-t-elle à l'exposition de cette radicalité**, lorsqu'elle commence à se dévoiler suivant des chemins différents de la norme qui la maintient?

On peut en profiter pour clarifier, pour ceux qui ne les connaissaient pas et ceux qui les connaissent trop, les normes en question et leur rapport à l'expérience. **Cela peut enseigner sur le rapport de la psychanalyse au collectif, qui, à être le sujet de l'individuel n'est pas pour autant son inconscient freudien.**

Jean-claude Fauvin
16 Octobre 2016